souffles

REVUE CULTURELLE ARABE DU MAGHREB



ger : Festival Culturel Panafricain ▪ Cinéma Africain ▪ 16.17

tion Idéologique ▪ Nation Arabe ▪ Luttes Ouvrières ▪ 3 DH

SOUFFLES : revue culturelle arabe du maghreb
(6 numéros par an)
siège social : 4, Avenue pasteur Rabat Maroc
C. C. P. 989.79 — Téléphone : 235-92
responsable : abdellatif laâbi

groupe d'action : Tahar Benjelloun, Mohammed Chebaa, Abdellatif Laâbi, Abdelaziz Mansouri, El Mostafa Nissaboury.

sommaire

couverture documentation photographique et réalisation mohammed chebaa

numéro 16/17

4° trimestre 1969/Janvier - février 1970
impression : imprimerie des éditions maghrébines - casablanca.

à VOUS

SOUFFLES aborde une phase nouvelle.

Nous en avions montré la nécessité. Nous l'avions annoncée.

Cette nécessité, depuis longtemps sentie, ne pouvait être concrétisée que par la clarification de nos objectifs, la précision de nos options et partant de la formation d'une équipe décidée à assumer entièrement ses responsabilités.

Cette équipe est maintenant constituée.

Désormais, de nouveaux fronts de combat sont ouverts. Le débat n'en sera que plus collectif, le champ de vision plus large et les cibles plus précises.

SOUFFLES REVUE CULTURELLE ARABE DU MAGHREB

Voilà notre carte d'identité culturelle, la direction de notre bataille idéologique.

Au temps des "Lacs de Paix", des discours sur la francophonie et autres tactiques néo-colonialistes, au moment où la Révolution Palestinienne indique les voies d'une renaissance idéologique et culturelle nouvelle à l'échelle de la nation arabe, la responsabilité des intellectuels maghrébins militants est plus que jamais mise à l'épreuve.

Nous sommes plus que jamais conscients de la responsabilité qui nous incombe.

Cette tâche, nous sommes plus que jamais décidés à l'assumer.

Ces quatre dernières années d'expérience de la revue, malgré des limites, ont permis le travail de déblayage nécessaire, le dépassement progressif de multiples aliénations ou d'attitudes ambiguës. Elles furent pour nous tous comme pour ceux qui nous ont suivis, une phase de tension, de remise en question permanente, de réflexion, peut-être aussi parfois d'incertitude ou d'errance.

Aujourd'hui, nous pensons pouvoir confronter en toute assurance les problèmes qui sont posés à notre culture et à notre société. Nous pouvons aussi porter la bataille là où l'idéologie coloniale ou néo-coloniale, l'idéologie bourgeoise ou technocratique tentent de s'implanter ou se réimplanter, de falsifier nos réalités et d'enrayer le mouvement inéluctable de libération de notre culture et de notre peuple.

Il ne s'agit plus aujourd'hui seulement de "lâcher l'Occident", mais de barrer au détour la route à tous les résidus, relents, résurgences de ces idéologies, cadavériques mais tenaces, en tout cas condamnés par l'Histoire.

L'écrit est acte, le poème arme, le débat assemblée.

Dernier avertissement au lecteur-consommateur.

A vous.

SOUFFLES



action idéologique

Le lecteur aura sans doute remarqué que le dernier numéro consacré à la Révolution Palestinienne a marqué un tournant décisif dans l'itinéraire de Souffles.

Dans le cadre de l'élargissement du champ de nos préoccupations, nous présentons ici une nouvelle rubrique intitulée : action idéologique.

Vu l'abondante matière, nous nous contentons dans ce numéro d'exposer l'objet et le but de la rubrique et d'annoncer quelques-uns des thèmes qui seront abordés ultérieurement.

Tout d'abord le titre. Sans tomber dans les subtilités et les nuances terminologiques, nous disons d'emblée que le terme idéologie recouvre tout simplement pour nous le travail théorique qui vise à éclairer une action. Il s'agira donc de recherches, qui essaieront d'embrasser tous les aspects de notre praxis. Disons le mot, il s'agira de philosophie, mais dans son rapport avec l'histoire.

Ici des précisions s'imposent. Nous ne voulons rivaliser ni avec l'agonisante Revue Philosophique et Littéraire, ni avec la Sainte Revue de Morale et de Métaphysique. Loin de nous autres, trop preoccupés par des problèmes terrestres, les virtuosités célestes des "éveilleurs de conscience". De surcroît nous ignorons totalement les recettes des "soupes électriques" que nous servent les théoriciens cordons bleus de l'université bourgeoise. Ceux dont il a été dit que leur tâche essentielle est "d'abêtir le peuple".

La Philosophie qui nous intéresse est trop avertie de ses origines terrestres pour demander à l'homme de faire fi de sa condition. C'est là où réside tout le secret de son rapport à l'Histoire. Il s'agit de l'Histoire vécue, de notre Histoire d'hommes qui ne peuvent se définir que par la position qu'ils occupent dans la lutte, dans le combat que nos peuples livrent chaque jour à l'esclavage, l'oppression et l'exploitation.

Mais au moment où la confusion règne dans un domaine dont il est inutile de rappeler l'importance, nous prétendons que l'initiative que nous prenons est une priorité. Il n'est qu'à rappeler les mésaventures de notre mouvement de libération nationale pour se convaincre de l'importance du travail théorique. Il suffit d'évoquer les grandes victoires du mouvement prolétarien et toute la littérature, militante qui les a accompagnées pour se représenter le rôle décisif que joue la clarification idéologique dans un processus de transformation révolutionnaire.

Nombreux sont ceux qui brandissent aujourd'hui dans notre pays les armes culturelles. Visent-Ils tous la même cible ? Nous en doutons fort. Et c'est essentiellement pour cette raison que nous lançons le débat. Parmi nos tâches primordiales, nous nous assignons celle d'élever la voix des larges masses laborieuses au-dessus de celle des élites tapageuses. Le moment est venu de se convaincre que les solutions qu'on nous a jusqu'ici présentées sont toutes caduques : ni retour aux sources prometteur de l'âge d'or ancestral ; ni marche tranquille de la sourde caravane égrenant les étapes dans le sillage des anciens maîtres ; ni raccourci technologique. Clerc, libéral et technophile ont tous fait faillite. Mais il ne suffit pas de le constater en essayiste "lucide et impartial" ! Encore faut-il reconnaître la Voix. Elle ne peut être que celle du combat populaire. "Action idéologique" essaiera donc, dans la mesure du possible, d'éclairer ce combat. Elle n'oubliera jamais le vieux mot d'ordre : la philosophie au service de l'histoire, la théorie pour la pratique.

Nous n'avons nulle envie d'enrichir les bibliographies des universitaires poussiéreux. Les chiens de garde n'auront rien à se mettre sous les crocs. Qu'ils regardent ailleurs. Nous ne serons ni objectifs ni scientistes. Notre langage ne sera pas le leur. Nous haïssons le jargon et l'ésotérisme, ce dernier rempart de la mystification.

Refusant de soulever de faux problèmes, de faire la science pour la science et rejetant d'emblée les classifications universitaristes, nous ne faisons pas de place à ce qu'on a coutume d'appeler les sciences humaines. Notre seul critère sera le concret. Tous les problèmes (théoriques, sociaux, économiques, pédagogiques...) qui touchent notre situation et le combat des peuples luttant pour leur libération, trouveront leur place dans notre rubrique.

Conscients que ce débat est en fait le commencement d'un combat, nous espérons apporter une modeste contribution à la clarification et à l'analyse de notre situation en vue de sa transformation.

C'est ce qui importe maintenant.

Vous lirez dans nos prochains numéros :

- L'enseignement de la philosophie au Maroc et son contenu idéologique.
- Fanon et son œuvre.
- "L'Idéologie Arabe Contemporaine" de Laroui.
- Le mouvement étudiant marocain : "mouvement d'élite ou mouvement de masse" ?

h. benaddi





nation arabe

Déjà l'ombre commence à se dissiper.

L'horizon s'embrase. Les premières lueurs de l'aube chassent devant elles les ténèbres épaisses d'une nuit gluante; et avec elles, montent vers le ciel les premières clameurs audibles : des cris de liberté - de dignité - des appels à la fraternité.

Déjà l'éblouissant soleil de l'ennemi perd de son éclat. Dans ce halo annonciateur de grandes mutations, où les nuances intermédiaires diluent la couleur, combat incessant entre la lumière et l'obscurité dans lequel notre personnalité dispute à notre ombre son droit naturel d'exister, se déssinent petit à petit les contours de notre visage. Invisibles pendant des années, nous nous surprenons soudain à regarder le soleil en face.

Certes, nous ne sommes guère présentables : une vraie cohue. Tout relief et toute allure nous ont quittés. Usées au tranchant des années, nos peaux sont des guenilles. Nos voix ne portent plus. Mais si aujourd'hui notre chair, qui pèse tant à l'adversité, n'est plus maintenue par sa carcasse, elle l'est par l'espérance et la colère. Une colère qui nous pousse à exhumer notre généalogie ; à y puiser la force de résister et de combattre comme avant nous l'ont fait tant d'autres peuples. Car, dans nos laideurs et dans nos plaies, demeure radieux et stimulant le souvenir de la vie qu'on nous a volée.

Sans doute l'Occident aurait préféré payer pour que nous demeurions des mendiants. Car Voilà que la marée de nos clameurs menace d'emporter ses digues de retenue,

Voilà que la forêt de nos poings levés envahit les terres incultes de son univers y faisant naître un écho insoupçonnable il y a quelques années,

Voilà que l'esclave, au mépris de Dieu et au mépris de l'Histoire, décide de se prendre pour le maître.

Quelle chaleur, mes frères, se dégage de cette fusion du peuple avec ses harmonies ! Quelle incandescence rassurante sur l'avenir !

PALESTINE, DHOFAR, HADRAMAOUT, ERYTHREE.

Voilà que ces noms, aux résonances barbares hier encore, synonymes d'encens, de clou de girofle et de gomme arabique, deviennent sur les lèvres de nos peuples symboles de liberté et de justice sociale.

Peuples en luttes,
Aphrodisiaque de notre impuissance,
Etendard de nos espérances,
Baume de nos chairs meurtries ;

Vous êtes notre lune dans toute sa plénitude, mais vous êtes aussi la corde de notre arc et le tranchant de nos glaives.

Nos ennemis savent-ils tout cela ? Etrange société où la vérité est devenue à ce point problématique que la foi elle-même en est atteinte jusqu'au plus profond d'elle-même.

Qui sait ? Mais qui ne sait donc aujourd'hui que les valeurs réelles de l'Humanité doivent être défendues par l'énergie de ses enfants et le sacrifice des fils de chaque nation ;

Qui ne sait que nos souffrances, tempérées par des mégatonnes de patience, sont devenues des bouillons surchauffés ;

Que nos tentes de l'errance et de la solitude se gonflent du vent de l'espérance ;

Que notre sang enfin se refournit en sel et en fer, prêt à se répandre pour que fleurisse la terre de nos ancêtres.

Et s'il est vrai que nous sommes les descendants des pharaons du Nil et des Bédouins du Hedjaz, les héritiers de Jugurtha et de Massinissa, un jour le monde saura que nous sommes aussi la dernière génération des damnés de la terre.

Chaque nuit, un jour a son aurore. Déjà à l'horizon, pointe telle une victoire notre visage de demain. Irrésistiblement, la remontée s'opère. Nous avons lesté le passé.

LA FORET EST EN MARCHE. QUI PEUT L'ARRETER ?

J. b.

luttes ouvrières



Dans le système esclavagiste de la Grèce antique dont la philosophie et la pensée sont l'ancêtre de la Culture Occidentale, le terme de "poiésis" désignait aussi bien l'activité des artisans, charpentiers, forgerons, tous métiers pratiqués par les esclaves, que les récitants, devins, hérauts et autres "poètes". Tous créaient pour les maîtres, la finalité de leur œuvre leur échappait.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que cette revue créée par des "poètes" se tourne vers d'autres "poètes", ignorés. Ceux qui créent de leurs mains, ceux qui transforment la nature en produits humains. "De leurs mains" ? les "intellectuels" issus des philosophes de l'esclavagisme dénient aux mains toutes facultés créatrices, toute connexion enrichissante à la pensée. Là encore, que cette revue soit le point de rencontre de créateurs dans les arts "plastiques" permettra de comprendre le mépris que nous opposons à cette culture de propriétaires d'esclaves.

Mais si cette rubrique s'intitule "luttes ouvrières", ce n'est pas seulement parce que nous connaissons et nous reconnaissons la valeur du travail manuel. C'est parce que la reconquête de la finalité de l'œuvre créatrice par les créateurs reste, en ce qui nous concerne, à faire. C'est parce que nous savons que de cette reconquête, les ouvriers sont les premiers artisans, les premiers "poiétes". Aujourd'hui, la "praxis" jadis réservée aux maitres, et qui s'était ainsi vidée de son sens, est à leur portée, à notre portée. Le devoir des intellectuels militants est de rendre accessible cette "philosophie de la praxis" qui démontre "le rôle primordial de la classe ouvrière.

Mais nous ne venons pas, ici, en "éducateurs" de la classe ouvrière. Nous pensons, au contraire, que les intellectuels, les étudiants, ont à réapprendre le vrai sens du travail, de la finalité de la culture que l'enseignement hérité de l'Occident a si profondément déformés. La construction d'une culture nationale nouvelle passe par ce chemin. Est-il nécessaire de préciser que les animateurs de cette revue sont conscients, dans ce domaine, de leurs insuffisances ? Aussi souhaitent-ils que cette rubrique devienne une tribune culturelle où les militants ouvriers viendront "éduquer les intellectuels".

C'est dans cet effort commun que les ponts entre travail manuel et travail intellectuel seront jetés, préparant ainsi les conditions pour l'épanouissement dans notre pays de cette culture nouvelle, de cet Homme nouveau, dans le cadre de l'émergence du monde arabe.

Voici quelques thèmes que nous nous efforcerons de développer dans cette rubrique, en tant que telle ou en liaison avec la rubrique "Idéologie".

— La classe ouvrière marocaine et le combat pour l'indépendance nationale,

— L'effort et les luttes de la classe ouvrière pour la construction d'une économie indépendante et contre le néo-colonialisme,

— La main-d'œuvre maghrébine en Europe et la prolétarisation des campagnes,

— La pratique sociale, critère de la connaissance,

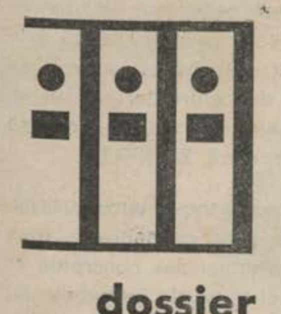
— La "praxis" créatrice et le rôle de la main

— L'aliénation du travail ouvrier et la conscience de classe,

— L'aliénation du travail intellectuel et son dépassement dans l'intégration aux luttes ouvrières,

— La ré-union du travail manuel et du travail intellectuel et le rôle de la classe ouvrière comme "éducatrice des intellectuels".

a. serfaty



dossier

le festival culturel panafricain d'alger 1969

Il est évident que depuis sa tenue en juillet 1969 à Alger, le premier Festival Culturel Panafricain n'a pas encore, d'une part suscité l'intérêt qu'il aurait normalement mérité, et d'autre part fait l'objet d'un bilan critique sérieux et approfondi.

En dehors de reportages quasi-publicitaires, d'articles sèchement informatifs ou réactions orales violentes, aucune prise de position individuelle ou collective n'est venue rendre compte du retentissement continental et international de ce Festival et de l'ampleur des problèmes qui y ont été débattus.

En outre, on est bien obligé de constater que les nombreuses résolutions contenues dans le Manifeste final du Congrès sont restées, jusqu'à nouvel ordre, lettre morte.

On attend toujours d'ailleurs la publication des actes du Festival (interventions des délégations nationales au Symposium sur la Culture Africaine, interventions des différents hommes de Culture invités aux travaux des commissions du Symposium - Compte-rendus divers, etc...) et la distribution de ce document de base dans tous les pays africains.

Huit mois après, l'équipe de SOUFFLES dont quelques membres ont suivi à Alger les différentes manifestations du Festival, a jugé nécessaire de faire le point de cette manifestation avec l'objectivité militante qui a toujours été à la base de sa réflexion et de son action culturelles.

Nous disons bien objectivité militante. Car nous ne nous sommes pas déplacés à Alger pour chercher n'importe quelle communion émotionnelle ou pour vérifier des idées fixées d'avance. Nos positions sur les problèmes de la culture comme notre action concrète sont connues. Ne nous intéressent réellement que les idées, les décisions, les réalisations qui brisent sans aucune ambiguïté le cercle vicieux des aliénations subtiles entretenues encore dans nos pays par le néo-colonialisme et qui ouvrent une voie claire à l'entreprise de libération de nos peuples sur le plan culturel et politique.

Les idées mystiques d'unité, de pigmentation, de conditions communes n'ont de sens pour nous et ne sont cohérentes que si elles posent les fondements réels à partir desquels partirait notre contestation de la culture occidentale, de la négritude, notre lutte anti-impérialiste - ou tout autre point de ralliement.

Or à Alger, dans le flux certes émouvant des retrouvailles africaines et des chaudes amitiés, dans le flot aussi des interventions et des manifestations de toutes sortes, on a eu tendance à user trop de formules de courtoisie, à chercher à juste titre bien sûr, les éléments d'union, mais en éludant malheureusement certains principes qui devraient, quelles que soient les circonstances, rester fermement présents à l'esprit de vrais militants de la culture africaine.

Pouvait-on d'ailleurs s'attendre à plus que ce que nous a donné et révélé ce festival ? Nous pouvons répondre que non.

Les pays participants étant représentés par des délégations officielles et malgré la présence de militants de la culture invités à titre individuel, on peut dire que la somme idéologique et culturelle obtenue

était à l'image des contradictions de l'Afrique officielle et des clivages insurmontables existant entre les régimes africains.

Il y avait là un dilemme que les organisateurs du Festival ont préféré peut'être contourner. Le Festival Panafricain de la Culture n'a-t-il pas souffert de toutes les ambiguïtés caractérisant les organismes dépendant de l'O.N.U. ?

Tous ceux qui sont concernés par l'avenir de la culture africaine se doivent de poser ces questions et de s'interroger sur beaucoup d'autres.

Aussi, la publication de ce modeste dossier a-t-elle essentiellement pour but de remettre en mémoire les grandes lignes de cette manifestation et de permettre au lecteur maghrébin d'avancer le débat auquel elle a donné lieu.

En publiant le "Manifeste Culturel Panafricain", nous avons voulu attirer l'attention sur les engagements qui y ont été pris. Globalement, ces engagements sont positifs. Ce qu'on est en droit d'attendre, c'est leur mise en application. Nous avons choisi parmi les différentes interventions au Symposium sur la Culture Africaine, celles de la **délégation de Guinée**, de la délégation des colonies portugaises et l'intervention de l'écrivain haïtien René Depestre. Ceci en fonction de leur immense intérêt. Ce choix a évidemment un sens. Il y a eu des dizaines d'interventions au cours de ce symposium mais qui sortaient très peu des chemins battus ou parfois qui présentaient des démarches rétrogrades.

Nous avons tenu à publier un ensemble de textes à partir des manifestations cinématographiques du Festival. La découverte du cinéma africain à Alger ne devait pas être passée sous silence. En publiant aussi le Manifeste en 10 points des Blacks Panthers et l'analyse de A. Serfaty, nous avons voulu rendre hommage à ce mouvement d'avant-garde populaire et anti-impérialiste qui fut représenté au Festival.

Il ne nous est guère possible d'aborder dans ce numéro les autres manifestations, comme l'exposition des peintres africains, les représentations théâtrales, les ballets, la musique populaire et moderne. Nous avons dû nous limiter (1) - (2).

Enfin, à Alger, nous avons rencontré en dehors des manifestations des intellectuels militants du Proche-Orient arabe, d'Afrique et d'Amérique Latine. Ces rencontres nous ont permis de confronter nos expériences et de jeter les bases d'un dialogue qui se concrétisera progressivement dans SOUFFLES.

De notre côté, nous n'avons manqué aucune occasion, aucune rencontre pour faire connaître à tous nos interlocuteurs les réalités nationales concrètes et la nature de notre propre combat, partie intégrante du combat arabe et africain.

SOUFFLES

---

(1) A ce propos et en ce qui concerne le théâtre, il est difficile de passer sous silence la participation marocaine : "La Répétition des moutons" de A.T. Laâlj et T. Seddiqi. Monsieur Seddiqi n'a pas encore manqué l'occasion de tenter de duper le public maghrébin et africain en présentant une version soi-disant "progressiste" de sa pièce. Le public marocain attend toujours de voir "La Répétition" même si elle devait être "expurgée" et présentée après "auto-censure". Précisions que cette pièce n'a trompé personne au Festival d'Alger et que le mythe de Seddiqi progressiste et homme de théâtre d'avant-garde en dehors du Maroc n'est plus qu'une légende.
(2) Signalons aussi et dans un tout autre domaine, l'absence au Festival d'Alger de toute manifestation ayant trait à la poésie africaine. On est en droit de se demander pourquoi un secteur aussi important de la création culturelle a été écarté.



manifeste culturel panafricain

Les réalités de la culture africaine

La culture a pour point de départ le peuple en tant que créateur de lui-même et transformateur de son milieu. La culture, dans son sens le plus large et le plus total, permet aux hommes d'ordonner leur vie.

Elle est non pas reçue, mais édifiée par le peuple. Elle est vision de l'homme et du monde, et par là, elle est système de pensées, philosophies, sciences, croyances, arts et langues.

Elle est également action de l'homme sur lui-même et sur le monde pour le transformer, et par là, elle englobe le social, le politique, l'économique et le technique.

La culture est essentiellement dynamique, c'est-à-dire, à la fois enracinée dans le peuple et tournée vers l'avenir.

Il y a nécessité d'un retour aux sources de nos valeurs, non pour nous y enfermer, mais

plutôt pour opérer un inventaire critique, afin d'éliminer les éléments devenus caducs et inhibiteurs, les éléments étrangers aberrants et aliénateurs introduits par le colonialisme, et retenir de cet inventaire les éléments encore valables, les actualiser et les faire déboucher sur le moderne et l'universel.

Le colonialisme est un mal que tous nos peuples ont subi et vécu, d'abord sous sa forme la plus destructrice, la «traite négrière», qui a dévasté la quasi-totatité du continent africain, et sous sa forme la plus tangible et la plus insolente, la domination politique dont nous nous efforçons de triompher.

Mais son mécanisme est complexe et ne se résoud pas en une simple opération : phénomène économique, politique et social connu, le colonialisme est, dans son essence comme dans son esprit, un acte total.

Pour continuer à s'exercer, il lui faut, tout en usant de la force et de la coercition, se justifier moralement et intellectuellement et étendre son emprise à tous les domaines des activités humaines.

Pour exister en tant que tel, il doit ajouter à son hégémonie, concrète et matérielle une emprise sociale et intellectuelle, et spécialement sur les classes dirigeantes sur lesquelles il s'appuie.

Il croit alors pouvoir impunément défier les hommes et nier leur essence-même.

Les peuples africains ont cru, ont spontanément senti que la liberté s'identifiait au sentiment national, et que le bonheur et le progrès de nos peuples se construisaient autour de notre distinctive personnalité. Ils ont naturellement admis que la liberté, nation, personnalité sont essentiellement l'origine, le produit de la culture.

La culture est le ciment essentiel de tout groupe social : son moyen premier d'inter-communication et la prise sur le monde extérieur, son âme, sa réalisation et ses capacités aux changements.

Ainsi, la culture, c'est la totalité de l'outillage matériel et immatériel, œuvres et ouvrages d'art, savoir et savoir-faire, langues, modes de pensée, comportements et expériences accumulées par le peuple dans son effort de libération pour dominer la nature et édifier une société toujours meilleure.

Une culture imposée a enfanté généralement un type d'intellectuel africain dépaysé au sein de ses réalités nationales du fait de sa dépersonnalisation et de son aliénation.

L'homme de culture africain, l'artiste, l'intellectuel en général doit se situer dans son peuple et assumer les responsabilités particulièrement décisives qui sont les siennes. Son action doit insuffler la transformation radicale des esprits, sans laquelle il est impossible au peuple d'avoir raison de son sous-développement économique et social. Le peuple doit être le premier bénéficiaire de ses richesses culturelles et économiques.

Mais la culture est la somme des expériences et des expressions concrètes liées à l'histoire des peuples. Il y a donc au regard de la culture, pour ce qui nous concerne, des expressions particulières, caractéristiques de chacune des grandes aires de civilisation. Mais des similitudes profondes et des aspirations communes déterminent notre Africanité.

L'Africanité obéit à la loi d'une dialectique du particulier et du général, de la spécificité et de l'universalité, c'est-à-dire de la vérité à la base et de l'unité au sommet.

La culture africaine, l'art la science, quelle qu'en soit la diversité des expressions, ne reposent sur aucune différence d'essence. Ce ne sont que des expressions singulières d'une même universalité.

Au-delà des similitudes et des convergences de formes de pensée, au-delà du fonds commun, l'Africanité, c'est aussi un destin partagé, la fraternité du combat libérateur et le même avenir à assumer de concert pour le maîtriser. L'Africanité est faite de la double source de nos héritages communs et de notre communauté de destins, et c'est pourquoi, à l'étape actuelle de notre développement historique, un certain nombre de problèmes liés à l'origine, à l'existence et au développement de notre culture méritent d'être examinés.

La culture est un moyen dynamique d'édification de la nation au-dessus des divisions tribales ou ethniques de l'unité africaine, au-dessus de tout chauvinisme.

La culture, création du peuple, peut être confisquée par une classe dominante. Or la culture doit être la recherche permanente de la conscience créatrice du peuple. Pour cela, toute politique culturelle africaine doit être fondée sur la nécessité de permettre au peuple de s'informer, de s'éduquer, de se mobiliser, de s'organiser pour se rendre responsable de son héritage culturel et de son développement.

La conservation de la culture a sauvé les peuples africains des tentatives de faire d'eux des peuples sans âme et sans histoire. La culture les préserva. Il est bien évident qu'ils veulent désormais qu'elle leur serve à prendre le chemin du progrès et du développement car la culture, cette création permanente et continue, si elle définit les personnalités, si elle relie les hommes entre eux, impulse aussi le progrès.

Voilà pourquoi l'Afrique accorde tant de soins et de prix au recouvrement de son patrimoine culturel, à la défense de sa personnalité et à l'éclosion de nouvelles branches de sa culture.

Il eût été commode pour certains, et confortable pour d'autres, qu'à l'indépendance politique nous ne mettions ni conditions, ni prolongements ; nous aurions pu nous contenter de cela et emprunter pensée, langage et art à ceux qui avaient eu la chance de poursuivre un développement interne harmonieux. Nous aurions pu ainsi nous contenter d'un passé culturel folklorique, d'une «culture du pauvre», et renoncer finalement à notre vraie liberté et à nos réelles indépendances.

Mais les peuples colonisés n'ont jamais renoncé à leur identité profonde.

La langue nationale joue en cela un rôle irremplaçable; elle est le support, le véhicule de la culture, le garant de sa base populaire au stade de sa création et à celui de sa consommation.

Notre souveraineté recouvrée, c'est un devoir essentiel et premier que de revaloriser nos langues nationales, celles héritées de nos pères, sans pour autant mettre en cause l'unité profonde de nos nations.

La langue est un des instruments de la vie des peuples, à la dimension de leur génie.

Evoluant avec eux, elle ne saurait leur être retirée sans les amputer, sans les blesser, sans les handicaper.

Néanmoins, pour survivre et pour combattre, une partie de nos peuples a dû apprendre la langue de nos colonisateurs.

Il n'y a pas de langue qui, au départ, soit plus apte qu'une autre à être le support de la science et du savoir. Une langue traduit et exprime ce que les hommes vivent et pensent. A partir du moment où notre développement fut interrompu, où nos cultures furent niées ou bafouées et l'enseignement de nos langues souvent interdit, il est évident qu'il nous faut redoubler d'efforts pour faire des langues africaines, des instruments efficaces de notre développement.

L'analyse de nos réalités culturelles nous fait découvrir les éléments dynamiques de la vie des peuples dans leurs aspects tant spirituels que matériels. Parmi ces éléments, qui constituent notre irréductible personnalité africaine, il convient de souligner ces valeurs qui sont parvenues jusqu'à nous, malgré les vicissitudes de notre histoire et les tentatives de dépersonnalisation du colonialisme. Il s'en dégage une éthique qui révèle chez nous un sens inné et profond de la solidarité, de l'hospitalité, de l'entraide, de la fraternité, le sentiment d'appartenir à une humanité.

Dans nos langues africaines, ces valeurs, cette éthique, nous les retrouvons dans nos littératures orales ou écrites, dans nos contes, dans nos légendes, dans nos dictons et nos proverbes qui sont les véhicules de la sagesse et de l'expérience vécues de nos peuples. Nos cultures africaines, porteuses de savoir et de spiritualité, sont une source intarissable d'inspiration pour nos arts et pour nos lettres. Nos artistes pourront y puiser des thèmes dynamiques dans lesquels nos peuples se reconnaîtront.

La connaissance de notre histoire établira scientifiquement les fondements de notre personnalité, et par là-même, elle sera un facteur de progrès en nous permettant de prendre nos mesures et de sonder nos possibilités.

Les modes d'organisation de la société africaine sont, pour nous, des enseignements qui nous permettront d'être nous-mêmes, tout en accédant au monde moderne.

L'ingéniosité, de nos techniques démontre, s'il en était besoin, nos possibilités créatrices.

Notre existence et notre présence culturelle s'attestent enfin par nos arts, nos peintures, nos sculptures, nos architectures, nos musiques, nos chants, nos danses, nos théâtres.

Cette culture, longtemps condamnée par le colonialisme à l'exotisme et vouée à la solitude des musées, se veut aujourd'hui l'expression vivante du monde. Ce monde dans lequel nous voulons prendre place, l'avenir que nous avons mission d'édifier sont dominés par les problèmes du développement et du progrès.

Nous réaffirmons que notre culture serait inopérante si elle laissait en marge la science et la technologie contemporaines. Elle se veut donc un apport personnel et original au sein d'une seule et même permanence, d'une même dynamique de progrès et de révolution Sociale.

Rôle de la culture africaine dans la lutte de libération et l'unité africaine

Il est du devoir des Etats africains de répondre à une colonisation totale par une lutte totale pour la libération.

L'unité de l'Afrique trouve son fondement d'abord et surtout dans l'Histoire. Sous la domination coloniale, les pays africains se sont trouvés dans la même situation politique, économique, sociale et culturelle. L'entreprise de domination sur le plan culturel a entraîné la dépersonnalisation d'une partie des peuples africains, falsifié leur histoire, systématiquement dénigré et combattu les valeurs religieuses et morales, tenté de remplacer progressivement et officiellement leur langue par celle du colonisateur, afin de les dévitaliser et de leur enlever leur raison d'être.

11

De ce fait, au niveau de la masse, la culture africaine, freinée dans son développement a trouvé refuge dans sa langue, dans ses moeurs, chants, danses, croyances, etc... Et, malgré son amoindrissement, elle s'est révélée un rempart vital de résistance à l'intrusion coloniale et a témoigné ainsi de la pérennité de l'âme africaine.

La colonisation a favorisé la formation d'une élite culturelle acquise à l'assimilation, ayant accédé à la culture coloniale, la soutenant même et lui servant de caution. Ainsi, une grave et profonde rupture s'est produite entre l'élite africaine et les masses populaires africaines.

Seule l'adhésion aux concepts de liberté, d'indépendance, de nation, a permis de situer le conflit dans son contexte réel. Le dépassement de la dualité culturelle a été possible avec les mouvements de libération, les guerres d'indépendance et l'opposition ferme et irréductible à l'asservissement colonial. Le combat de l'Afrique a fourni les cadres, à la fois matériels et spirituels, à l'intérieur desquels la culture africaine allait pouvoir s'épanouir, prouvant ainsi l'interaction dialectique naturelle entre les luttes de libération nationale et la culture.

Pour les pays africains qui se sont libérés ou pour ceux qui sont en conflit armé avec les puissances coloniales, la culture a été et demeure une arme de combat. Dans tous les cas, les luttes armées de libération ont été et sont par excellence, des actes culturels.

L'expérience des mouvements de libération démontre que l'intégration des intellectuels aux masses populaires confère une plus grande authenticité à leurs œuvres et dynamise par là-même la culture africaine.

L'accession à l'indépendance véritable, comme les luttes armées en cours, ont permis une renaissance culturelle ; le combat libérateur, sous toutes ses formes, est apparu logiquement comme une constante de l'Africanité culturelle. Celle-ci est une réalité essentiellement fondée sur les hommes issus d'une même terre, vivant sur le même continent, voués inéluctablement, de par le processus nécessaire de décolonisation à tous les niveaux et de libération globale, au même destin, malgré les particularités nationales ou régionales.

Parce qu'elle est liée au même combat, parce qu'elle est facteur de libération nationale, continentale, parce qu'en définitive elle est le ressort premier et final de l'homme et que, seule, elle est susceptible de constituer le premier fonds de résistance aux menaces qui pèsent sur l'Afrique, cette Africanité est dépassement du cadre national ou régional.

Les nécessités présentes de l'Afrique exigent de la part de l'artiste et de l'intellectuel un engagement ferme à l'égard des principes fondamentaux et des aspirations libératrices de l'homme africain. Le nouvel acte culturel doit se situer au centre du nouveau combat pour l'authenticité et le développement des valeurs africaines.

La politique culturelle du néo-colonialisme impose une critique objective et concrète de notre situation culturelle présente. L'analyse des aspects encore négatifs de cette situation a amené le néo-colonialisme à concevoir une forme d'action concertée nouvelle qui, si elle n'est plus violente, n'en est pas moins néfaste et dangereuse, parce que nuancée et insidieuse, pour le développement et l'avenir de la culture africaine.

Les dangers qui menacent notre culture sont réels, qu'il s'agisse de la perpétuation des normes et des modèles étrangers sur les plans moral, spirituel, esthétique, philosophique, ou qu'il s'agisse de schémas de pensée dans le domaine des institutions et de la politique.

Le front de la culture doit donc succéder au front de la résistance, car la culture reste la force vive essentielle de la nation, la sauvegarde de notre existence et l'ultime réserve de notre lutte.

ainsi, seule l'Africanité pourra être le germe d'une résurrection et d'un nouveau départ pour un humanisme africain d'avant-garde, confronté avec les autres cultures, il trouvera sa place dans l'humanisme universel et en procèdera. Les artistes, écrivains et intellectuels, doivent, s'ils veulent être au service de l'Afrique, s'en inspirer.

L'indépendance totale est donc la condition première de l'épanouissement de la culture au service des masses populaires.

Rôle de la culture dans le développement économique et social de l'afrique

Héritiers d'une civilisation millénaire, riches de potentialités économiques insoupçonnables, nous sommes prêts aujourd'hui à poursuivre dans le recouvrement total de nos personnalités le combat qui nous mena à nos indépendances.

L'affirmation de notre identité profonde et la gestion, au profit de nos peuples, de nos richesses matérielles nous permettront de participer activement, en partenaires libres et libérés, à l'édification de la civilisation universelle .

A la fois représentation d'un style de vie, d'une économie et de rapports sociaux déterminés à un moment donné de l'évolution humaine, la culture forme un tout avec la vie politique. Création permanente et continue, expression de la pérennité des peuples, la culture africaine entend bien ainsi se mettre au service de la libération de l'Afrique du colonialisme sous toutes ses formes, de toutes formes d'aliénation, tout comme au service de la promotion économique et sociale de nos peuples. Assurée et vécue par les masses, elle devient un élément moteur de développement economique et social et force de transformation du milieu.

Une société, une culture peut rester elle-même, tout en accédant au développement économique, à condition de faire sa part au nécessaire.

Or, faire sa place à la technique et à la science est nécessaire, comme à la rationalité économique, comme à la prévision et au temps Et ceci parce qu'aucune culture n'est passivement opératoire. Pour mettre ses ressources au service du développement, elle a besoin de se vivifier, de s'actualiser au contact de la technique qui tend à créer une civilisation universelle. Une société doit tout à la fois garder son essence, sous peine de se dissoudre, et son efficacité, sous peine de perdre tout moyen d'existence et d'autonomie. Elle persévère et s'adapte par un travail dialectique constant d'apport et de don entre la culture nationale et les valeurs universelles.

Il est absolument nécessaire, par ailleurs, de veiller à la défense et à la préservation de la personnalité et de la dignité africaines. Mais ce retour et cette référence constante aux sources vives de l'Africanité doit se garder d'une expression complaisante et stérilisante du passé, mais bien au contraire impliquer un effort novateur, une adaptation de la culture africaine aux exigences modernes d'un développement économique et social harmonisé.

Libérer la société africaine des conditions socio-culturelles qui entravent son développe-

ment, débarrasser la culture africaine des facteurs aliénateurs en l'intégrant en particulier dans une action de masses, tels sont les objectifs retenus.

Pour développer des capacités opératoires, la culture africaine, fidèle à son authenticité, doit se vivifier et s'actualiser au contract de la science et de la technique, car si la civilisation technicienne progresse par accumulation, la culture le fait par création et fidélité. Tous les moyens pour y tendre doivent être mis en œuvre.

Il s'agit pour l'Afrique de rattraper un retard qui est d'abord culturel, ce qui suppose :

a) - Une conversion des mentalités vers le monde de l'objet, de la quantité, du rationalisme scientifique ; le rôle de l'Ecole peut être déterminant, bénéfique ou néfaste selon l'importance qu'on aura accordée aux disciplines techniques.

b) - L'action du pouvoir politique dans le sens d'une authentique révolution des esprits.

c) - L'effort collectif des membres de la communauté, ce qui n'est possible que si les citoyens assument réellement leur destin, dans un climat de liberté et de bonheur.

Outre l'arabe qui, depuis quelques années déjà, est une langue de travail à l'O.U.A., il est souhaité que des études soient entreprises pour la promotion d'autres langues africaines de grande diffusion.

Faire des langues africaines des langues écrites et le véhicule de la pensée scientifique, assurer le libre accès de tous les enfants d'Afrique à l'enseignement, l'alphabétisation des adultes et la promotion des femmes, voilà des tâches immédiates qui s'imposent à tous.

Tout retard dans la refonte du système éducatif actuel a pour conséquence un retard dans la formation des cadres nationaux et justifie la poursuite de l'assistance technique et culturelle étrangère.

Il faut sortir de ce cercle vicieux aussi rapidement que possible, car le maintien prolongé de cette assistance risque de prendre la forme d'une domination à peine déguisée.

L'enseignement supérieur a pour mission principale de former les cadres nécessaires à la production économique et culturelle, et ces cadres ont besoin de se faire comprendre des travailleurs et des masses populaires. Il faut, là où cela est possible, que cet enseignement soit donné dans la langue nationale. Ces tâches seront d'autant mieux remplies qu'elles s'appuieront sur les moyens d'information de masse appartenant à l'Afrique (radio, télévision, cinéma, théâtres et centres culturels au niveau des entreprises) et sur la multiplication des échanges et des manifestations culturels.

Ces valeurs nous permettront d'affronter, sans frustation ni aliénation, les transformations inévitables que devront subir nos sociétés dans le processus du développement. On utilisera celles qui sont capables de favoriser le progrès économique et de mobiliser les masses en suscitant en elles l'enthousiasme nécessaire aux grandes entreprises collectives.

Dans cet effort gigantesque de récupération du patrimoine culturel de l'Afrique et d'adaptation aux exigences de la civilisation technicienne, l'artiste, le penseur, Le savant, l'intellectuel ont un rôle qui est de contribuer, dans le cadre d'une action de masse, à faire ressortir et connaître la communauté d'inspiration et le fonds commun qui constituent l'Africanité.

D'une manière plus générale, l'Afrique devra reprendre ses modes de connaissance, ses techniques, ses modes de communication et les actualiser aux fins d'en faire de puissants moyens de domination de la nature et du développement harmonisé de la société africaine.

De même il nous appartient de nous éviter l'écueil de la recherche futile et formelle de la culture d'agrément, qui mène à l'isolement stérile et à un esthétisme décadent.

Il convient notamment de s'efforcer, par des mesures systématiques et appropriées, d'enraciner davantage notre jeunesse dans les réalités culturelles africaines, afin qu'elle en comprenne les valeurs profondes, et pour mieux l'armer à résister à certaines manifestations culturelles démoralisatrices, tout en la préparant à s'intégrer à la masse de nos peuples.

Ainsi donc, la culture africaine, fidèle à elle-même et puisant aux sources profondes de sa richesse et de son génie créateur, entend non seulement défendre sa personnalité et son authenticité, mais aussi se faire l'instrument au service des masses dans la libération de l'Afrique de toutes les formes d'aliénation, un instrument d'un développement économique et social harmonisé. Elle réalisera ainsi la promotion technico-industrielle de l'homme d'Afrique mais aussi un humanisme vivant et fraternel, éloigné du racisme et de l'exploitation de l'homme par l'homme .

La culture, force décisive dans le développement économique et social, constitue pour nos peuples le plus sûr moyen de rattraper notre retard technique, donc économique, et la force la plus efficace de notre résistance victorieuse au chantage impérialiste.

Dès lors, il devient nécessaire et urgent de libérer l'Afrique de l'analphabétisme, de promouvoir une formation permanente des masses dans tous les domaines, de développer en elles un esprit et une attitude scientifique, technique et critique, de rendre la culture populaire effectivement opératoire.

Tous ces efforts doivent tendre vers une véritable révolution dans l'activité culturelle en Afrique.

Le caractère populaire de notre culture doit inclure une conception spécifique, tant dans l'organisation scientifique et la rationalisation de nos activités productives que dans le mode d'approbation des moyens de production (terre, ressources naturelles, industrie etc...) et le mode de répartition des produits.

L'Africanité doit se manifester d'une façon concrète et tangible dans la conjugaison de nos forces et de nos ressources naturelles nationales pour la promotion d'un développement économique et social, culturel, continental, accéléré et harmonisé.

Suggestions et propositions

Pour l'utilisation dynamique dans la vie actuelle des peuples africains des éléments de la culture africaine, le symposium propose :

1 - renforcer et intensifier les activités culturelles de l'Afrique, en rendant plus actif et plus regulier le fonctionnement de la commission de l'O.U.A. pour l'éducation, la culture, la science et la santé ;

2 - Créer des revues culturelles éditées dans les langues de travail de l'O.U.A. et si possible dans d'autres langues africaines.

3 - Elaborer un corpus des arts et une encyclopédie du continent africain et promouvoir dans les pays membres de l'O.U.A. des associations de beaux-arts et l'édition d'une encyclopédie de l'art et de la littérature ; créer dans les universités des chaires d'enseignement des valeurs et réalités de la culture africaine ;

4 - Promouvoir et harmoniser les recherches dans tous les domaines de la médecine traditionnelle et de la pharmacopée africaine, afin de les moderniser en leur donnant des bases scientifiques et en les dépouillant de leur caractère ésotérique et empirique pour en faire une source d'enrichissement pour la médecine moderne ; promouvoir, encourager et coordonner la recherche en Afrique ;

5 - Créer un Institut panafricain du cinéma. L'Afrique doit en effet créer dans ce domaine son langage propre et choisir les moyens appropriés pour rendre ce langage accessible au peuple. Les Etats africains doivent donc s'organiser pour la production, la circulation, la distribution d'œuvres cinématographiques et lutter contre les monopoles qui bloquent le développement d'un cinéma authentiquement africain ;

6 - Créer des maisons d'édition et de distribution de livres, de manuels scolaires de disques et presse en Afrique, de manière à lutter contre les spéculateurs des marchés et à en faire des instruments populaires d'éducation. Le Symposium appuie la décision de l'O.U.A. de créer une Agence panafricaine de presse pour intensifier l'échange d'information entre pays africains ;

7 - Mettre en place des organismes appropriés pour permettre l'insertion des arts africains dans l'industrie et l'entreprise ;

8 - Protéger la propriété intellectuelle des Africains par une législation appropriée ;

9 - Engager toutes les démarches nécessaires, y inclus par l'intermédiaire des institutions internationales, pour récupérer les objets d'art et les archives pillés par les puissances coloniales, prendre les mesures nécessaires pour arrêter l'hémorragie des biens culturels qui quittent le continent africain ;

10 - Multiplier les échanges culturels par des expositions, des colloques, des séminaires, des rencontres de jeunes, de femmes, de travailleurs, d'intellectuels, de militants et de responsables pour une plus grande compréhension mutuelle ;

11 - Organiser une assistance technique et économique intra-africaine ;

12 - Promouvoir l'utilisation et l'enseignement des langues nationales, nécessaires à l'expression authentique de la culture africaine comme outil populaire de la diffusion de la science et de la technique ; organiser des concours d'inventions techniques pratiques faites par des Africains, afin de stimuler l'esprit de création dans le domaine technologique ;

13 - Réformer l'enseignement à tous les niveaux de façon à lui donner les moyens efficaces pour remplir sa mission de promotion et de développement des peuples africains. Le contenu de cet enseignement, les méthodes et les manuels scolaires doivent tenir compte de nos réalités nationales, de la nécessité de renforcer notre unité et notre solidarité par une meilleure compréhension réciproque ;

14 - Traduire dans nos langues les œuvres littéraires, historiques, philosophiques et scientifiques qui constituent le patrimoine commun de l'humanité ; encourager la traduction des œuvres africaines dans les langues étrangères.

15 - Encourager et développer dans le continent africain un artisanat échappant aux spéculations mercantiles ;

16 - Associer plus activement et plus massivement les femmes et la jeunesse africaine à la conservation, à la transmission et à l'épanouissement de notre patrimoine culturel ;

17 - Créer des prix destinés à récompenser les productions les plus authentiques et les plus utiles des artistes et des écrivains africains ;

18 - Susciter une action plus soutenue en faveur des mouvements africains de libération nationale en vue du renouveau artistique, politique et idéologique ;

19 - Prendre conscience et faire prendre conscience aux masses populaires et à l'opinion internationale de la valeur et de la portée du combat de libération nationale ;

20 - Mettre en relief et propager largement par tous les moyens de diffusion dont disposent les Etats Africains, les données réelles des luttes de libération ;

21 - Accorder aux mouvements de libération africaine la possibilité de participer concrètement au sein des institutions de culture africaine à l'action culturelle unifiée ;

22 - Permettre, entre les différents pays, la circulation et l'étude des expériences africaines dans les domaines de la décolonisation culturelle sous toutes ses formes : histoire, langue, enseignement, etc...

23 - Donner à l'Afrique et à son Histoire la primauté sur les plans de la recherche, des rencontres entre experts et hommes de science africains dans les programmes des établissements scolaires et universitaires ;

24 - Apprécier les œuvres africaines selon les normes propres au continent et selon les impératifs de la lutte de libération et de l'unité. Créer à cette fin en Afrique des institutions culturelles appropriées ;

25 - Encourager les créateurs africains dans leur mission de refléter les préoccupations du peuple afin de combler le fossé creusé et maintenu par l'aliénation coloniale entre les élites intellectuelles et les masses populaires ;

26 - Rétablir la vérité historique par les artistes et intellectuels africains. Ceux-ci, en participant au combat de leur peuple, pourront aussi aider aux combats libérateurs en les faisant connaître en Afrique et en dehors de l'Afrique ;

27 - Faire participer le peuple dans les décisions, l'organisation et la gestion en matière économique, sociale et culturelle ;

28 - Accorder au peuple la détermination du mode d'appropriation de toutes les ressources naturelles et des principaux moyens de production ;

29 - Traduire l'Africanité dans :

a) - L'unification du mouvement syndical africain ;

b) - Le développement des organisations de masse (jeunesse, femmes, etc...) ;

30 - Promouvoir un programme de coopération technique inter-africain, pour pallier notamment les ravages de la «fuite des compétences»;

31 - Faire accéder tous les enfants, d'une façon effective, à la scolarisation primaire sans distinction de sexe, de race ou de religion ;

32 - Alphabétiser les adultes d'une façon massive et fonctionnelle ;

33 - Développer les moyens culturels permettant d'accéder le plus directement aux masses (cinéma, théâtre, radio, télévision) ;

34 - Créer, au niveau des campagnes et des entreprises, des unités culturelles susceptibles de :

a) - Diffuser les connaissances scientifiques du patrimoine africain et mondial ;

b) - Diffuser les connaissances scientifiques élémentaires.

c) - Stimuler les activités culturelles dans les zones rurales par l'utilisation des moyens d'information de masse ; construire des musées pour enrichir intellectuellement les populations des zones les moins développées ;

35 - Recenser les folklores africains et les diffuser au sein des masses ;

36 - «Panafricaniser» et régionaliser les universités et les instituts techniques, lieux de rencontre de la jeunesse. Ces centres de culture devront permettre à tous les étudiants africains de poursuivre leurs études dans les conditions les meilleures ;

37 - Instaurer entre les Etats membres de l'O.U.A. un système d'échanges de documents et d'expérience en matière d'éducation de masses ;

38 - Echanger des programmes à caractère économique, social et culturel entre radios, télévisions et cinémathèques africaines, en utilisant en particulier l'Union des Radios et Télévisions Nationales d'Afrique (URTNA) ;

39 - Organiser des séminaires culturels inter-régionaux, des expositions de peinture et d'objets d'artisanat en vue d'encourager le développement économique et social de notre continent ;

40 - Contribuer au projet de l'Histoire générale de l'Afrique entrepris par l'UNESCO.

intervention de la délégation guinéenne

la culture africaine

l'anthropologie occidentale ou la négation de la culture africaine

Pour une fois, il ne nous en sera pas voulu d'essayer d'éluder les divergences terminologiques qui obscurcissent le concept de culture.

Le chemin parcouru par les tribulations sur la culture est bien long aujourd'hui ! Les opinions des «sommités intellectuelles» s'anéantissent dans une dialectique stérile ; les «symposia» clôturent leurs augustes séances dans la douleur d'une incompréhension mettant dos à dos l'humanisme creux, la peur devant la vérité historique et la détermination progressiste de l'homme face à la plus grande calamité de l'histoire : l'impérialisme.

Dans les pays où le capitalisme enferme dans le coffre-fort les acquis scientifiques et techniques des larges masses populaires, l'intellectuel se bat pour ne pas perdre sa fausse «liberté», s'interroge en vain sur l'avenir d'un système économique et social décadent; il est désemparé; il confectionne tant bien que mal des politiques culturelles pour rafistoler une société dont les convulsions sont les symptômes irréfutables de la dégénérescence ; loin de diriger les lumières devenues pâles de son pauvre esprit absolu dans la recherche d'une conscience culturelle nouvelle, il sombre dans le scepticisme, mieux dans la terreur des lendemains condamnés du capitalisme.

En Afrique trois courants ont dominé l'étude des problèmes culturels. L'Anthropologie anglo-saxonne contemporaine préoccupée de justifier le point de vue réactionnaire du colonialisme, présenta longtemps l'Afrique comme le refuge des peuples arriérés devant être ramenés de force à l'humaine civilisation colonialiste !

L'histoire montra que la mâturité révolutionnaire ne peut être objet d'un décret que de toute façon l'impérialisme ne signera jamais ! L'école anglo-saxonne laissa place à un pseudo-réalisme digne des héritiers de Hume, pseudo-réalisme dont le contenu idéologique réactionnaire ne tarde pas à être découvert. Les épigones de Vierkandt, tels les «culturalistes» Gräbner, Ankermann, les fonctionnalistes comme Malinowski etc... crurent trouver l'essence de notre culture : ce fut un fatras d'empirisme dont la haine du matérialisme historique produisit des monographies décousues où la lutte des classes, l'exploitation impérialiste de nos peuples sont diluées dans un pluralisme culturel antiscientifique.

Décidément la pioche de l'archéologue ne toucha pas encore la culture africaine trop enfouie sous l'amas tenace des immondices du colonialisme battu en brèche par nos peuples. Le souci de dégager une authenticité introuvable pour des raisons bien déterminées, donna lieu à une reproduction plus ou moins fidèle du prélogisme de Lévy-Bruhl alors atteint de cécité ! Aucune différence en tout cas de conception entre d'une part le noir étranger aux catégories logiques dit-on, du monde gréco-latin et d'autre part le thème du noir pure cénesthésie, sorte de créature de cire, passive, seulement apte à rester au stade intuitif primaire de l'enregistrement des phénomènes.

Ce n'est pas donc le fait du hasard si les Etats Africains ont encore aujourd'hui à consacrer un symposium à un sujet tel que celui qui nous réunit : «La Culture Africaine, ses réalités, ...». Nous nous souvenons qu'il y a vingt ans beaucoup d'écrits étaient consacrés à un autre sujet, qui semblait brûlant à l'époque : «Le Noir est un homme». Si nous avons besoin aujourd'hui, si c'est devenu pour nous un devoir historique de nous réaffirmer dans un domaine comme celui de la culture, c'est parce que nous sortons d'une longue période d'éclipse, au cours de laquelle, les attributs les plus élémentaires de l'homme dont notamment celui de la créativité nous ont été contestés, niés.

Selon un préjugé soigneusement entretenu nous n'aurions pris aucune part dans l'œuvre générale de la civilisation. L'Afrique est accusée d'avoir été sans histoire, sans culture, parce qu'il y avait une nécessité qu'il en fût ainsi. Les européens ont massacré les indiens d'Amérique en admirant leurs temples et leurs palais. Ils admettaient que c'étaient des hommes qu'ils massacraient pour occuper leurs terres. Dans leur entreprise de conquête et de domination, ils ont détruit des civilisations millénaires en Asie, mais sans jamais nier ces civilisations comme telles, sans jamais contester à leurs artisans, aux peuples de ce continent leurs attributs d'hommes.

Mais face aux Africains, l'Europe a vu d'abord non pas des hommes à exterminer pour ne s'emparer seulement que de leurs richesses ; mais, des bêtes à capturer pour en faire des esclaves qu'elle pouvait faire travailler à sa guise, revendre sur place ou exporter directement vers l'Amérique, tuer lorsque la force de travail et la valeur marchande n'assuraient plus un profit suffisant.

Pour le succès d'une telle entreprise un préalable était nécessaire : celui de mettre sa conscience en paix et de rassurer l'opinion en posant qu'on a effectivement affaire à des bêtes et non à des hommes. Ainsi la barbarie présumée des africains la négation de leur culture et de leur civilisation procédaient de cette nécessité de les aliéner de leur quali-

fication humaine.

Mais la roue de l'histoire a continué à tourner. Les forces de progrès ont continué à se développer face aux forces de l'oppression et de l'exploitation. Une oreille plus attentive a été prêtée aux légendes, aux epopées, aux contes, transmis de génération en génération par la bouche des griots. Enfin l'archéologie a pénetré les continents, plongeant dans les profondeurs du sol et du temps pour ressusciter et ramener en surface les corps des cultures ensevelies. En fait, sans les résultats des fouilles archéologiques, sans la transmission orale opérée par nos griots, le simple bon sens était déjà suffisant pour rendre compte de l'absurdité ou plus exactement de l'attitude de classe de ceux qui en sont venus à concevoir un peuple sans culture.

qu'est-ce que la culture ?

Nous devons entendre par culture la totalité de l'outillage matériel, immatériel, œuvre et ouvrage d'art et de science, savoir, savoir-faire, faire-savoir, mode de pensee, mode de comportement, attitude..., accumulés par le Peuple d une part à travers et pour sa lutte pour sa libération de l'emprise de la Nature et sa domination sur elle et, d'autre part à travers et pour sa lutte de destruction des systèmes déviationnistes politico-sociaux de domination et d'exploitation de l'homme par l'homme qui se créent en excroissances aberrantes au sein de la Société, à travers le processus de production de sa vie.

Ainsi, la Culture se révèle-t-elle comme, à la fois, création exclusive du Peuple et source de création, arme de libération économico-sociale et arme de domination.

La Culture implique la lutte, elle est lutte.

La Culture comme le fait remarquer le Camarade AHMED SEKOU TOURE, Secrétaire Général du Parti Démocratique de Guinée, en tant qu'expression et résultats des rapports entre l'homme et la société, entre l'homme et la société d'une part et la nature d'autre part, se retrouve chez tout peuple, est inhérente au processus même de la vie. Partout où se déroule une vie consciente, fleurit une culture.

La culture c'est l'ensemble des valeurs matérielles et spirituelles créées par l'humanité au cours de son histoire Cette création est continue et nécessaire. Elle est le corollaire, le reflet, le résultat de l'action de l'homme en vue d'adapter le milieu aux exigences de sa survie et de son épanouissement. Elle est inspirée par l'instinct de conservation au stade primaire, par la conscience des lois de l'existence au stade supérieur. Elle obéit donc d'abord à une loi biologique simple, celle qui fixe les conditions de la conservation de l'individu et de l'espèce avant d'obéir à une loi plus complexe, d'ordre psychologique et économico-sociale. Or l'instinct de conservation, le besoin de s'épanouir et de s'accomplir sont le propre de tout individu, de toute société, de tout peuple. Il n'y a pas de peuple qui ne lutte pour son existence, par la création des biens nécessaires à cette existence. Les peuples africains comme tous les peuples ont parcouru la longue route de l'histoire en livrant des combats dont la résultante globale a été des succès croissants. La création des valeurs matérielles, la création des valeurs spirituelles, la création et le développement de cette culture globale se poursuit de façon progressive malgré des moments de ralentissement, de stagnation, voire de recul. La production culturelle matérielle et la production culturelle spirituelle sont dialectiquement liées et se stimulent réciproquement. Mais la priorité, voire la primauté, revient à la production matérielle, elle-même participant directement de l'action concrète de l'homme. En effet l'histoire de l'humanité a plus d'une fois enregistré des baisses de tension spirituelle, une stagnation de la vie intellectuelle et politique, voire une annihilation totale de ses activités, mais elle n'a jamais enregistré une interruption totale et de longue durée de l'évolution de sa civilisation matérielle. Celle-ci, bien sûr, peut adopter des cadences plus lentes, mais ne peut s'arrêter, car son arrêt signifierait arrêt de l'action créatrice de l'homme, donc anéantissement de ses moyens d'adaptation et fin de sa survie.

Cette action est une nécessité vitale, condition et signe de la vie. L'action de l'homme c'est la source de tout. Cette action a pour objet de satisfaire des besoins, d'abord physiques, vitaux, puis au-delà, des besoins moins immédiats, ceux qui ont trait à l'affirmation et à l'épanouissement de la personnalité, des besoins intellectuels et moraux. Cette action de l'homme et de la société est dirigée contre le milieu ambiant, contre l'homme lui-même, contre la société, contre la nature. Destinée à satisfaire les besoins de tous, le problème de son efficacité, de sa rentabilité se pose. Une tactique, une stratégie, un effort de réflexion en vue d'une certaine planification, une critique et une autocritique face aux résultats, une méthodologie s'imposent mettant en jeu tout un processus d'opérations intellectuelles : c'est une culture, un acquis sur le plan matériel et spirituel, le produit et le prix de l'action.

L'action créatrice obéissant à une nécessité universelle, la culture qui en est le reflet, sujet et effet, est une realité universelle. Partout où il y a nécessité de création, il y a culture. Expression des rapports entre l'homme et la société, entre l'homme, la société et la nature, la culture pose de façon aiguë le problème de la dialectique du général et du particulier. La culture c'est l'expression dans des formes particulières et spécifiques d'un problème général, celui des relations qui unissent l'homme à son milieu.

Mais ces relations elles-mêmes revêtent un caractère spécifique déterminé par les conditions géographiques, le niveau du développement des forces productives et la nature du mode de production, donc déterminé par le contexte historique et social. Le niveau culturel d'un peuple, peuple africain compris, ses modes de conquêtes de la connaissance, ses modes d'explication des phénomènes, sont fonction de la puissance qu'il a acquise sur les forces naturelles, le degré d'objectivité et d'abstraction atteint au feu de l'action pour la maitrise de techniques de plus en plus perfectionnées.



La spécificité, la particularité d'une culture est une réalité, un des attributs de la réalité nationale en général, de la réalité de classe en particulier et exprime la communauté des conditions de vie, la similitude dans les attitudes, les réactions devant les phénomènes sociaux et naturels.

Mais même dans cette spécificité et cette particularité il y a du général, en ceci que même si ces attitudes et ses réactions sont marquées par l'irrationnel à certains stades du développement historique, même si à certains moments du déroulement de l'action elles procedent de la simple émotion, ou se situent au niveau des réflexes, elles sont fondamentalement mises en mouvement et guidées par la raison en vue d'atteindre des objectifs bien déterminés, les solutions à des problèmes déterminés. La spécificité, la particularité ne sont pas spécifiques à la culture africaine. Elles sont spécifiques à chaque culture. Cette spécificité est une réalité générale. Mieux, au-delà de cet aspect général de la spécificité, la culture, par son contenu, expression des aspirations éternelles de l'homme au bonheur, à son plein épanouissement par une puissance toujours accrue sur la nature, est perpétuel devenir vers l'universel. La vitesse à laquelle la culture tend à l'universel est fonction de la dialectique des formes et du contenu culturels au stade historique considéré.

Plus les formes d'expression de la culture se perfectionnent grâce au développement général des formes et la révolutionnarisation des rapports de production, plus son contenu tend à s'universaliser en interprétant les aspirations de tous les peuples. La culture africaine comme toute culture a pris naissance avec l'homme africain lui-même dont elle a rendu compte des premières préoccupations, des premières luttes, des premiers succès et échecs.

La filiation historique et la succession dans son développement ont reflété étroitement la filiation dans le développement des forces productives. Sa simplicité à ses débuts, son bas niveau intellectuel, la lenteur de sa cadence de progression, étaient à l'image de la faiblesse et de la précarité des moyens d'existence. Puis au cours des siècles et des millénaires, parallèlement au perfectionnement des techniques de production, la culture s'est développée, s'est diversifiée, s'est nuancée, s'incorporant les sciences, la technique, la littérature, la musique, la danse, les arts plastiques. Toute cette longue évolution, cette qualification progressive, obéit à la raison, à la loi de la gnoséologie, du passage de l'ignorance à des connaissances de plus en plus approfondies, de plus en plus exactes. Toute anthologie de la culture africaine tendant à situer celle-ci en dehors de l'empire de la raison, de la pensée rationnelle, de la loi, de la gnoséologie, la dévie de sa fin qui est de qualifier l'homme, la sacrifie au mythe de la singularité, et de la spécificité.

La culture africaine n'a pas d'autres fondements et n'a pas besoin d'autres fondements que la vie concrète de l'homme africain. Plongeant ses racines dans les couches populaires les plus profondes, elle exprime la vie, le travail, les idéaux, et les aspirations des peuples africains. Elle a apporté sa contribution aux côtés des autres peuples dans la conquête des sciences et des techniques. Avant le contact avec les autres continents, l'Afrique avait appris à extraire

les métaux, à forger ses armes et ses outils de travail. Elle avait appris à tisser les étoffes. La notion de chimie s'était développée à travers divers recettes comme celles nécessaires à la fabrication du savon, de l'indigo, de l'encre, du tannage des peaux etc...

Mais plus encore que les sciences, qui ont été desservies par la persistance, au cours des âges, d'un bas niveau technique et technologique, l'art africain, la littérature africaine, la sculpture, la musique, les danses africaines vont occuper, sont en train d'occuper une place de choix dans le patrimoine culturel de l'humanité. La réalité de la culture africaine n'est plus à démontrer, mais ses réalités infinies restent à découvrir, à recenser, à décrire.

A l'opposé, en Afrique comme ailleurs, la culture, parallèlement à sa production et à son développement, réagit sur les producteurs, l'homme et la société.

La culture, c'est une expérience accumulée qui modifie l'homme de façon linéaire, progressive et quantitative, mais aussi avec des phases de mutation qualitatives. Le résultat est un homme nouveau, une société nouvelle, plus habile, plus apte, intégrant de plus en plus le moyen et la fin de l'action, perfectionnant de plus en plus sa technique et ses moyens d'action.

L'expérience acquise par et pour l'action, devient la source inépuisable d'énergie, l'instrument et le guide des actions en cours et celles à venir. La culture apparait ainsi à la fois comme création et source de création de l'homme et de la société, comme expression de la relation dialectique entre le créateur et sa création. Elle apparait clairement comme ce qu'elle est réellement, le facteur qui détermine et conditionne tout. Sa conquête a exigé de l'homme qu'il mobilise toutes ses ressources physiques et intellectuelles. Une fois conquise, elle est devenue la flamme qui anime et enivre son conquérant, l'homme. Ainsi on exagèrerait à peine en disant que l'homme est égal à la culture qui l'a modelé et inspire son comportement et son action.

Le fait culturel conditionne et l'existence du Peuple et l'exercice par lui-même de sa souveraineté et de son pouvoir. Pour nous, en débattre, c'est combattre, et bien que l'histoire présente des exemples fort édifiants tels ceux qui dominent le processus de la formation du régime féodal, nous avons choisi d'actualiser les données de ce combat.

CULTURE D'ELITE, CULTURE DE DOMINATION

Nul n'ignore l'utilisation crapuleuse faite par les Puissances de proie, au cours de l'Histoire moderne, dans leur mainmise sur les Peuples Africains entre autres.

Après s'être approprié les éléments essentiels de la Culture de leurs propres peuples, les couches dominantes des Puissances colonialistes se sont servies de cette arme dans leur œuvre de domination et d'exploitation de notre Continent.

Il fallait d'abord légitimer au regard de la morale admise, les genres de rapine et de domination coloniale, et l'on s'autorisa alors de la naturelle différence entre notre Culture et celle des Peuples de ces Puissances pour accréditer l'ignoble assertion que nous n'avions point de Culture et qu'il fallait nous en octroyer et en imposer une. Ce fut la croisade pour l'humanisation par la «Culturation» de peuples «marginaux», des Peuples restés à l'état de «Peuples-matières premières», de Peuples attendant d'être usinés dans la Grande Fabrique d'hommes Civilisés. Et l'on passa rapidement, pour la pérennité de la colonisation, au dressage systématique des «Ouvriers indigènes» associés au bon fonctionnement de la Grande Fabrique.

Le Corps des « élites coloniales », «Hommes de Culture», Indigènes de tous niveaux, de toutes colorations épidermiques et politiques, de toutes ambitions et compétences, était créé.

Face à cette élite et à la veille du mouvement de désintégration des empires coloniaux, il s'est créé, bien sûr, une «Elite Intellectuelle», subjectivement protestataire. Cette «Elite», bien sûr, essaya de faire feu de tout bois. Elle souffrait des coups racistes que l'Impérialisme assénait à l'Afrique, mais elle ne comprit pas que si l'idéologie et la pratique racistes peuvent être une arme efficace, maniée par l'impérialisme qui est un racisme actif, une non culture au regard de l'histoire, l'idéologie raciste, maniée par des révoltés, ne peut être qu'une arme aberrante, une arme qui, en dernière analyse, ne peut que servir l'adversaire impérialiste. Aussi la Sainte Négritude, qu'elle soit arabo-berbère ou ethiopico-bantoue, la Négritude est-elle objectivement une idéologie auxiliaire de l'Idéologie impérialiste.

Le Maître fait de son Esclave un Nègre qu'il définit «Etre-sans-Raison», infra-Homme, et l'Esclave ulcéré de protester : puisque tu es Raison, je suis Emotion, et je l'assume. La boucle est bouclée. Le Maître assume sa prééminence, l'Esclave sa servitude, mais revendique le droit de pleurer, droit que le Maître lui accorde. La réconciliation est faite et l'on comprend aisément toutes les peines que se donne tout l'appareil de diffusion impérialiste, presse, radio, cinéma, etc..., pour propager la soulageante Négritude. La «Négritude» en vérité c'est une bonne anesthésie mystifiante pour Nègres trop longtemps et trop rudement flagellés, au point d'en perdre toute Raison pour devenir pure Emotion.

Une analyse sérieuse démontre que le fait colonial n'est nullement contesté par cette Elite et qu'objectivement loin de nuire à la domination coloniale, loin de mobiliser et d'armer les peuples subjugués, elle constitue la bonne conscience des colonisateurs en accréditant l'existence d'une certaine liberté de penser et de faire au sein du régime colonial. A ce point de vue, l'élite intellectuelle subjectivement protestataire complète objectivement les armes de domination coloniale. Accaparant à son niveau la culture Populaire, elle frustre le Peuple colonisé de sa meilleure arme défensive et offensive : la culture élaborée par lui et maniée par lui-même.

La conjoncture des deux réalités : frustration du Peuple de sa propre culture et énorme développement de la Science et de la technologie (éléments de culture) chez les impérialistes, fait d'une certaine culture, à l'époque d'émergence

des anciennes colonies à l'Indépendance Nationale, une arme redoutable entre les mains du néo-colonialisme.

Il faut en convenir, le comportement apeuré de maints Gouvernements Africains devant la cynique arrogance impérialiste, le désemparement des peuples victimes des coups d'Etat néo-colonialistes, sont des conséquences de la frustration des peuples de leur culture.

Culture et lutte des classes

L'arme la plus puissante de viol et de réasservissement de nos Peuples dont disposent aujourd'hui l'Impérialisme et le Néo-colonialisme est une certaine culture.

L'arme invincible de défense contre l'Impérialisme et le colonialisme et d'offensive pour la totale émancipation de nos Peuples est la culture redevenue création de toute la société et source de toute création progressiste.

Cette analyse nous amène à reconnaître que la culture, superstructure née d'une certaine infrastructure qu'elle remodèle et qualifie à son tour, est une réalité de classe, de classes idéologiques.

Et que l'on ne voie pas ici l'expression d'un certain néo-idéalisme : par classes idéologiques, nous voulons signifier qu'il s'agit de classes non point nées d'une simple stratification économico-sociale, mais que nous nous trouvons en présence d'une option fondamentale, plus exactement de deux options fondamentales exclusives l'une de l'autre et excluant toute option :

1°) — L'Idéologie de domination et de prosternation devant la domination.

2°) — L'Idéologie de lutte contre toute domination et de souveraineté intégrale du Peuple avec l'exercice de tout le pouvoir directement par le Peuple et pour le Peuple.

Toute l'action du Parti Démocratique de Guinée est fondée sur cette deuxième Idéologie qui se manifeste dans tous les domaines de la vie sans aucune exception.

Ainsi comprend-on que la culture soit un champ de travail où s'affrontent l'homme, la société, la nature, les hommes et les Peuples. La reconnaissance et la maitrise du terrain dans ce combat sans merci, c'est la condition de la résistance victorieuse, la condition de la victoire. La supériorité des armes, c'est une supériorité de la culture tout au moins dans son aspect matériel et technique. Et c'est cette supériorité dans la production de la culture qui permet à un Peuple de s'imposer à d'autres Peuples et de leur imposer sa culture spirituelle. Plus que les canons, c'est la culture qui est l'arme de domination. Car c'est la culture scientifique, technique et technologique qui a permis de fabriquer les canons. Car le préalable à toute domination, exploitation et oppression c'est la négation de l'autre homme, du Peuple, dans ses attributions d'homme (ou de Peuple) dont en premier lieu, les activités culturelles.

Avant de conquérir, de dominer et d'asservir un Peuple, le dominateur pose la supériorité de sa culture, la supériorité de sa civilisation, proclame sa mission civilisatrice auprès de ceux dont il a décidé arbitrairement et unilatéralement qu'ils sont barbares, sauvages, sans culture, sans civilisation. Les dominateurs posent que la compréhension de la nature en vue de son exploitation pour promouvoir le progrès technique, est leur privilège exclusif, leur propriété. Or des voix plus autorisées, plus fondées que celles des impérialistes, des colonialistes et des néo-colonialistes ont affirmé que la nature est compréhensible à tout homme, que l'homme, à condition qu'il comprenne la signification historique de son existence, est capable de pénétrer tous les jours davantage les secrets de la nature, d'accroitre sa puissance sur celle-ci pour la dominer toujours davantage.

Dans le processus de la connaissance et de la domestication des forces naturelles, ce qui compte au moment historique déterminé c'est moins la qualité des connaissances et leur degré de conformité à la vérité absolue que la conscience que les hommes et les Peuples ont de leur capacité et possibilité de compréhension, de leur volonté de progrès illimité. Le facteur qualificatif dans ce processus, c'est une attitude, une disposition d'esprit dans le sens d'une confiance en soi et en son peuple. Les connaissances déjà acquises, le degré de vérité qui les caractérise est du domaine quantitatif, lié aux moyens matériels et techniques mis en jeu dans la recherche, l'expérimentation et l'application. C'est un stade historique du développement auquel chaque Peuple accédera à la vitesse que ses moyens matériels peuvent lui permettre, le préalable nécessaire et suffisant étant seulement, une fois encore, la conviction que ce qui est inconnu est connaissable. Il n'y a pas de Peuples plus doués que d'autres, plus intelligents que d'autres, il y a des différences de contextes historiques. Mais les impérialistes, les exploiteurs, aveuglés par l'instinct et la volonté d'exploitation sont incapables de comprendre ces vérités premières. La culture qu'ils ont créée se prolonge dans le fusil, la cravache, le travail forcé, et le dressage qui nient, humilient, dépersonnalisent le colonisé.

Aujourd'hui encore, les efforts continuent. Et la loi objective de la connexion des choses continue à jouer ; les problèmes de développement économique et culturel de nos Peuples sont observes avec les facettes du «maître impérialiste», analysés dans l'esprit de cet exploiteur universel des Peuples. Et chaque fois qu'il n'en est pas ainsi, l'on repart puiser sans hésitation dans le musée poussiéreux des idées erronées.

C'est un spéculateur, peut-être honnête, qui vous propose à nouveau un valérianisme réactionnaire «entrer dans l'histoire à reculons», parce que l'on ne peut emboiter la civilisation capitaliste et ouvrir des perspectives nouvelles au devenir des hommes opprimés.

C'est un chercheur armé d'une philosophie sans perspective, soucieux d'un universalisme par trop suspect, perdant plutôt les restes minables d'un idéalisme de surcroît froid, qui vous propose le modèle de l'Afrique des invertébrés ou des pithécanthropes dispos pour être exploités indéfiniment et à volonté.

C'est un archéologue de l'idéalisme qui vous propose des recettes dont le

les métaux, à forger ses armes et ses outils de travail. Elle avait appris à tisser les étoffes. La notion de chimie s'était développée à travers divers recettes comme celles nécessaires à la fabrication du savon, de l'indigo, de l'encre, du tannage des peaux etc...

Mais plus encore que les sciences, qui ont été desservies par la persistance, au cours des âges, d'un bas niveau technique et technologique, l'art africain, la littérature africaine, la sculpture, la musique, les danses africaines vont occuper, sont en train d'occuper une place de choix dans le patrimoine culturel de l'humanité. La réalité de la culture africaine n'est plus à démontrer, mais ses réalités infinies restent à découvrir, à recenser, à décrire.

A l'opposé, en Afrique comme ailleurs, la culture, parallèlement à sa production et à son développement, réagit sur les producteurs, l'homme et la société.

La culture, c'est une expérience accumulée qui modifie l'homme de façon linéaire, progressive et quantitative, mais aussi avec des phases de mutation qualitatives. Le résultat est un homme nouveau, une société nouvelle, plus habile, plus apte, intégrant de plus en plus le moyen et la fin de l'action, perfectionnant de plus en plus sa technique et ses moyens d'action.

L'expérience acquise par et pour l'action, devient la source inépuisable d'énergie, l'instrument et le guide des actions en cours et celles à venir. La culture apparait ainsi à la fois comme création et source de création de l'homme et de la société, comme expression de la relation dialectique entre le créateur et sa création. Elle apparait clairement comme ce qu'elle est réellement, le facteur qui détermine et conditionne tout. Sa conquête a exigé de l'homme qu'il mobilise toutes ses ressources physiques et intellectuelles. Une fois conquise, elle est devenue la flamme qui anime et enivre son conquérant, l'homme. Ainsi on exagèrerait à peine en disant que l'homme est égal à la culture qui l'a modelé et inspire son comportement et son action.

Le fait culturel conditionne et l'existence du Peuple et l'exercice par lui-même de sa souveraineté et de son pouvoir. Pour nous, en débattre, c'est combattre, et bien que l'histoire présente des exemples fort édifiants tels ceux qui dominent le processus de la formation du régime féodal, nous avons choisi d'actualiser les données de ce combat.

CULTURE D'ELITE, CULTURE DE DOMINATION

Nul n'ignore l'utilisation crapuleuse faite par les Puissances de proie, au cours de l'Histoire moderne, dans leur mainmise sur les Peuples Africains entre autres.

Après s'être approprié les éléments essentiels de la Culture de leurs propres peuples, les couches dominantes des Puissances colonialistes se sont servies de cette arme dans leur œuvre de domination et d'exploitation de notre Continent.

Il fallait d'abord légitimer au regard de la morale admise, les genres de rapine et de domination coloniale, et l'on s'autorisa alors de la naturelle différence entre notre Culture et celle des Peuples de ces Puissances pour accréditer l'ignoble assertion que nous n'avions point de Culture et qu'il fallait nous en octroyer et en imposer une. Ce fut la croisade pour l'humanisation par la «Culturation» de peuples «marginaux», des Peuples restés à l'état de «Peuples-matières premières», de Peuples attendant d'être usinés dans la Grande Fabrique d'hommes Civilisés. Et l'on passa rapidement, pour la pérennité de la colonisation, au dressage systématique des «Ouvriers indigènes» associés au bon fonctionnement de la Grande Fabrique.

Le Corps des « élites coloniales », «Hommes de Culture», Indigènes de tous niveaux, de toutes colorations épidermiques et politiques, de toutes ambitions et compétences, était créé.

Face à cette élite et à la veille du mouvement de désintégration des empires coloniaux, il s'est créé, bien sûr, une «Elite Intellectuelle», subjectivement protestataire. Cette «Elite», bien sûr, essaya de faire feu de tout bois. Elle souffrait des coups racistes que l'Impérialisme assénait à l'Afrique, mais elle ne comprit pas que si l'idéologie et la pratique racistes peuvent être une arme efficace, maniée par l'impérialisme qui est un racisme actif, une non culture au regard de l'histoire, l'idéologie raciste, maniée par des révoltés, ne peut être qu'une arme aberrante, une arme qui, en dernière analyse, ne peut que servir l'adversaire impérialiste. Aussi la Sainte Négritude, qu'elle soit arabo-berbère ou ethiopico-bantoue, la Négritude est-elle objectivement une idéologie auxiliaire de l'Idéologie impérialiste.

Le Maître fait de son Esclave un Nègre qu'il définit «Etre-sans-Raison», infra-Homme, et l'Esclave ulcéré de protester : puisque tu es Raison, je suis Emotion, et je l'assume. La boucle est bouclée. Le Maître assume sa prééminence, l'Esclave sa servitude, mais revendique le droit de pleurer, droit que le Maître lui accorde. La réconciliation est faite et l'on comprend aisément toutes les peines que se donne tout l'appareil de diffusion impérialiste, presse, radio, cinéma, etc..., pour propager la soulageante Négritude. La «Négritude» en vérité c'est une bonne anesthésie mystifiante pour Nègres trop longtemps et trop rudement flagellés, au point d'en perdre toute Raison pour devenir pure Emotion.

Une analyse sérieuse démontre que le fait colonial n'est nullement contesté par cette Elite et qu'objectivement loin de nuire à la domination coloniale, loin de mobiliser et d'armer les peuples subjugués, elle constitue la bonne conscience des colonisateurs en accréditant l'existence d'une certaine liberté de penser et de faire au sein du régime colonial. A ce point de vue, l'élite intellectuelle subjectivement protestataire complète objectivement les armes de domination coloniale. Accaparant à son niveau la culture Populaire, elle frustre le Peuple colonisé de sa meilleure arme défensive et offensive : la culture élaborée par lui et maniée par lui-même

La conjoncture des deux réalités : frustration du Peuple de sa propre culture et énorme développement de la Science et de la technologie (éléments de culture) chez les impérialistes, fait d'une certaine culture, à l'époque d'émergence

des anciennes colonies à l'Indépendance Nationale, une arme redoutable entre les mains du néo-colonialisme.

Il faut en convenir, le comportement apeuré de maints Gouvernements Africains devant la cynique arrogance impérialiste, le désemparement des peuples victimes des coups d'Etat néo-colonialistes, sont des conséquences de la frustration des peuples de leur culture.

Culture et lutte des classes

L'arme la plus puissante de viol et de réasservissement de nos Peuples dont disposent aujourd'hui l'Impérialisme et le Néo-colonialisme est une certaine culture.

L'arme invincible de défense contre l'Impérialisme et le colonialisme et d'offensive pour la totale émancipation de nos Peuples est la culture redevenue création de toute la société et source de toute création progressiste.

Cette analyse nous amène à reconnaître que la culture, superstructure née d'une certaine infrastructure qu'elle remodèle et qualifie à son tour, est une réalité de classe, de classes idéologiques.

Et que l'on ne voie pas ici l'expression d'un certain néo-idéalisme : par classes idéologiques, nous voulons signifier qu'il s'agit de classes non point nées d'une simple stratification économico-sociale, mais que nous nous trouvons en présence d'une option fondamentale, plus exactement de deux options fondamentales exclusives l'une de l'autre et excluant toute option :

1°) — L'Idéologie de domination et de prosternation devant la domination.

2°) — L'Idéologie de lutte contre toute domination et de souveraineté intégrale du Peuple avec l'exercice de tout le pouvoir directement par le Peuple et pour le Peuple.

Toute l'action du Parti Démocratique de Guinée est fondée sur cette deuxième Idéologie qui se manifeste dans tous les domaines de la vie sans aucune exception.

Ainsi comprend-on que la culture soit un champ de travail où s'affrontent l'homme, la société, la nature, les hommes et les Peuples. La reconnaissance et la maitrise du terrain dans ce combat sans merci, c'est la condition de la résistance victorieuse, la condition de la victoire. La supériorité des armes, c'est une supériorité de la culture tout au moins dans son aspect matériel et technique. Et c'est cette supériorité dans la production de la culture qui permet à un Peuple de s'imposer à d'autres Peuples et de leur imposer sa culture spirituelle. Plus que les canons, c'est la culture qui est l'arme de domination. Car c'est la culture scientifique, technique et technologique qui a permis de fabriquer les canons. Car le préalable à toute domination, exploitation et oppression c'est la négation de l'autre homme, du Peuple, dans ses attributions d'homme (ou de Peuple) dont en premier lieu, les activités culturelles.

Avant de conquérir, de dominer et d'asservir un Peuple, le dominateur pose la supériorité de sa culture, la supériorité de sa civilisation, proclame sa mission civilisatrice auprès de ceux dont il a décidé arbitrairement et unilatéralement qu'ils sont barbares, sauvages, sans culture, sans civilisation. Les dominateurs posent que la compréhension de la nature en vue de son exploitation pour promouvoir le progrès technique, est leur privilège exclusif, leur propriété. Or des voix plus autorisées, plus fondées que celles des impérialistes, des colonialistes et des néo-colonialistes ont affirmé que la nature est compréhensible à tout homme, que l'homme, à condition qu'il comprenne la signification historique de son existence, est capable de pénétrer tous les jours davantage les secrets de la nature, d'accroître sa puissance sur celle-ci pour la dominer toujours davantage.

Dans le processus de la connaissance et de la domestication des forces naturelles, ce qui compte au moment historique déterminé c'est moins la qualité des connaissances et leur degré de conformité à la vérité absolue que la conscience que les hommes et les Peuples ont de leur capacité et possibilité de compréhension, de leur volonté de progrès illimité. Le facteur qualificatif dans ce processus, c'est une attitude, une disposition d'esprit dans le sens d'une confiance en soi et en son peuple. Les connaissances déjà acquises, le degré de vérité qui les caractérise est du domaine quantitatif, lié aux moyens matériels et techniques mis en jeu dans la recherche, l'expérimentation et l'application. C'est un stade historique du développement auquel chaque Peuple accédera à la vitesse que ses moyens matériels peuvent lui permettre, le préalable nécessaire et suffisant étant seulement, une fois encore, la conviction que ce qui est inconnu est connaissable. Il n'y a pas de Peuples plus doués que d'autres, plus intelligents que d'autres, il y a des différences de contextes historiques. Mais les impérialistes, les exploiteurs, aveuglés par l'instinct et la volonté d'exploitation sont incapables de comprendre ces vérités premières. La culture qu'ils ont créée se prolonge dans le fusil, la cravache, le travail forcé, et le dressage qui nient, humilient, dépersonnalisent le colonisé.

Aujourd'hui encore, les efforts continuent. Et la loi objective de la connexion des choses continue à jouer ; les problèmes de développement économique et culturel de nos Peuples sont observes avec les facettes du «maître impérialiste», analysés dans l'esprit de cet exploiteur universel des Peuples. Et chaque fois qu'il n'en est pas ainsi, l'on repart puiser sans hésitation dans le musée poussiéreux des idées erronées.

C'est un spéculateur, peut-être honnête, qui vous propose à nouveau un valérianisme réactionnaire «entrer dans l'histoire à reculons», parce que l'on ne peut emboiter la civilisation capitaliste et ouvrir des perspectives nouvelles au devenir des hommes opprimés.

C'est un chercheur armé d'une philosophie sans perspective, soucieux d'un universalisme par trop suspect, perdant plutôt les restes minables d'un idéalisme de surcroît froid, qui vous propose le modèle de l'Afrique des invertébrés ou des pithécanthropes dispos pour être exploités indéfiniment et à volonté.

C'est un archéologue de l'idéalisme qui vous propose des recettes dont le

spiritualisme, en l'absence d'une idéologie scientifique, révolutionnaire, est suffisamment anesthésique pour endormir les masses et les livrer ainsi, dans un coma traitre, à la rapacité de l'impérialisme.

Pour la bourgeoisie et son excroissance colonialiste, il faut maintenir les masses dans l'inculture car l'accès d'hommes ignares à la culture détruit celle-ci, les cultivateurs paysans, les ouvriers sont incapables de conserver les valeurs culturelles, a fortiori en créer de nouvelles. L'absurdité de ce point de vue est prouvée par les pays édifiant le socialisme. La Révolution est la seule voie qui assure l'épanouissement de la science et de la culture, et non leur décadence.

La culture à travers l'art, la littérature, la technique etc... est la photocopie de l'activité des hommes, la reproduction. Ainsi les danses de chasses imitent les mouvements et l'allure du gibier ; la chorégraphie stylisée du chasseur africain de la savane, imitant le lion ou l'éléphant jusque dans le costume, n'est pauvreté esthétique que dans l'esprit de l'exploiteur haïssant tout ce qui a trait au peuple.

La guerre est une chasse où l'homme remplace le gibier, elle est mimique des scènes de combat ; les danses des «sofas» de Samori, ou des «tiédos» du Damel Teigne Lat Dior, les Bako (danse de défi) d'un N'Beur-Kat (lutteur sportif du Sénégal) comme le célèbre lutteur Modun Khulé (champion sérère qui a effectivement existé), sont de véritables chefs-d'œuvre. Surtout quand elles sont accompagnées de chant et de gestes d'assaut, comme celles de ces phalanges dont parle Stanley. La culture est le reflet, l'enregistrement des expériences, et les techniques de production.

Les dictons, les proverbes, les narrations et les chansons populaires expriment le désir d'avoir une production abondante, les expériences de domination de la nature ; d'où ce matérialisme naïf des cultures paysannes, coexistant avec l'idéalisme dû à l'ignorance.

Dans leur rejet du matérialisme historique comme théorie et méthode, des auteurs souvent perspicaces pourtant comme Frazer, n'ont pu expliquer scientifiquement la magie. L'expérience du combat contre la nature permet à l'homme de connaître ; mais étant donné l'efficacité limitée des moyens, et même quelquefois l'hostilité implacable du déterminisme physico-chimique, une grande partie de la nature échappe . La magie est alors une conjuration, et le rituel reproduit les gestes expérientiels acquis, jugés valables si les créatures occultes sont favorables. D'où ces expériences pour restreindre, limiter les dégats, les calamités naturelles, pour tuer les bêtes qui ravagent les cultures, etc...

Tout arrêt de développement a ce stade est propice à l'ignorance. L'impérialisme comprit tôt que sa puissance résidait dans cette ignorance. Il fallait nous transformer en êtres terrorisés, impuissants devant la nécessité naturelle et historique. Maintenus dans cet état d'ignorance, les peuples opprimés sont en proie aux préjugés, à la terreur devant les puissances invisibles d'autant plus aliénatrices qu'elles sont culturellement intériorisées ; la misère morale, la déchéance physique, reçoivent toutes les explications sauf celles qui découvrent la responsabilité monstrueuse des exploiteurs impérialistes.

La culture est la synthèse des activités du peuple. Le combat contre la maladie et la faim, la domination de la nature et l'extension de la connaissance sont l'œuvre de l'humanité entière ; la culture scientifique et technique est la plus haute manifestation de la création collective ; elle a permis la liquidation de plusieurs fléaux naturels.

Aucune culture, du point de vue historique, ne saurait échapper à un contenu de classe ; à moins qu'elle ne soit une enveloppe destinée à être remplie par n'importe quelle sottise des idéologues de régimes exploiteurs, chaque culture relève d'une ligne politique définie. La Féodalité africaine, par exemple, n'a pas connu l'appropriation privée de domaines, au contraire de l'européenne où les seigneurs se sont érigés en propriétaires de terres qu'ils avaient mission de défendre tout simplement contre des envahisseurs éventuels ! C'est ici l'origine du caractère collectif des danses paysannes où les gestes épuisent toute la gamme des activités agricoles libres.

La culture, à l'instar de tous les phénomènes sociaux, est marquée du sceau de la lutte des classes. Le Pouvoir culturel, contenant et contenu du Pouvoir Politico-économique, est ainsi une puissante arme d'oppression pour les exploiteurs. La culture pour le peuple a toujours été à juste titre la bête noire des idéologues du capitalisme.

Il est dans la logique de l'exploitation capitaliste de fermer l'accès de la culture aux travailleurs créateurs de cette culture. C'est alors que : sociologues, historiens réactionnaires, aux fins de justifier cette monopolisation et d'en faire l'apologie, prônent la théorie de l'édification de la culture par une élite, l'humanité serait redevable des acquis, de l'art, de la science, de la technique, de la littérature etc... à une poignée d'hommes de génie. (Darwin, Einstein, Shakespeare, Beethoven, etc). Il faut certes rendre hommage aux mérites de ces hommes. Mais si leur existence laborieuse devient la démonstration de l'origine d'élite de la culture, pourquoi des hommes semblables à eux en génie, n'ont-ils pas existé au temps de l'homme de Leakey ou du sinanthrope ?

La culture anthentique, production collective

La science n'a jamais été l'affaire d'un homme. L'on a coutume de rétorquer que le savant jadis travaillait seul. En fait, un savant ne peut découvrir, inventer que dans un contexte socio-culturel propice, une situation, une atmosphère culturelle que le savant intègre avant de pouvoir enrichir le patrimoine de l'humanité. De nos jours, la méthode de recherche scientifique s'est modifiée ; le savant opère en groupe de travail ; mais cette «démonstration» de la méthode n'est pas encore la conscience de la nécessité du travail collectif, si elle est due à la complexité des problèmes et à l'ampleur de l'enrichissement de la science moderne, elle l'est aussi du fait que le capitalisme entend monopoliser et exploiter des brigades de matières grises. Mais nous savons quant à nous que cette méthode dont le capitalisme ne voit que les effets est le fondement même de la fécondité scientifique. D'ailleurs les travailleurs de la science sont les continuateurs de l'effort des générations.



Ce sont les masses laborieuses, faisant l'histoire, qui ont créé les fondements de la culture et créent les conditions de son progrès.

La littérature et l'art se sont épanouis pendant longtemps sous la forme de folklore : ces poèmes épiques, ces légendes, ces contes, ces proverbes, ces chansons ont servi de terrain à l'art des écrivains, ces peintres et ces artistes s'inspirent des arts appliqués créés par le peuple ; l'art populaire constitue un trésor inépuisable de modeles et de procédés, une source d'exaltation pour les écrivains et les artistes, l'art populaire engendre et alimente la forme nationale de l'art et de la littérature de chaque pays ; la science plonge ses racines dans ce génie du peuple.

Donc la culture n'est pas le privilège des possédants. En privant les masses populaires des bienfaits de la science et de la culture, en les maintenant dans l'ignorance, les exploiteurs ont trouve une justification de leur suprématie de classe. L'intelligence et le talent ne sont pas un privilège de classe ; la force de l'esprit, du talent, de la volonté des milliers de travailleurs se retrouve dans toutes les creations culturelles.

Culture populaire, arme de libération

La culture, arme de domination, sera l'arme de libération. Ici il faut se battre sur le terrain choisi par l'ennemi, mais un terrain remis d'aplomb avec les armes qu'il a choisies, mais armes rectifiées : la culture populaire. Le Camarade AHMED SEKOU TOURE le dit : «Les impérialistes utilisent les valeurs culturelles, scientifiques, techniques, économiques, littéraires et morales pour justifier et maintenir leur régime d'exploitation et d'oppression. Les peuples opprimés utilisent également des valeurs culturelles de nature contraire aux premières dans le but de mieux combattre l'impérialisme et de se soustraire au régime colonial».

La résistance, puis l'offensive, s'organisent donc d'abord sur le terrain culturel. Le colonisé doit d'abord se ressaisir, faire un bilan critique des résultats des influences qu'il a subies de la part de l'envahisseur et qui se traduisent dans son comportement, dans sa facon de penser et d'agir, dans ses conceptions du monde et de la société, dans sa façon d'apprecier les valeurs créées par son peuple.

Dans une première phase, il doit tendre à reconquérir sa personnalité en niant les valeurs culturelles qui l'ont dépersonnalisé, en décolonisant sa mentalité, ses mœurs, ses attitudes, en démantelant les constructions philosophiques de domination, dont notamment le mythe de la «mentalité primitive et prélogique» cher à Levy-Bruhl. Face au complexe de supériorité intellectuel et moral du colonisateur, il faut que le colonisé se libère de ses complexes d'infériorité et incarne l'homme dans ce qu'il représente de valeurs absolues d'aspiration à l'universel. En réalité cette première phase de libération, de lutte pour la liquidation des divers complexes du colonisé se confond avec la phase qui suit, celle de la reconquête des valeurs perdues, des attributs niés et perdus, ceux de l'homme doué de raison et qui pense et agit dans la dignité, la confiance en soi. La nature a horreur du vide, même sur le plan culturel. On ne peut vider le colonisé de la culture qui lui a été imposée, dont on l'a intoxiqué, qu'en lui proposant une culture de remplacement, en l'occurence sa propre culture, ce qui implique une action de résurrection, de revalorisation et de vulgarisation de cette culture. Mais cette action n'est possible que dans le cadre plus large de la lutte de libération nationale et de l'émancipation sociale. La culture ne peut s'épanouir dans toute son authenticité qu'à condition de supprimer les causes qui l'ont étouffée. Mais inversement, le culte de l'authenticité culturelle, le combat pour la reconquête de cette authenticité en accélérant la prise de conscience des masses populaires et leur mobilisation, accélèrent le processus de libération politique et social, ainsi que celui de la formation de la nation en créant le creuset au sein duquel le citoyen tout court se modèle, au-dessus de la tribu et de la race.

Cet homme libre au sein d'un peuple libre, qui a retrouvé son équilibre physique et mental, peut désormais assumer la pleine responsabilité de son destin. Il peut et doit élargir sans limite les bases de son patrimoine culturel, les diversifier, les orienter afin d'éclairer toute action à entreprendre en vue d'améliorer les conditions de l'existence et de l'épanouissement. Les impérialistes ont domine et opprimé les peuples grâce à une supériorité technique qu'ils se sont assurée au préalable. Les peuples à leur tour animés de la conviction que la faculté de chercher, de découvrir et d'inventer est la chose la mieux partagée entre les hommes, se lanceront à la conquête des sciences et des techniques. La culture scientifique, moyen des moyens de domination de la nature et de la production des biens matériels, est un facteur de progrès dans la création de la culture tout court, culture matérielle, culture spirituelle.

Oui, la culture est libératrice, arme anti-impérialiste, anti-colonialiste et anti-néo-colonialiste, arme de domination de la nature, à condition qu'elle soit une culture progressiste, révolutionnaire, créée, et consommée par le peuple sur la base de la ligne de masse. Seule une telle culture libère l'homme de lui-même, de ses tendances égoïstes, de la vanité et de l'orgueil, de la peur qui l'habitent. Seule une telle culture libère et émancipe un peuple en le réconciliant avec sa nature authentique et en lui ouvrant le chemin de l'avenir et de l'universel.

Aujourd'hui, la libération nationale et l'édification du socialisme sont au programme de l'Afrique révolutionnaire. Impérialistes, colonialistes, néo-colonialistes de tout poil, armées de valets idéologiques, commerçants de peuples, ont pris peur devant la détermination de nos masses, vilipendent le socialisme et le présentent comme une idéologie de la peur; l'unique raison de ce déploiement de forces contre-révolutionnaires est notre volonté de soustraire l'Afrique aux appétits de l'Impérialisme notre volonté d'édifier une Afrique étrangère à toute exploitation de l'homme par l'homme.

Cependant, nous cautionnerions un déterminisme semblable à l'attentisme et au fatalisme, si nous réduisons l'avènement de notre victoire à l'auto-destruction et anéantissement de l'impérialisme. Si ce système porte en soi les germes de sa propre disparition, l'histoire montre que la durée des régimes d'exploitation de l'homme par l'homme est fonction de l'intensité d'intervention et du niveau culturel des opprimés. Il importe donc d'aménager les conditions révolutionnaires permettant à l'homme du peuple de donner le meilleur de lui-même.

La culture, synthèse des activités du peuple est un pouvoir dont la maîtrise démocratique confère aux masses des capacités insoupçonnables de création et de transformation matérielles et idéologiques.

Culture d'élite culture sclérosée Culture des masses génératrice de progrès

«C'est par le pouvoir culturel, écrit à juste titre, notre Camarade AHMED SEKOU TOURE, que le maître a pu justifier et maintenir sur l'esclave son pouvoir politique et sa domination économique... C'est par l'usurpation du pouvoir culturel (sous forme de science, de technique, de méthodologie et aussi d'art et d'une certaine vision du monde), poursuit-il, que l'impérialisme néo-colonialiste tient encore aujourd'hui en laisse maints gouvernements et exploite les peuples qu'ils ont mission de servir» (fin de citation).

L'autre aspect du monopole d'élite, est le fait qu'il sclérose la culture ; préoccupé de bâtir une fortune de classe, le capitalisme ne peut féconder la culture. Il n'y a ni déterminisme économique unilatéral, ni idéalisme à affirmer que la faiblesse ou la disparition de plusieurs civilisations est due, non pas à l'irascibilité ou à une prétendue insuffisance morale originelle de l'homme, selon les lugubres philosophes bourgeois de l'histoire, mais au fait que la culture était un monopole d'une petite minorité ; la puissance technique et scientifique de cette minorité était l'expression parfaite de la fragilité de ces systèmes économiques et culturels. Seul le peuple créateur de la civilisation est capable de la faire progresser dans la mesure où le système social permet l'assimilation démocratique des techniques, dans la mesure où, dès lors, l'enrichissement du patrimoine culturel universel devient le monopole des peuples. La Démocratisation de la culture et de la science est ainsi la fécondation des civilisations progressistes.

Seul le mouvement révolutionnaire peut restituer à la culture son essence humaniste.

La culture est alors saisie dans sa bivalence essentielle.

— Elle est domination du déterminisme physico-chimique à des fins progressistes.

— Elle est orientation révolutionnaire de la société.

La Révolution Culturelle suppose l'émancipation totale du peuple : dès lors, la Révolution Culturelle est la Révolution radicalisée. L'on ne saurait parler de socialisation révolutionnaire des moyens

de production, lorsque le peuple propriétaire, est ignorant, incapable d'améliorer ce dont on l'avait dépossédé. La Révolutionarisation de la culture suppose deux aspects fondamentaux.

— La culture est ouverte aux masses, démocratisation qui est le moyen de qualification des masses.

— En élargissant la qualification intellectuelle, la révolution crée de nouvelles conditions de fécondation de la culture, de la science.

Dès lors que le peuple a désormais conscience de ce qu'il crée, qu'il est seul responsable de l'amélioration des rapports sociaux, il est idéologiquement apte à assumer l'édification d'une société étrangère à l'exploitation de l homme par l'homme.

La Révolution démocratise foncièrement la culture et la met au service de toute la société et non de l'élite ; la démocratisation de la culture permet à de nombreux talents issus des masses populaires, de se révéler dans tous les domaines de la création scientifique et artistique ; elle crée les conditions d'épanouissement des talents. Avec la Révolution socialiste, toutes ces valeurs appartiennent au peuple.

L'œuvre artistique ne peut demeurer en marge de la lutte, de la politique, car chaque écrivain, chaque artiste, qu'il le veuille ou non, exprime dans son œuvre les intérêts de classe ; la révolution socialiste soustrait la culture au joug de la banque et permet de créer pour de larges masses populaires, et non de flatter les goûts personnels d'une stupide poignée de gavés.

La culture, la technique font partie de l'ensemble de la cause révolutionnaire. Elles sont, écrit Lénine, «une petite vis» du mécanisme général de la Révolution. La Culture Révolutionnaire est pour les masses une arme puissante de lutte, une force matérielle; avant la Révolution, elle constitue un secteur important indispensable du front de la Révolution totale. La science, la culture, s'intègrent parfaitement dans le mécanisme général de la lutte; armes d'union et d'éducation pour frapper et anéantir l'ennemi, elles aident le peuple à lutter contre l'ennemi d'un même cœur et d'une même volonté.

Pour une révolution culturelle Africaine

«Une armée sans culture est une armée ignorante et une armée ignorante ne peut vaincre l'ennemi» écrit un philosophe contemporain. L'Afrique doit s'engager dans sa Révolution Culturelle. Mais quelles sont les principales tâches de la Révolution Culturelle ?

La Révolution Culturelle ne signifie pas négation de toute culture du passé, elle est continuation de ce qui avait été le plus beau parce que populaire en dépit de la volonté des exploiteurs. Il s'agit donc de :

— Choisir dans le patrimoine culturel les valeurs permanentes, saines et rejeter tout ce qui est inutile, réactionnaire, les mœurs et les coutumes arriérées, les mauvaises traditions, les superstitions, les tendances aliénatrices et inhibitrices telles que la Négritude.

— Transformer la culture de privilège d'une élite en apanage du peuple.

— Elever le niveau culturel et scientifique de la classe des travailleurs pour assurer l'essor des forces productives.

— Rééduquer et surformer les anciens intellectuels, encore récupérables car l'homme est perfectible à l'infini, tant qu'il peut se défaire de l'étroitesse petite-bourgeoise.

— Créer les intellectuels d'un type nouveau.

— Engager irréversiblement tout le peuple dans l'édification du socialisme.

La Révolution restitue au Peuple ce qu'il a créé dans la tourmente séculaire de la lutte des classes, rend aux masses les acquis technologiques et scientifiques accumulés par leur labeur, qualifie constamment tous les moyens de lutte contre l'impérialisme, le colonialisme et le néo-colonialisme.

Dotés ainsi de matériaux et de dimensions requis, nos peuples, dès lors invincibles, lèveront plus haut l'étendard de la liberté, assumeront mieux leur rôle historique dans l'anéantissement définitif de l'Impérialisme.

intervention commune des mouvements de libération des colonies portugaises M.P.L.A. - FRELIMO - P.A.I.G.C.

Le combat pour la libération nationale, combat multiforme engagé par nos peuples, en est aujourd'hui à des stades différents : la plupart des pays africains ont déjà accédé à l'indépendance politique — fait dont nous sommes fiers —, dans d'autres, la lutte pour l'indépendance économique porte les promesses d'un avenir de progrès social. Nous nous rejoignons cependant dans le contenu même du combat essentiel que nous **menons contre l'aliénation et les séquelles** tant morales que culturelles de la colonisation. Pour nous, ce combat pour la libération nationale revêt encore la forme d'un violent affrontement suscité par la contradiction entre l'affirmation culturelle nationale représentée par nos organisations politiques et l'aliénation assimilationniste imposée par les baïonnettes coloniales.

Nos réalités culturelles

Ce symposium fournit une heureuse occasion aux mouvements de libération nationale des colonies portugaises d'apporter leur contribution à l'approfondissement d'un débat qui intéresse le devenir culturel des peuples africains.

S'agissant du rôle de la culture, il nous semble que les réalités auxquelles nous faisons face doivent être rappelées, afin de pouvoir dégager ensemble les grandes lignes de notre orientation pour l'épanouissement de la **personnalité culturelle de l'Afrique.** Cette personnalité, diversifiée dans ses composantes, trempée aux sources spécifiques de nos cultures, nous la voulons largement ouverte sur la modernité, nous la voulons pour l'homme, ou, comme dirait le poète, «pour la faim et pour la soif universelles».

C'est au feu même de l'action armée, au détour des embuscades tendues à l'ennemi, dans l'attaque des casernes ou sous une pluie de bombes que s'esquissent les traits de la physionomie culturelle de nos peuples.

Parce que la lutte armée de libération nationale ne laisse dans l'ombre aucun des aspects qui composent la vie communautaire des hommes en situation de combat, elle apparaît comme un acte culturel, par excellence.



Il est certain que la prise de conscience des réalités culturelles de l'Afrique a constitue un élément moteur de la prise de conscience politique, au premier stade du déclenchement du mouvement libérateur. Se vouloir et s'affirmer tout simplement africain, c'était déjà à l'époque, une forme avancée de manifestation politique. Mais c'est la lutte de libération qui fournit le cadre matériel et permet les conditions idéales pour le développement de la culture. Celle-ci est, à son tour, l'élément fécondant nourricier de la lutte de libération.

On voit toute la richesse

de la **relation dialectique** entre la lutte de libération nationale et la **culture**.

Nous avons maintes fois répété que la domination coloniale, acte barbare par excellence, bloque le développement de la culture d'un peuple. Les structures sociales et l'autonomie politique sont profondément atteintes par l'impact de la conquête étrangère et la culture cesse d'être une création continue.

Avant l'irruption de la présence portugaise, les cultures africaines évoluaient dans leur cadre propre, en rapport avec le developpement historique de l'époque tels le royaume Mandingue ou la confédération Fulbé en Guinée Bissao, les royaumes de Kongo et Lunda en Angola, l'empire de Monomotaya au Mozambique.

Avec l'installation du système colonial, on assiste à une distension des liens de solidarité entre les éléments de la société : économies ébranlées, groupes sociaux disloqués par la détribalisation. Car la culture doit être comprise comme le grand lien de solidarité des structures sociales. Dès lors qu'un élément de cette structure est brisé, les manifestations culturelles s'en ressentent.

D'un côté, les grandes communautés, surtout au niveau des villages, subissent l'occupation administrative, l'implantation du système économique et social amené par la colonisation, et elles fournissent en tant qu'individus leur force de travail à l'économie de marché. On voit surgir, de l'autre côté, au niveau des villes, des couches sociales intégrées au système de l'assimilation. La situation coloniale engendre la **dualité culturelle.**

Le phénomène de la dualité culturelle est marqué par l'écart entre les hommes des communautés villageoises qui défendent les traits essentiels de la culture nationale et ceux que le colonisateur tente de récupérer en tant qu'assimilés travaillés mentalement par la culture portugaise.

Deux formes de résistance culturelle s'organisent : d'une part ce peuple s'attache souvent dans la clandestinité, à préserver le patrimoine traditionnel dont les manifestations sont frappées par une véritable répression ; d'autre part une minorité de la couche privilégiée accédant à l'intelligence du fait colonial, nie la négation, c'est-à-dire l'aliénation culturelle

Ainsi s'est dessiné dès la fin du siècle dernier, le mouvement culturel du fait colonial.

Réagissant contre le système de domination, les intellectuels vont permettre à travers leurs écrits, la cristallisation d'une prise de conscience d'assimilés en rupture avec les modèles coloniaux. L'assimilé prend sur soi d'assumer sa condition privilégiée pour en faire un instrument de défense de la communauté nationale dans son ensemble. Mais la portée réelle des manifestations de la création artistique ou littéraire reste limitée. S'il est vrai que cette création qui dénonce le fait colonial compose le fondement de la prise de conscience politique, elle ne suffit pas à dépasser les contradictions suscitées par la **dualité culturelle.**

En revanche, avec l'irruption de la lutte armée de libération nationale, les contours de la vie culturelle d'un peuple colonisé commencent à se préciser. Au caractère de totalité dominatrice revêtu par le système colonial va s'opposer, dans un premier stade, l'engagement des hommes dans le renversement des structures sociales et politiques engendrées par l'occupation étrangère. Une telle contestation organisée à l'échelle du peuple requiert des intellectuels le double engagement dans la destruction des vieux rapports et la construction d'une nouvelle culture.

A des degrés divers et avec plus ou moins d'ampleur, l'Etat colonial portugais présente déjà depuis quelques années, le visage d'un monde en décomposition. En Angola, en Guinée et au Mozambique, le système colonial se désagrège par l'assaut conjugué des forces nationalistes. Et la lutte armée porte en elle la solution de la contradiction entre la colonisation et les aspirations de nos peuples à l'indépendance nationale.

Ayant repris par la voie armée l'initiative de détruire les fondements de la colonisation, nous sommes en mesure de réaliser le déblocage de la culture. Dès l'instant que le sort des armes se décide en notre faveur dans les zones de combat, on assiste à l'effondrement graduel de l'édifice sur lequel reposait la domination coloniale... Le Parti politique organise sa présence et c'est autour de lui que s'établit le moteur de la culture.

La vie culturelle dans les régions libérées

A l'heure actuelle, la denonciation de l'exploitation coloniale est dépassée par la forme armée que revêt notre combat.

C'est en premier lieu dans le domaine littéraire, en particulier dans l'expression poétique, orale et ecrite, que la nouvelle **praxis** est plus nettement traduite, en annonçant les transformations profondes en cours dans nos pays. Tout d'abord en reliant le présent à la tradition ancestrale de résistance. Ainsi au Mozambique, un poète maquisard chante :

nos vaillants ancêtres
combattirent l'invasion colonialiste
ancêtres exemplaires
apprenons leurs enseignements
détruisons les vieilles conceptions
en créant un nouvel esprit de patriotisme

Ce même lien se retrouve dans la transformation de certains poèmes anciens, poèmes de lamentation devenus aujourd'hui poèmes d'espoir.

La poésie assume en outre une tâche de mobilisation directe s'adressant à ceux qui n'ont pas encore rejoint la lutte armée :

Qu'attendez-vous frères ?
Les jours passent
et jamais les Portugais ne changeront
Rejoins les autres,
et demain
Tes frères de l'oppression seront libérés.

Elle chante aussi l'épanouissement de l'homme, artisan de son propre destin.

Guérillero,
Le temps de la joie est arrivé,
C'est la révolution.

Cette mutation thématique est radicale car elle correspond à un mode de vie totalement nouveau où le combat armé, le prestige du combattant, le fracas des armes, l'enthousiasme populaire

dans la construction nouvelle, le sentiment exaltant d'œuvrer ensemble, sont chantés et représentés.

Tes douleurs
et les miennes
étouffant l'oppression,
 tes yeux
 et mes yeux
 parlent de révolte
Ton sang
Et le mien
arroseront les semences de la victoire

Le théâtre sert aussi de support à l'expression artistique des préoccupations nées dans le nouveau cadre politico-social qui s'affirme dans les régions libérées de nos pays. Les troupes théâtrales des pionniers en Guinée Bissao représentent des pièces où les colonialistes sont ridiculisés, les faits valeureux des combattants glorifiés, la confiance profonde de notre peuple dans la victoire finale exaltée. Ce sont encore ces thèmes qui inspirent les ballets du Mozambique, où les formes plastiques traditionnelles s'allient au chant et à la danse revitalisés par un nouveau contenu politique et idéologique.

La sculpture s'épanouit pleinement en se libérant des contingences commerciales de la période colonialiste, la création plastique reprend la richesse traditionnelle des formes, en même temps qu'elles modelent les protagonistes de la guerre de libération. Les artistes-soldats créent au sein des structures politico-militaires où ils militent : images en bois, en terre cuite, par lesquelles ces artistes représentent la stature du guérillero, ou de la milicienne.

C'est toute une nouvelle conception artistique qui s'élabore dans nos pays. Comme l'affirmait le poète et dirigeant mozambicain, Marcelino dos Santos, nul ne peut nier le caractère populaire et surtout la beauté de la création artistique dans cette phase de la lutte de libération nationale.

« Point d'avant-garde ou, du moins, ce qu'on entend habituellement comme telle : l'homme-élite, celui qui sait tout. C'est le peuple entier qui se chante lui-même, chaque homme inventant les couleurs et les formes nécessaires.

L'avant-garde c'est le meilleur paysan, le meilleur ouvrier et le meilleur guérillero, le meilleur poète et le meilleur alphabétiseur, le meilleur infirmier, c'est celui qui, dans l'accomplissement de sa tâche, élargit la création humaine, œuvre le mieux pour le progrès collectif, approfondit les horizons de la révolution. VOILA LA VERITE PREMIERE DE NOTRE REVOLUTION : la **réaffirmation culturelle est avant tout l'affirmation de l'homme travailleur,** celui qui crée, revendique et assume la direction de sa destinée, qui réalise l'action armée de libération nationale dans une perspective révolutionnaire» (Fin de citation).

Dans ce contexte, l'enseignement subit une transformation profonde à la fois qualitative et quantitative ; la libération des cultures s'exprime nécessairement dans le contenu du nouvel enseignement dispensé dans les écoles des régions libérées. Contrairement à l'enseignement discriminatoire, culturellement repressif et tourné avant tout vers l'apprentissage manuel, nos écoles sont ouvertes à tous, enfants et adultes, visant à donner à chacun la possibilité de jouer un rôle chaque jour plus important dans la destruction du passé colonial et dans la construction de l'avenir. L'enseignement conçu comme une entreprise totale du savoir est mis en pratique en Angola par les Centres d'Instruction Révolutionnaire.

On s'imagine le profond bouleversement apporté dans nos campagnes par le «fusil de fer» que chante le poète, la mitrailleuse, l'anti-aérienne ! Connaissance essentielle, vitale pour la poursuite du combat, pour la survie même du peuple en guerre. Quel processus grandiose de transformation totale, d'éducation à la fois politique, technique et sociale, n'apportent ces années de notre expérience !

Comptant sur leurs propres ressources, sous l'effet stimulant de la guerre révolutionnaire, nos peuples affirment leur ingéniosité et leurs capacités d'invention dans les domaines aussi divers que la nutrition, la médecine, la planification de la production et du ravitaillement.

Imprégnant toute la création artistique et toute la vie sociale, il y a finalement une affirmation puissante des valeurs collectives : le raffermissement des liens entre les individus engagés dans la même lutte de libération, la conscience des mêmes buts et des mêmes tâches sociales, politiques, et culturelles ont créé de nouvelles valeurs unitaires et sont devenus ainsi des ferments de la conscience nationale.

Voilà l'image de nos réalités culturelles.

Nos propositions

Nous avons essayé de définir brièvement les traits de notre **personnalité culturelle** qui se dégage dans le cadre de notre processus libérateur. En nous efforçant, d'autre part, de vous indiquer les mutations opérées dans la création littéraire et artistique, au fracas des armes, nous avons voulu apporter une pierre à la construction d'un commun édifice.

Il s'agit de bâtir une politique de la culture. Pour atteindre un tel objectif, il nous faudra partir de nos réalités spécifiques, évaluer l'apport de l'enrichissante diversité de nos cultures, dans le vivant creuset de l'unité africaine.

Nous sommes confrontés quant à nos mouvements de libération nationale en lutte armée en Angola, en Guinée, au Mozambique, à une vaste entreprise de **renaissance** de nos cultures

La réalisation de ce projet appelle nécessairement le concours de tous ceux qui nous ont précédés dans la voie de l'independance. Si nous voulons le rayonnement de nos valeurs spirituelles, si notre énergie créatrice est tendue vers l'affirmation de la personnalité culturelle de notre continent, il faut que toutes les cultures s'épanouissent au grand soleil de la liberté.

La guerre de libération nationale que nous menons en Angola, en Guinée et au Mozambique est le moyen qui nous permet **d'exister** culturellement.

Nous avons affirmé que nous poursuivons une œuvre de reconstruction nationale dans les régions déjà libérées de la domination coloniale.

Suite P. 49

les fondements socio-culturels de notre identité

Par René DEPESTRE - (HAITI)

Dans ce symposium qui rassemble à Alger les principales forces africaines du savoir et de la réflexion, je me suis proposé d'analyser le problème des fondements socio-culturels de notre identité. Cet aspect de notre lutte a retenu mon attention parce qu'il est commun au processus de décolonisation dans le Tiers-Monde africain, asiatique et latino-américain. J'ai choisi de considérer ce **mouvement historique de recherche de l'identité** dans ses rapports tour à tour avec le **fait colonial**, avec la **société nationale** et avec la **société révolutionnaire.**

1 - Domination Coloniale et Identité culturelle

Aussi bien en Afrique, en Asie qu'en Amérique Latine, l'une des principales conséquences morales et socio-psychologiques de la domination coloniale a été la **dépersonnalisation** de l'être humain de ces trois continents. La colonisation, en établissant par la violence l'irréalité culturelle des peuples qu'elle subjuguait, en congelant leurs cultures dans un immense ghetto historique, privait de ce fait l'homme colonisé de toute identité. Qu'était-ce l'esclavage, sinon le refus radical de reconnaître à l'homme noir une humanité quelconque ? L'homme noir qui était pris dans l'effroyable engrenage de de la Traite devait commencer par renoncer à ses nom et prénom. S'il s'appelait, par exemple, Mamadou Bakongo, il devait oublier pour toujours son nom et baisser les yeux sous un petit nom d'emprunt que la fantaisie du colon lui collait. Il devenait un inconnu pour lui-même. Il cessait d'avoir des rapports humains avec sa propre personne et avec ses semblables. Il perdait son essence qui se dissolvait dans la chimie opaque du mépris. Le colonisateur, placé devant des milliers de tonnes de nègres que le bateau négrier déversait sur le marché, ne se donnait pas le mal de distinguer un Bantou d'un Dahoméen ni un Mandingue d'un Yoruba. En effet, "Il suppose, comme dit Guy de Bosschère, **qu'identifier** humainement le colonisé disqualifierait automatiquement toute forme d'autorité qu'il se propose d'exercer à son égard. Il opère donc une simplification radicale qui sera de nature, selon lui, à faciliter sa tâche. Il déclare le colonisé, non seulement inférieur, mais **objet** ,ainsi plus aisé à manier. Et pour justifier son schéma, il abaisse réellement le colonisé, le reduisant à sa fonction d'objet. Pour pouvoir dire : "Voici la preuve qu'il n'est pas un homme."

L'être humain soumis à cette pression réifiante était appelé à devenir un être invisible, un être innommé, une espèce d'os innominé de l'histoire, tributaire d'un processus qui impliquait la perte irréversible de son identité, l'anéantissement de son essence d'homme. On a recours habituellement au concept d'aliénation pour qualifier cette fantastique perte de soi inhérente à la situation coloniale. Je ne crois pas que ce concept

hegeliano-marxiste recouvre complètement le phénomène de stérilisation de la personnalité culturelle de l'homme colonisé. J'ose proposer un autre outil, à mes yeux plus valable dans le cas qui nous occupe : le concept de **zombification.** Ce n'est pas hasard qu'il existe en Haiti le mythe du **zombi,** c'est-à-dire le mort-vivant, l'homme à qui on a volé son esprit et sa raison, en lui laissant sa seule force de travail. Selon le mythe, il était interdit de mettre du sel dans les aliments du zombi, car cela pourrait réveiller ses facultés créatrices. L'histoire de la colonisation est celle d'un processus de **zombification** généralisée de l'homme. C'est aussi l'histoire de la quête d'un sel revitalisant, capable de restituer à l'homme l'usage de son imagination et de sa culture.

La situation coloniale rendait donc l'homme, non seulement étranger à lui-même, mais hostile à lui-même, honteux de lui-même. Après m'avoir volé mon nom, mon passé, ma mémoire, on me volait aussi mon intégrité psychologique, mes légendes et mes plus secrètes beautés d'être humain. L'esclavage aboli, le processus de réification entraina un autre : celui de **l'assimilation culturelle** du colonisé noir, arabe, indochinois ou latino-américain, hindou ou malais. Pour l'homme engagé dans cet implacable circuit acculturatif, le fameux : "Je est un autre", d'Arthur Rimbaud devenait: "**Je** est un sous-produit anglo-saxon. **Je** est un sous-produit latin, **Je** est une ombre congelée au soleil conquérant de l'Occident chérifien". La doctrine de l'assimilation s'arrangeait pour qu'à mes propres yeux apparaisse comme indigne de l'espèce humaine le fonds africain, asiatique ou latino-américain de ma vie. Elle me porta à avoir une terrible opinion de moi-même et à renier les composantes historiques de ma culture. Et dans certains cas, on m'amena à renier non seulement mes singularités culturelles, mais mon visage et ma couleur, de même que les réactions spécifiques de ma sensibilité devant la vie, l'amour, la mort et l'art. La couleur de ma peau, ayant reçu une signification métaphysique, esthétique et morale, devenait pour moi une source constante de traumas et de frustrations. On fit de la couleur un obstacle infranchissable entre l'être générique du Noir et sa réalisation dans l'histoire. "Il y



avait eu, dit W.E.B. Du Bois, l'Egyptien et l'indien, le Grec, le Romain, le Teuton et le Mongol. Le Noir devenait une sorte de septième fils, né avec un voile et offert en seconde vue dans ce monde américain, un monde qui ne sait ni ne veut lui donner de vraie connaissance de lui-même, qui ne saurait être sien. C'est un sentiment bien particulier, poursuit Du Bois, que cette double conscience, que cette attitude à ne se regarder qu'avec des yeux étrangers et ne pouvoir se mesurer qu'à l'aune d'un monde où le seul sentiment permis est, demi-amusé, celui de la contemplation et de la pitié. Les deux pôles : Américain-Nègre, sont toujours présents. Deux âmes, deux pensées, deux tendances irréconciliables. Deux idéaux guerroyant dans un même corps-noir. Corps noir cherchant cette force inconnue qui seule doit lui permettre de ne pas se déchirer:"

Mais face aux contraintes totalitaires de la colonisation les peuples ont, malgré tout, résisté, pour éviter le naufrage absolu de leur être social. Les peuples-zombis se firent non voleurs de feu, mais bien voleurs du sel qui réveille l'homme. En Amérique, on inventa le **marronnage culturel**, pour déjouer les mécanismes d'assimilation globale mis en jeu par les pouvoirs coloniaux. L'histoire socio-culturelle des Amériques noires est en grande partie l'histoire de cette forme originale de résistance. Ce système de légitime défense permit aux Africains déportés, et à leurs descendants, non pas de réinterpréter les valeurs de l'Occident colonial à travers la "mentalité africaine" comme l'a cru Melville J. Herskovits, mais de s'adapter aux conditions de la lutte des classes dans le nouveau monde, en transformant les schémas culturels occidentaux, en fonction de besoins affectifs profondément tributaires des civilisations africaines.

Certains sociologues ont voulu, voir dans l'aventure marronne, non une forme singulière de résistance culturelle mais plutôt une situation pathologique. Selon eux, le phénomène de détribalisation de l'esclave africain, amené de force en Amérique, aurait provoqué en lui des troubles psychologiques qui l'auraient poussé au marronnage, c'est-à-dire à la desertion de la plantation et de l'atelier. Le professeur Roger Bastide, pour sa part, qui a étudié sur place la question, tient l'institution sociale que fut le marronnage comme l'expression d'une auto-défense culturelle. Nous croyons également que loin d'être un phénomène pathologique, l'extraordinaire opération de marronnage mit en action, pendant plus de quatre siècles, sur le continent américain, un ensemble de mécanismes socio-culturels qui permit à l'homme colonisé de prendre à son angoisse son propre dynamisme pour maintenir, tant bien que mal, en lui, le sens universel de la liberté et de la dignité humaines. L'homme-cheptel d'Amérique trouva au milieu de ses terribles épreuves le processus cognitif qui permit de transformer la radicale angoisse pathologique de sa condition en explosion de santé et de créativité. Cet effort pour la connaissance de soi, pour une nouvelle saisie de soi, est manifeste dans la vitalité des divers folklores syncrétiques de nos pays américains. Malgré les contraintes infantilisantes, zombifiantes, nos peuples trouvèrent dans le marronnage des fausses valeurs occidentales un certain équilibre culturel qui devait leur permettre par la suite de prendre la voie de la rébellion et de la révolution. C'est pourquoi on est fondé à considérer le marronnage, tant sous sa forme socio-politique que sous sa forme culturelle, comme un phénomène précoce de décolonisation, de recherche de soi, de dézombification. Bien que ce phénomène soit propre aux diverses sociétés afro-américaines d'Amérique, en réalité, l'Afrique et l'Asie, ont également, à leur manière, **marronné** la politique d'assimilation de la colonisation. Pour résister aux structures traumatisantes de la domination coloniale, nos peuples ont soumis l'héritage européen à un vaste mouvement syncrétique de marronnage qui souvent est parvenu à changer la fonction et la signification sociales et psychologiques des valeurs occidentales. Il s'agit là d'un processus d'acculturation et non d'assimilation, parce qu'en s'acculturant contre leur gré à l'Occident, les peuples des trois continents n'ont pas sacrifié l'essentiel de leur passé culturel. Ils ont ajusté celui-ci aux données et aux exigences concrètes de leur lutte pour structurer un nouvel équilibre socio-culturel, une nouvelle identité. On trouve la marque de ces métamorphoses, ces transmutations, dans toutes les idéologies de la décolonisation, comme la négritude, le pan-arabisme, l'african personality, la Renaissance noire, etc. Naturellement ces diverses résistances que recouvre la notion de marronnage ne se sont pas exprimées dans des faits sociologiques et anthropologiques interchangeables et superposables. Le marronnage culturel, dans ses expressions afro-américaine, latino-américaine, négro-africaine, arabe, hindoue, asiatique, possède dans chaque société, des particularités historiques à étudier séparément. Le fait commun à nos trois continents, c'est que la dialectique du colon et du colonisé a provoqué partout des systèmes valables de défense qui ont, dans une certaine mesure, permis à nos peuples de préserver une part encore fécondante de leur identité culturelle et de tenir pour **exotiques** et non comme mesure suprême de la civilisation - les valeurs philosophiques, les habitudes de la pensée et de la sensibilité que l'on voulait par la force nous imposer.

Il va sans dire qu'il s'agit d'un équilibre culturel toujours précaire, et que dans aucune situation coloniale, le marronnage des valeurs du maître, la résistance culturelle, n'a donné lieu à la véritable invention culturelle, à la créativité sociale. Et sur ce point Frantz Fanon avait complètement raison d'affirmer que dans le contexte colonial : "il ne saurait y avoir de culture nationale, de vie culturelle nationale", C'est ce qui fait que, sous la domination coloniale, nous avons eu - dans nos diverses sociétés - des attitudes déprimantes, équivalentes du "tiotomisme" : nous avons connu l'esprit de résignation, de soumission, d'imitation. Nous avons eu le bovarysme intellectuel de nos pseudo-élites, qui poussait celles-ci à se jeter, comme dit Fanon", dans l'acquisition forcenée de la culture de l'occupant". De toute façon il reste que la perspective assimilationniste, a échoué lamentablement,

et que les cultures de nos peuples, pour mutilées et stagnantes qu'elles étaient, pour mystifiées, dévitalisées zombifiées qu'elles étaient, du fait de la colonisation ont gardé, malgré tout, à titre de souvenirs et d'espérances, "ces grandes réserves de foi, ces grands silos de force" dont parlait Aimé Césaire, où, au moment décisif, la décolonisation peut récolter des armes spirituelles et morales. C'est sans doute la présence de tels silos dans la vie de l'Algérie, qui a permis au peuple héroïque de ce pays africain de réaliser avec succès l'étape initiale de sa décolonisation et de retrouver les vérités essentielles de sa marche ascendante vers l'avenir. Ce sont de telles "réserves de foi" qui font qu'aujourd'hui les cultivateurs de riz du Viet Nam par leur longue résistance armée incarnent les plus hautes valeurs morales du XXe siècle. De même les peuples de la Guinée-Bissau, du Cap Vert, du Mozambique et de l'Angola n'auraient pu assumer l'avenir de leur identité culturelle comme ils le font maintenant, les armes à la main, si, au milieu de la tragédie stérilisante de la colonisation ils n'avaient su **marronner** la fureur assimilationniste du Portugal.

2 - Société Nationale et Identité Culturelle

Nous avons considéré brièvement la recherche de notre identité dans ses rapports avec le fait colonial. Etudions-la maintenant dans le cadre de la société nationale. A cette nouvelle étape historique - celle de l'Indépendance - le peuple qui a été colonisé ne récupère pas automatiquement sa personnalité culturelle, son être social, son humanité et sa beauté que la colonisation avait volés La victoire militaire sur le colonialisme, pour décisive qu'elle soit dans le projet, de la décolonisation, n'est pas encore la conquête de l'identité. L'Indépendance politique n'entraîne pas une décolonisation spontanée des structures morales, psychiques, culturelles héritées de l'époque coloniale. Cet héritage sinistre peut congeler pendant très longtemps les forces de création et de connaissance d'une société. Pour illustrer ce fait, je vais prendre le cas de mon pays, le cas haitien. Haiti, en effet, à l'heure de Duvalier, est un laboratoire où les pays récemment décolonisés peuvent étudier dans le détail jusqu'à quel point nos sociétés aussi peuvent fabriquer des barbaries et des monstres autochtones ; on peut voir comment, si l'on a soin de briser de manière radicale les structures coloniales, elles peuvent être profondément indigénisées et omnilatéralement intériorisées. En Haiti, au bout de 165 ans d'indépendance nominale et subjective' les structures néo-coloniales se sont complétement reconstituées. La fiche signalétique d'Haiti indique l'état d'une néo-colonie, au plus bas de sa crise socio-économique et socio-culturelle:

Revenu annuel par tête d'habitant ....:	50 dollars.
Calories par jour, par habitant ....:	1780 unités.
Analphabétisme ....:	89% de la population.
Espérance de vie ......:	32 ans.
Consommation d'énergie par habitant ....:	0,03 tonne de charbon.
Assistance médicale ..:	1 médecin pour 15 mille habitants.
Taux de scolarisation ..:	Enseignement primaire 24 %. Enseignement secondaire 1,7 %.

On pourrait allonger cette fiche hallucinante. Il n'y a pas d'identité culturelle qui tienne longtemps le coup, dans de pareilles conditions socio-économiques. La situation d'Haiti, est peut-être particulière, mais sa signification est loin de l'être. Elle montre ce qui peut arriver à toute société du Tiers-Monde, le sort qui l'attend, si elle s'arrête à la première phase de la décolonisation, à la première étape de ses tâches historiques, si elle s'essouffle dans son effort de mutation sociale et culturelle. Là, en effet, où la decolonisation recule devant les mesures radicales, là où elle n'est pas révolutionnaire là où elle triche et ruse avec les principes de la révolution il y a tous les risques qu'elle se rapetisse, qu'elle caricature et dénature les grands projets de libération et qu'elle débouche, tôt ou tard, sur un quelconque Papa-Doc-Duvalier, c'est-à-dire, sur un système qui va jusqu'à perfectionner les structures répressives inventées par le colonialisme.

La prodigieuse aventure historique d'Haiti s'est donc congelée dans les figures légendaires suivantes : fille ainée de la décolonisation, première République noire des temps modernes, le pays «où la négritude s'est mise debout pour la première fois». Ces belles images qui, tout au début du siècle dernier, étaient admirablement vraies, ne peuvent plus, depuis longtemps, conditionner l'idée que les Haitiens se font d'eux-mêmes et de la place de leur nation dans le monde. Haiti, est maintenant une république zombifiée où, sous la "présidence à vie" d'un caligula tropical - Papa-Doc - la détresse de la condition humaine dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Les deux figures opposées d'Haiti : celle de la négritude jacobine du passé et celle d'une île-prison, ont été amalgamées, et c'est de la manière la plus atrocement caricaturale que notre pays assume sa légende et les singularités de sa culture. Les gouvernants haitiens sont des épigones obscènes du néo-colonialisme, et ils n'éprouvent aucune honte à identifier l'espérance de notre peuple avec les mythes du protectorat Yankee. Que s'est-il donc passé en Haiti ? Quelles ont été les aventures de la décolonisation et de la négritude dans notre pays ? pourquoi plus d'un siècle et demi après avoir entamé magnifiquement son processus de libération, Haiti est socialement, culturellement parlant, l'un des pays les moins décolonisés du Tiers Monde ? A ces questions qui obsèdent douloureusement tout Haitien patriote, la mauvaise foi des néo-colonisateurs donne perfidement la réponse suivante: Je vous l'avais bien dit : les negres ne peuvent pas se gouverner. Même en indigénisant nos violences, ils n'arrivent pas à trouver le dynamisme interne qui a permis le décollage de nos sociétés occidentales.

Ces bavardages racistes montrent qu'en matière de ruse et de cynisme, le néo-colonialisme est bien le fils de son sinistre père !

Ce serait trop long d'analyser ici l'ensemble du processus historique par lequel des structures néo-coloniales se sont maintenues ou se sont reconstituées au sein de la société haitienne issue de la seule Révolution d'esclaves à avoir triomphé dans l'histoire des hommes. Mais les phénomènes de récurrence néo-coloniale ressortissent à une réalité aujourd'hui si courante en Afrique, en Asie, et en Amérique Latine, que le cas d'Haiti, étant un cas douloureusement classique, offre un miroir où beaucoup de nos sociétés peuvent découvrir les maladies qui déjà les frappent et celles qui les attendent.

Nous eûmes en Haiti, très tôt, dès 1804, une **nation politique**, une **nation culturelle en formation**, tandis que la nation économique allait rester fondamentalement tributaire du système colonial. C'est ainsi que la décolonisation n'a pas pu être la grande création sociale qu'elle fût dans la période de la lutte armée de libération nationale. Cet échec empêcha Haiti de s'acculturer aux apports de la révolution industrielle du XIXème siècle, et la confina dans une stagnation qui dure encore Cette situation facilita au début de ce siècle la pénétration financière des Etats-Unis dans notre pays, et après 1915, quand s'effectua l'occupation militaire d'Haiti par les "marines", le caractère semi-colonial, le statut de protectorat, ajoutés à toutes les dissonances archaïques du régime, rendirent encore plus problèmatique l'insertion de notre identité culturelle dans l'effervescence du monde moderne. C'est ainsi qu'il ne se produisit pas dans notre pays la sédimentation historique qui eût permis, dans les conditions du siècle dernier, la formation d'une bourgeoisie d'entreprise, dans le cadre d'une société où nation politique, nation économique, nation culturelle eussent été efficacement coalisées pour compléter les tâches de la décolonisation et établir une coïncidence et une fusion fécondantes entre la construction de notre identité culturelle et la nécessaire acculturation à l'âge industriel. Mais les vieux réflexes de caste hérités de la société esclavagiste intervinrent toujours comme force déterminante, dans la vision que les "bourgeois nationaux" d'Haiti eurent du processus historique, à l'heure de sacrifier les petits intérêts oligarchiques à ceux du développement multidimensionnel de la nation. Au lieu du processus de création de la société nationale où Haiti eût trouvé sans aucun doute une identité humaine à la mesure de ses sacrifices et de son espérance, on eut jusqu'à nos jours, une combinaison baroque, hybride, néo-coloniale, des régimes de classe et de caste.

La décolonisation d'Haiti, bien qu'ayant fait appel à des méthodes éminemment révolutionnaires resta bloquée dans sa phase initiale. L'étape de la guerre de libération permit la défaite militaire du colonialisme, la prise du pouvoir, l'indépendance politique, et la formation d'un Etat national, sur les ruines des institutions stérilisantes du passé. Mais Haiti ne put aménager la société nationale qui eût permis la destruction des structures zombifiantes de la colonisation. De même elle n'a pu mettre en mouvement des mécanismes internes de cohésion socio-économique, technique, culturelle, qui seuls peuvent rendre une société apte à devenir à la fois objet et sujet de ses initiatives créatrices, et à engendrer les facteurs objectifs. **d'une véritable et somptueuse identité.** Haiti, du fait de la trahison de sa pseudo-élite ne put intégrer l'affirmation de sa culture nationale à un effort technologique. Au lieu d'un tel processus qui requiert aujourd'hui la tension créatrice de nos sociétés, on eût en Haiti un processus d'intériorisation généralisée des vieilles servitudes coloniales; et quand, au début du XXème siècle, impérialisme et indigénisation des structures du passé se reconnaîtront solidaires d'un même mouvement de régression sociale et de néo-zombification, la dialectique du maître et de l'esclave reprendra son cours qu'au début du XXème siècle la guerre de libération avait glorieusement interrompu. Tout sera alors prêt pour la crise généralisée de la société haitienne. Un jour d'octobre 1957, le peuple haitien se réveillera dans une torpeur plus étouffante que d'habitude, il ouvrira les yeux, il croira vivre un nouveau cauchemar colonial. Il finira par se rendre compte que ce n'est pas une nouvelle expédition de Napoléon qui débarque, ce n'est pas une nouvelle invasion de "marines", mais qu'il s'agit plutôt d'un formidable choc en retour, qui s'applique à intérioriser, au plus profond de l'être social du pays, les calamités vieilles et récentes de la néo-colonialisation. C'est une négritude totalitaire qui se réveille dans les draps de Papa Doc !

L'idéologie de la négritude qui dans notre histoire avait répondu à un légitime souci de valorisation de nos composantes africaines vilipendées par les pseudo-élites, était transformée en une mythologie sinistre. Avec le pouvoir de Duvalier la négritude s'est retournée massivement contre le peuple haitien. A l'abri d'une africanité mythique, illusoire, le pouvoir de Duvalier s'est réfugié dans des subjectivités délirantes et criminelles, qui font toucher au peuple haitien le fonds même de l'infra-humanité. La négritude chez les meilleurs auteurs haitiens avait été un concept éclairant, unifiant, une sorte de nouveau marronnage culturel qui s'articulait avec grâce au marxisme, en ajoutant à la rigueur théorique de celui-ci la ferveur de nos singularités antillaises. La négritude comme concept articulé à la recherche de l'identification, nous avait alors donné une perception nouvelle et rafraichissante de nous-mêmes, après des siècles de mépris et de profanation de l'homme noir. Mais avec Duvalier, l'idéologie de la négritude est devenue un obstacle aberrant qui marque l'épuisement historique d'un régime Social. Empêtrée dans des outrances hystériques, la négritude de Papa Doc se nourrit d'une herbe hallucinogène absolue ! C'est la chute verticale dans la fosse marécageuse ou les concepts historiques attrapent toutes les mauvaises maladies, toutes les dépravations, les sanies morales, les microbes et les virus de l'esprit. En Haiti, la négritude est maintenant la hache maléfique de la pseudo-décolonisation. La négritude s'est papadoquisée jusqu'à la moelle. La négritude qui avait été un état de saine contestation des pouvoirs coloniaux est devenue un processus d'abâtardissement néo-colonial. Elle a assassiné le grand romancier Jacques S. Alexis. Elle a massacré de nombreux autres intellectuels de notre pays. Il y a à peine deux mois, elle a plongé Haiti dans un nouveau bain de sang !

3 - Révolution et Identité

Nous avons vu d'abord la question de l'identité dans ses rapports avec la domination coloniale, ensuite dans ses rapports avec une société nationale qui indigénise les violences du passé. Il nous reste à considérer maintenant ce **mouvement de recherche de soi** au niveau de ses articulations révolutionnaires, dans une société où la décolonisation coalise et intègre effort d'affirmation de soi et maîtrise de la technologie. C'est une telle entreprise qui se développe à Cuba. Je prends l'exemple de ce pays parce que c'est celui que je connais le mieux, étant donné que depuis les premiers jours de la Révolution, j'y ai trouvé un second foyer.

A Cuba, la Révolution est en train de forger les conditions d'une véritable mutation culturelle de l'être humain. En même temps que le pouvoir révolutionnaire transforme radicalement les structures socio-économiques du passé colonial, il engage le peuple dans un processus socio-culturel de libération. Le pouvoir est à la recherche d'une synthèse entre libération sociale et émancipation des facultés culturelles de l'homme. Ce double effort de création est articulé à la révolution technique qui est la tâche primordiale qui confirmera la victoire sur tous les aspects matériels et spirituels du sous-développement. Le peuple cubain peut ainsi fonder sa reconnaissance de lui-même, sa nouvelle culture, sur un progrès technologique qui n'entraînera pas de nouvelles mutilations de la condition humaine. Cuba s'approprie la technique moderne, en ayant soin de l'intégrer à son propre dynamisme interne, à ses particularismes culturels. Ainsi conduite, la décolonisation ne risque pas de déboucher sur une assimilation aliénante à autrui. Il y a bien acculturation aux apports techniques de la modernité, mais cet inévitable effort pour sortir des affres du sous-développement se poursuit à travers une mutation des anciens rapports culturels et psychologiques avec l'Occident.

A Cuba, la vieille zombification est combattue à tous les niveaux de la personnalité. Pour la première fois dans l'histoire des Amériques, un pouvoir réellement décolonisateur, un pouvoir doué d'imagination et d'audace, s'applique à structurer avec vigueur les virtualités d'une identité fondée sur l'égalité, la dignité, la beauté de tous les hommes. La créativité révolutionnaire garantit la libération socio-psychologique des Noirs et des Blancs dans un processus d'intégration culturelle qui unifie chaque jour davantage les couches ethniques du pays et humanise les relations inter-raciales. La lutte pour **identifier** le paysan, l'ouvrier, l'intellectuel, la femme, l'enfant-en un mot pour identifier la condition humaine dans une histoire qui n'est plus subie, - se poursuit avec la mise en place d'une pédagogie révolutionnaire qui est appelée sans aucun doute à rompre les circuits émotionnels, les vieux réflexes d'animalité que l'égoïsme et le racisme du capitalisme avaient implantés dans la conscience malheureuse **des gens.**

Ne croyez pas cependant que je veuille vous offrir un tableau idyllique de l'expérience cubaine. La Révolution où qu'elle se produise, est toujours une entreprise complexe, épineuse, qui n'est jamais tout à fait immunisée, une fois pour toutes, contre les risques de schématisation et d'erreur. La révolution cubaine n'échappe pas non plus à cette règle de l'histoire et de la vie. C'est un organisme vivant qui lutte sans cesse, dans des conditions difficiles, pour atteindre un niveau toujours plus haut de connaissance, de conscience, et d'identification de soi avec soi.

La force historique de la Révolution cubaine vient aussi du fait qu'elle se veut une entreprise morale, et qu'elle a refusé de reprendre à son compte la **vieille séparation de la morale et de la politique.** Ce souci éthique apparait manifestement dans les principaux textes théoriques de Fidel Castro et d'Ernesto Che Guevara. "Il faut, a dit le Che, posséder une grande dose d'humanité, une grande dose de sens de la justice et de la vérité, pour éviter de tomber dans des extrêmes dogmatiques, scolastiques, froids, qui isolent des masses. Il faut lutter tous les jours afin que cet amour envers l'humanité vivante se transforme en faits concrets, en actes qui servent d'exemple, en actes de mobilisation." C'est là l'une des préoccupations majeures du Pouvoir révolutionnaire cubain, dans sa pédagogie générale, dans sa praxis, dans sa politique culturelle, à tous les niveaux de sa création sociale. Ayant concilié l'efficacité de ses moyens d'action avec la vision morale de ses plus nobles fins, la révolution a pu combattre avec succès les dogmes et les fétiches de la pensée marxiste. Elle a trouvé ainsi son propre langage historique et ses formes particulières d'expression sociale, la ligne ascendante qui lui permet d'approfondir sans cesse les multiples problèmes, **souvent d'une extrême compléxité,** que n'arrête pas de poser le développement économique, technique, culturel, dans la situation du blocus et du harcèlement impérialistes. C'est l'effort héroïque, cohérent et réfléchi, d'une communauté socialiste qui a mobilisé toutes ses énergies libératoires, ses ressources psychologiques, pour mettre à la place des dissonnances et des scandales archaïques du sous-développement, des structures irréversibles de solidarité et de fraternité humaines.

4 - Conclusion.

Au terme de cette longue analyse, ma conclusion sera brève. Elle découle d'elle-même de mon exposé. **Il n'est de décolonisation que révolutionnaire.** C'est notre responsabilité d'hommes de culture d'aider nos peuples à prendre conscience de ce fait fondamental. La révolution est la seule force historique qui soit capable de conduire nos peuples respectifs vers le centre incandescent d'eux-mêmes, pour la reconversion et la mutation de leur histoire socio-culturelle. Avec la révolution, le peuple recommence cette histoire d'une manière pleinement créatrice. **En faisant la révolution nous ferons en même temps notre identité, nous fonderons notre être individuel et social sur des bases historiques que nulle tempête néo-coloniale ne pourra plus jamais ébranler.** Nous cesserons, dans le Tiers-Monde, d'être les septièmes fils du monde ! Nous aurons toujours du sel pour notre raison et notre sagesse, pour notre savoir et notre imagination, pour notre tendresse et notre mâturité, Et, avec les armes de la vérité, nos peuples participeront, en toute liberté, à l'élaboration d'une condition humaine véritablement universelle.

La Havane. Juillet 1969

les blacks panthers au festival

SALUT AUX AFRO-AMERICAINS

par Abraham Serfaty



C'était le retour d'un long voyage. Quelque cinq siècles d'oppression traversés avant de venir saluer la terre d'Afrique, de cette salle d'Alger où ils allaient pendant plusieurs soirées nous faire connaître leurs luttes, leurs chants, leur dignité retrouvée.

Plus de cinq siècles depuis que les navigateurs Portugais partaient à la conquête de la Route des Epices et y établissaient, des îles du Cap Vert à Sao Thomé, les postes d'où ils organiseraient, de la Guinée à l'Angola, centré sur le delta du Niger, le principal marché du capitalisme émergeant, celui des esclaves. Très vite, les voiliers chargés de marchandise humaine prirent la nouvelle route de l'Ouest. Les millions de "nègres" ainsi commercés développèrent le sucre et le coton, la richesse des planteurs des Antilles et de Virginie, et l'or obtenu pour prix de leur "commerce" allait, via Lisbonne et Séville, grossir les coffres honorables de Londres et d'Amsterdam.

Etaient-ce des hommes ? Sûrement pas pour leurs maîtres : "A propos, cet individu parle. Je suppose donc que ce n'est pas un singe, orang-outan, chimpanzé ou gorille, mais je n'aurais jamais pu imaginer, je l'avoue, que la présence de sons articulés et l'absence d'une queue articulée pouvaient être les seules différences appréciables entre un homme et un singe, comme cela parait être le cas chez ce "frère noir". (Journal d'un séjour dans un domaine de Géorgie en 1838-1839).

Mais le malheur pour les milliardaires issus des propriétaires des grandes plantations de coton est qu'il s'agissait effectivement d'hommes. D'hommes avec leur culture. Certes une culture très différente de celle de ces "boutiquiers blancs humanistes et pseudo-puritains", une culture incapable de "comprendre qu'une construction comme l'Empire State Building n'ait pas été édifiée à la gloire de Dieu."

Face à cette prétendue "culture" des maîtres esclavagistes où "le triomphe de l'esprit économique sur l'imaginatif" provoqua "un schisme entre l'art et la vie", les esclaves noirs sauvegardèrent l'essence de la culture africaine où "il était, et il est toujours, inconcevable de séparer la musique, la danse, le chant ou tout autre produit de l'activité artistique de l'existence de l'homme ou de son culte des dieux. Toute **expression** étant un produit de la vie, **était** la beauté."

Mais cette essence, ils la sauvegardèrent en créant des formes nouvelles, issues de leur vie, de leur environnement, de leur réalité concrète. Dans le très beau livre que nous citons sur "Le peuple du blues", Leroi Jones en apporte la démonstration. La musique ni la danse "ne produisent d'objets. C'est ce qui les sauva". Mais cette musique et cette danse devinrent, de l'esclave noir du Sud à l'ouvrier noir des ghettos de Chicago jusqu'au combattant des "Black Panthers", le negro spiritual, le blues, puis le "free jazz".

Voilà la vraie culture des hommes ! Soumis à la pire des oppressions qu'ait jamais connue, et pendant un temps aussi long (1), un groupe humain, ils en émergent en accusateurs et en rénovateurs, en combattants et en constructeurs :

"black people
are moving, moving to return
this earth into the hands of
human beings"

J'avais dit "le retour". Non. La rencontre entre frères, subissant le poids du même ennemi, le salut des frères, luttant au cœur même de la forteresse impérialiste à leurs frères africains, mais le salut à la terre lointaine de leurs ancêtres des **noirs-américains** combattant pour rendre "cette terre", à **leur** poste de combat, **sur leur terre**, celle d'Amérique, celle qu'ils ont vivifiée de leur sang, de leur misère, de leur travail, de leur culture, entre, les mains d'êtres humains".

"Etres humains" ? U S, c'est-à-dire Nous, noirs américains, mais aussi U. S., Etats-Unis. Ceux de demain, ceux de Bobby Seale, dirigeant des Panthères Noires, condamné en novembre à quatre ans de prison pour offense à magistrat., jugé **enchainé et bailloné**, ceux de Fred Hampton et de Mark Clark, dirigeants des Panthères Noires, assassinés en décembre par la police américaine au cœur du ghetto de Chicago, ceux aussi de l'avant-garde des révolutionnaires blancs qui se lève et qu'ils saluent comme leurs alliés.

Comme leurs alliés, certes, mais plus comme leurs tuteurs. Comiques étaient à ce sujet à Alger les prétentions de ceux qui, venus de la Rotonde et autres hauts lieux, se croient investis de la qualité de juges ès-pureté révolutionnaire, oubliant Lénine qui citait Goethe en avril 1917 : "Grise est la théorie, mon ami, et vert l'arbre éternel de la vie". Les noirs-américains ont maintenant un parti et une méthode de réflexion scientifique sur leurs problèmes, et sur les problèmes de la société américaine, et ils savent, d'expérience, que cette réflexion doit partir de **leurs** têtes, de **leur** réalité, d'une réalité non pas mythique ni raciale, mais concrètement forgée dans le processus historique de structuration économique, sociale et culturelle de la société américaine, et qu'ils ont commencé à transformer.

"Fear is gone" (la peur est partie) affichent, fièrement, les jeunes filles noires américaines.

Et parce que la peur est partie, parce que la conscience de leur force, de leur valeur, éclate, les révolutionnaires noirs-américains rejettent le racisme, retiennent la haine du véritable oppresseur, du véritable ennemi, et le mépris de l'ennemi.

De cette artiste noire américaine (une femme noire et non une femme nègre, précisait l'un de ses compagnons) qui récitait, avec quel dédain !, ce poème "I forgive you" (je vous pardonne), dédié à l'Occident, au précurseur Malcolm X, assassiné en février 1965, qui retrouva à la Mecque un nom, El Hadj Malik el Shabbaz, et la fraternité des hommes et des peuples, il y a cette même démarche. Et la poésie de Don L. Lee rappelant les paroles de sa mère;

"Nègre, si tu ouvres la bouche
Ne pleure pas, hurle,
ce qui signifie aussi : Ne mendie pas, prends",

prolonge Malcolm X qui écrivait :
"Les révolutions se font pour la conquête de la terre, pour l'expulsion des propriétaires absentéistes et la prise en mains de la terre et des institutions fondées sur cette terre. Les noirs ont connu jusqu'à présent une condition très inférieure parce qu'ils n'ont jamais été maîtres du moindre bout de terre. Ils ont été des mendiants sur le plan économique, sur le plan politique, sur le plan social, ils ont même dû mendier pour obtenir quelque chose en matière d'éducation. Aujourd'hui les nôtres sont en passe de renoncer à la mentalité qu'ils avaient autrefois acquise au sein de ce système colonial. Les jeunes qui font leur entrée sur la scène savent ce qu'ils veulent. Ils écoutent les beaux sermons que vous leur faites sur la démocratie et toutes vos belles paroles, mais ils savent ce qui leur est dû.
Voilà donc aujourd'hui des hommes qui savent non seulement ce qu'ils veulent, mais encore ce qui leur revient. Et ces hommes éduquent la génération montante de telle façon qu'elle ne se contentera pas de savoir ce qu'elle veut et ce qui lui est dû, mais sera également prête et décidée à faire tout ce qu'il faudra pour obtenir immédiatement son dû.

Ils étaient venus, en combattants, saluer l'Afrique, la terre à laquelle leurs ancêtres avaient été arrachés, enchaînés, et sont repartis, en combattants, vers leur terre, celle où ils sont nés "en esclavage", et que demain, au terme de longues luttes, ils retourneront "entre les mains d'êtres humains".

Saluons-les !

(1) L'auteur de ces lignes ne peut s'empêcher de penser, simultanément, au massacre des juifs d'Europe par les nazis, et aux Palestiniens, dépouillés de leur patrie. Les leçons de l'histoire sont claires à chaque fois : les souffrances et les luttes des peuples et des communautés écrasés par le capitalisme ne retrouvent un sens que dans le dépassement révolutionnaire et internationaliste. Leur exploitation raciste, tel le sionisme, n'en est que plus criminelle.


"ONLY ON THE BONES
OF THE OPPRESSORS
CAN THE PEOPLE'S
FREEDOM BE FOUNDED--
ONLY THE BLOOD OF THE
OPPRESSORS CAN FERTILIZE
EMORY '69



PROGRAMME EN 10 POINTS DES BLACKS PANTHERS

1 - Nous voulons la liberté, nous voulons le pouvoir de décider du destin de notre communauté noire.

2 - Nous voulons le plein emploi pour notre peuple.

3 - Nous voulons qu'il soit mis un terme au pillage de notre communauté noire par les capitalistes.

4 - Nous voulons des logements décents, dignes d'abriter des êtres humains.

5 - Nous voulons une éducation décente pour notre peuple noir, une éducation qui nous enseigne la nature réelle de cette société décadente et raciste, qui nous enseigne notre véritable histoire, ainsi que notre rôle dans la société contemporaine.

6 - Nous voulons que tous les hommes noirs soient exempts du service militaire.

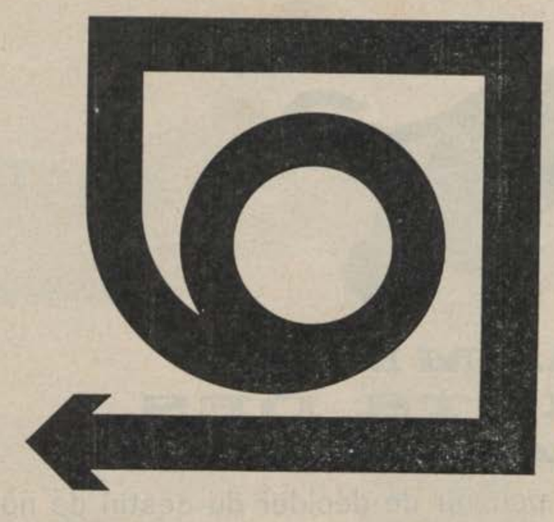
7 - Nous voulons la cessation immédiate des brutalités policières et des assassinats perpétrés contre le peuple noir.

8 - Nous voulons la libération de tous les noirs détenus dans les prisons fédérales, d'état, de ville ou de comté.

9 - Nous voulons que chacun de nos frères lorsqu'il comparait devant un tribunal soit jugé par ses pairs c'est à dire par des gens issus du même milieu culturel, économique, social, racial et historique conformément à la Constitution des Etats-Unis.

10 - Nous voulons de la terre, nous voulons du pain, des maisons et non des taudis, nous voulons l'éducation, la justice et la paix. Nous voulons comme objectif politique majeur que soit organisé sous le contrôle des Nations Unies, un plébiscite, par lequel la communauté noire pourra exprimer librement sa détermination en ce qui concerne son avenir national.

Tout le pouvoir au peuple !
Pouvoir noir au peuple noir !
Pouvoir des panthères à l'avant-garde !



souffles littéraires

Les damnés de la terre ont donc décidé de s'emparer de la Parole.
Mais ce n'est pas pour troubler la quiétude des anciens maîtres
Ce n'est pas pour attirer l'attention des anciens Rois-Savants sur leurs blessures et l'injustice dont ils ont été victimes
Ce n'est pas pour orchestrer une légitime défense ou un plaidoyer afin que leur statut d'hommes leur soit enfin reconnu

Cette prise de la parole
C'est d'abord et avant tout une acquisition de haute lutte de nos peuples
C'est l'expression de notre souveraineté historique reconquise malgré et contre le sabotage des bâtisseurs de ruines

C'est la certitude de notre responsabilité autonome devant les hommes et l'histoire

La littérature peut. Le règne de l'homme s'annonce.
Nous sommes les modestes sentinelles et les humbles sourciers de cet avènement où les masses exploitées, frappées d'aphasie par l'oppression, oseront enfin penser, parler, créer.

Ni prophètes ni majadibs. Des annonciateurs, gardiens pas du tout exclusifs de ce potentiel redoutable de nos peuples : Le Pouvoir de la Parole.
Maghreb, Monde Arabe, Afrique, Amériques..., poètes et écrivains combattants, que nos souffles s'étreignent en autant de braises violentes préparant les clartés futures !

a. Laâbi

auguste macouba (martinique)

au che

"... Il n'y a pas dans le monde un pauvre type lynché, un pauvre homme torturé, en qui je ne sois assassiné et humilié."

("Et les chiens se taisaient" - Aimé CESAIRE)

" Opprimés de tous les pays unissez-vous ! "

Aujourd'hui la parole est à l'espoir
Le silence de la nuit frappe à pleines mains
Ses tambourins
Dehors, dans le noir, pas une seule étoile ne regarde
Du haut de la voûte obscurcie
Et nulle silhouette, sur le sentier,
Ne se profile nocturne.
Comme nul rire béat de la lune
A travers les fentes des cases
N'amuse les paupières dépliées du levant au
Ponant de la fève oblongue.
Même les vagues
Bruissantes sur le sable
Ne bercent plus du flux et du reflux
Le plomb du sommeil.
Les chiens de fer se sont tus
Enfermés dans leur tour.
Les coqs pensent sans bruit dans l'enceinte
Du pitt.
Pas le moindre alizé sur les feuilles
Evanouies
Des grands cocotiers.
Pas un vol de lucioles aux éclats d'émeraude
Les rainettes ont cessé leur refrain
Quotidien
Ce soir
Le silence est Roi, debout comme un lion
Dans la ville
dans la plaine
sur les mornes
Seul souffle éveillé.. Guerilla ay Guerilla !
Dans un miroir,
Tu me regardes comme œil de cyclope
Comme un ciel à cœur ouvert
Rouge est le feu de ta prunelle
Qui me fixe
Tel un disque incandescent
Du soleil levant ...
Soudain, vif ! Un grand cri !
Brisant le silence
De la nuit en miettes
Tel un bris de silex au fin fond des forêts.
Les lueurs de partout ont surgi
Montrant leurs dents de plomb et de poudre
Eclair de pourpre
Flammes de la mort et de la vie
Corrida
Des cœurs où galope
Le glas
Des jours sombres de soumission !
Le calcaire des mornes découvre lubrique
La nacre de son flanc
Qu'un arc-en-ciel
Suce du bout des lèvres.
Sur le goudron saignant
Par les sentiers de fougères fréquentés de serpents
Le torrent impétueux
D'enfants fougueux envahit le terre-plein
De la ruche natale
comme un essain d'abeilles
Chargé de lumière
Avec des dards pointus
Qui blessent et qui tuent
Des flaques mauves du sang des vautours
Terrassés
S'immobilisent.
Messagers porteurs de jours nouveaux !
On ne mendie plus le soleil volé !
Jusqu'au sein du sommet
De la mort
Et jusqu'aux portes du ciel et de l'enfer

A publié :
— **LE CRI ANTILLAIS**
(éditions Librairie de l'Etoile)
Recueil de poèmes interdit aux Antilles sous domination Française.
— **EIA MANMAILLE-LA !**
("Théâtre africain"
Editions P.J. OSWALD)
Pièce écrite pour rappeler les journées d'émeute de Décembre 1959 à la Martinique

Tuez
Le spectre indigne de la peur !
Et crevez le silence pestilent de trois cents ans !
Car plus jamais
Ni traîtres ni lâches
Car à jamais
Ni maîtres ni ciel ni dieu,
Mais un mot
Un seul,
Le vrai,
Plus vrai que le cristal
S'éclairent les eaux de la Lézarde
Irisée de reflets
Plus beau que fleur coquelicot
Et plus doux
Que le premier Mai du muguet.
Car aucun être sur notre planète
Ne délaisse son nom pour un sobriquet
Et nul ici-bas ne joue la bourrique d'un autre.
On ne détient pas à l'infini des temps
Des hommes en carcan.
On ne brise pas la figure d'un peuple qui rit.
On ne coupe pas le cou du soleil debout.
On ne remorque plus le destin des autres
Car en eux
Vibre le chant des damnés
Comme vibre le blues au cœur de Harlem
Puisque le chant du vent Nouveau
A caressé l'olivier et le roseau
Du royaume d'enfance,
Et pour Nous aussi le soleil a
Enfoncé ses griffes de lumière
A la racine de notre sang.
Guerilla ay Guerilla !
Son majeur du
Tam-Tam sculpté
Résonne cri insoumis
Sur une peau de bourrique domptée !
L'ultime chant de l'homme
Aujourd'hui, la parole est à l'espoir.
Je dis que la parole est à l'Espoir.
Comme la conque est à l'onde marine
Sans cesse
Murmure la mer
Ce chant profond qui fait écho
Par delà les mornes
Une verte feuille large et luisante
A l'horizon du balisier écarlate
Quand l'arbre à pain plantureux
Sur cette planète devient pour tous fécond.
Oui, je dis qu'aujourd'hui
La parole est à l'Espoir ! Camarades
Vous tous opprimés sans plein vent
Monde accroupi et humilié
Frères de la faim
offensés sans force
Je dis qu'on ne verra plus de nègre lacunaire,
D'Hindou famélique
Ni de jaune qui soit un péril
L'homme ne verra plus de napalm
Pour le Viet-Nam et pour la Chine.
Il n'y aura plus de chiens en Alabama
Et pas plus à Salisbury ou Johannesbourg
Ni baie des Cochons
Ni marines à Saint-Domingue et ailleurs.
Je dis qu'il n'y aura plus de poussières
Qui ne puissent totalement exister.
Camarades opprimés
A la tyrannie des faucons en puissance
Nos mains à d'autres mains par delà les océans
Triomphera un bouquet fraternel.
Aujourd'hui, la parole est à l'Espoir.

auguste macouba

l'exil

à G. B.

à Daniel Boukman

Mais qui dira
sinon l'océan de l'exil
Ville ou fille mère ou veuve
ô mon pays
au nord-est de cette île
à dos d'âne, la ville arc-boutée
sous les bas-flancs du morne
ville en cascade vers l'écume
Mais qui dira
sinon l'océan de l'exil
Là où la table du diable ricane
au vent venu des profondeurs
du large
ici et là, mille cocotiers font une
chevelure au soleil
au nord-est de cette île
un paysage toujours en fête et
toujours en pleurs
des fleurs et des fruits du soleil
et la lune mais que la misère tisse
dans les mains noires du midi
farouches sont les nègres au souffle
de mulet dans leurs sauts
de lagghia.
Mais qui dira
sinon l'océan de l'exil.
Car c'est une ville et un pays
qui comme l'herbe grasse
grimpent jusqu'au clocher de l'amour
jusqu'à la carapace étoilée
de la nuit
jusqu'au pied de la douleur
jusqu'au seuil de l'oubli
et de l'écrasement.
Mais qui dira
sinon l'océon de l'exil.

Ah ! hibiscus de mon cœur !
pétales étalés par l'absence
que ton nom me revienne par tous
les vents.
Que monte le cri essoufflé du
désir inassouvi.
Je te dénoue aujourd'hui comme j'ai dénoué
mes poings
je te libère comme j'ai libéré
la lice
du long silence de l'océan.
J'épèle mes amours avec cette ville
et cette île, l'idée fixe de
l'espoir du retour.
Oui j'ai ramené de mon rêve d'enfant
ce nom sur mes lèvres
Comme ruche de miel
fleurie de soleil.
Je parle avec quatre syllabes.
Au nord-est comme au nord-ouest
de cette île
il y a des fleurs plus fines que la fougère
fougère
et plus souples que la canne
avec des yeux de pistache
semblables aux pléïades qui tournent
à six heures dans le ciel d'ortolan
annonçant le poisson blanc
Amis qui souffrez du même mal
sachez que les pléïades sont à l'est
et que nous sommes au sud.
Mais qui dira
Ah limbé de l'exil !
Je m'en souviens encore
Je m'en souviens
la rupture juvénile
avec la joie envahie de sanglots.

adellatif laâbi

les singes électroniques

poème en sarcasmes et banderolles piégées
pour
la désintoxication africaine

hé lé lé hé lé lé Ouahli Ouahli
saluons l'Afrique-Cobaye
sortant toute blanche
rincée lessivée décrassée désensauvagée
du Laboratoire Occidental
merci papa schweitzer
merci Croix-Rouge F.A.O.
merci pour nos négrillons petits ratons en béribéri de famines notoires
merci braves ménagères enfants de Jésus blondinets prêtres
pour vos larmes humanistes et l'affolement du pouls
merci agha Khan Yul Brunner Comtesses Marquises
pour vos soirées de gala déplacements fiévreux et mains tendues
merci ONU UNESCO CEE CIA Commonwealth Banque Mondiale BIT
pour vos largesses prêts a gages usure paternelle excédents friperies
whisky béquilles fausses blondes Corps assistant Corps de paix

Assistez l'Afrique Assistez les lions abandonnés par les chacals
Assistez nos peuples dans les geôles pimpantes de l'Afrique qui s'édifie
hé lé lé Ouahli Ouahli
saluons l'Afrique rescapée du déluge
je te remercie Europe de m'avoir uni sous la bannière de tes langues rationnelles et universelles
de m'avoir doué de logique et de technique
de m'avoir fait réfléchir en monnaies sonnantes et trébuchantes
de m'avoir exploité mon or noir et mes diamants
ma force motrice et intuitive
fait surgir de ma ténèbre païenne Barrages Usines de savon-montage de voitures Coca Cola Bière
Tide Nescafé
je te remercie de m'avoir reconnu le sexe démesuré
verge atomique d'orgasmes en lubricité chair de poule
de m'avoir doué de rythme inégalable d'anatomie-physiologie flexibles roscau qui plie mais ne pense pas d'avoir
fait de ma carcasse un trapèze extensible
de m'avoir libéré des Sorciers Prix du sang Endogamie Polygamie Polyandrie Sacrifices sanglants Maladie morale et physique du Sommeil
merci de m'avoir ouvert les barricades de tes universités maison d'édition hôtels et bordels
toi mon doux refuge
ma planche mortuaire
de salut
hé lé lé Ouahli pour toi ma mamelle maternelle de
Liberté
Démocratie
frappées à tes édifices-frontons

merci de m'avoir appris l'Homme et les majuscules
mes tares et mes vertus
merci de m'avoir jeté mes vérités en face
que je suis mal parti que scientifiquement sous-développé insuffisamment analysé que tribalismes atavismes infirmités chroniques milieu naturel hostile inadapté le Lièvre et la Tortue
merci de m'avoir crevé les yeux de tes lumières totalitaires slogans à même le nerf optique les viscères l'œsophage
et j'en ai avalé gobé ruminé de tes Références Poteaux indicateurs Signes Equations Bouées de sauvetage
et je m'en suis farci de tes codes rutilants de promesses
Singe électronique
L'Afrique
la jungle où tu as taillé
tes lois.
hé lé lé Ouahli Ouahli
Saluons l'Afrique aristotélicienne
merci papa Senghor Tontons négritudiculteurs
merci de m'avoir présenté exposé déshabillé stripteasé dans mes grandeurs nature ma mémoire collective mon

inconscient-cauchemar ma morale-sagesse
de m'avoir différencié et offert plateau de plomb devant le monde des essences et des existences
de m'avoir sorti de mes grottes pernicieuses
merci OUA OCAM Ligue arabe Grand Maghreb
merci pour nos tribus nos arboriculteurs nomades vampires hommes-léopards hommes-tigres femmes-panthères promus citoyens de Terre avec Drapeaux Hymnes Constitution Parti unique Démocratie au choix Fédération Socialismes Spécifiques
merci de m'avoir octroyé l'Urne le Parlement l'Université à mi-temps les caravanes cinématographiques les bibliothèques où j'apprends l'histoire et ses colosses où je lis en belles traductions mes contes mes devinettes et charades ma poésie orale où je découvre avec la distance objective et les médiatisations nécessaires mes griots mes imediazzen mes acrobates et mes jongleurs mes artistes anonymes les héros de mes empires déchus ma statuaire futuriste qui fit éjaculer Picasso d'émerveillement mes arabesques Vasarely Mondrian mes architectures pharaoniques-Aztèque mes instruments de musique mes berceuses et mes romances qu'utiliseront certainement un jour ou l'autre les beatles ma médecine végétale les recettes des vieilles femmes de mes harems
Serais-je l'ancêtre de l'homme
le berceau du monde
la pierre de touche de la genèse
le dépositaire d'Atlantide
les fouilles continuent
Hé lé lé Ouahli Ouahli
Saluons l'Afrique qui s'amuse
armée jusqu'aux dents
ya bon électricité avion télévision lingots en Suisse Night-Club Valise diplomatique
Ya bon Django Ringo James Bond Coplan Hitchcock

Ya bon le Monde Paris-Match Canard enchaîné Détective Planète Play-Boy
Ya bon Molière Shakespeare Montesquieu Calderon Mallarmé Sartre
Mananga est le V. Hugo de l'Afrique
Hamidallah est le baudelaire arabe
ce livre obiendrait un prix dans n'importe quel pays occidental
Ya bon Saint-Germain les cailles le vagin en effigie
Ya bon Pigalle déversoir n° 1 de la production de sperme africain
traduisez pour Londres Bruxelles Madrid Lisbonne Amsterdam New York
Ya bon l'exil j'y suis errant j'écris livre scandale fera prendront peur politiciens du pays
Contestataire

hé lé lé Ouahli Ouahli Ya bon Occident
déchire vieux autant de rires banania que tu veux
l'européen masochiste homosexuel t'enverra la caresse la tape sur l'épaule le clin d'œil la lèche de la lèvre et te dira vas-y mon petit je suis de tout sexe avec toi Violences Epices Soleil Tam Tam balafong arachnides rebec cithares coléoptères crotales Tam Tam Tam Halte et l'intellectuel progressiste s'exclamera au dialogue à la relève à la responsabilité enfin se frappera la poitrine d'outo-accusation et de fraternité dans la douleur l'espace d'une préface d'un livre d'une pétition Bonne conscience
et le spécialiste t'abordera comme un papillon rare de la Rhodésie comme un fossile en un seul exemplaire il retroussera les pattes de son pantalon
découvrant un autre sujet de thèse de quoi remplir une vie et l'éditeur qui ne cherche qu'à aider la bonne cause qui défend ses intérêts et les tiens t'ouvrira les vannes des kiosques vitrines colonnes pour une décoration d'assimilation et de mérite qui sera largement répercutée à travers les hauts parleurs et petits écrans du Continent : il nous engueule il n'est pas d'accord sur tout mais il fera affluer les touristes
hé lé lé Ouahli Ouahli
Saluons l'Afrique des maîtres du sang
ya bon le pouvoir
mon caporal mon lieutenant mon colonel mon général
vous êtes les authentiques descendants des empereurs magnanimes et féroces (l'un d'eux d'après les chroniqueurs murait ses propres fils ses rivaux les découpait patiemment en petits morceaux qu'il plongeait ensanglantés dans du goudron bouillant, mettait ses propres femmes et concubines devant des coffres géants leur plaçait les seins sur le rebord et rabattait le couvercle, pressait jusqu'à ce que mort s'ensuive) vous êtes les derniers avortons des intrigues de palais. Poison Strangulation Embuscades Au 20° s. c'est tellement plus facile quelques chars la prise au micro national et le siège à l'ONU est garanti
L'AFRIQUE REGORGE D'ASSASSINS

Nous n'avons que faire de vos procès honorables et équitables à huis-clos. Mais tuez donc. Vous savez pourquoi. Comme d'autres savaient pourquoi ils exécutaient Lumumba. Allez-y tortionnaires. Tuez tuez. Baillonnez l'Afrique Crevez les ovaires de sa germination. Demain la poussée des forces travailleuses vous écrasera dans la foulée irréversible de la révolution

Ya bon le sang

les banques du sang ne sont pas aussi fournies de sang africain que les places les rues les prisons les avenues
ironiquement frappées au nom de Lumumba
mais ce n'est pas le sang octroyé des campagnes du sang
c'est le sang de tous les affamés persécutés les travailleurs-objets les exploités du Trust du Cartel et du Népotisme
c'est le sang de siècles de barbarie et le dernier en date de haute technicité
barbarie apprise
Singe électronique
l'Afrique
mais c'est le Poids monstrueux la Tare le Prix
que coûtera l'homme futur
d'Ici
c'est pourquoi
guerillero
inscris à ton index miraculeux
la liste-catastrophe des ennemis de l'Afrique
et parmi la horde exultante des Mercenaires Colonialistes Féodaux
Trafiquants Entremetteurs Bureaucrates
réserve tes meilleurs balles pour les aspirants maitres du sang
négrophages singes électroniques qui vendent aujourd'hui et qui vendront demain
si ton index ne voit pas assez loin l'AFRIQUE
pour laquelle tu saignes dans la jungle du 20° siècle
dans la jungle de laquelle
tu creuses
le catafalque des zombis maîtres-chanteurs
tu dégages
en coulées irrésistibles
les sentiers sismiques de liberté

Rabat - Alger, Juillet 1969

el mostafa nissaboury

après-midi d'un damné

Je me souviens qu'hier la ville fut mise à sang. Entre hier et aujourd'hui le sang s'est mêlé au sable et aux arbres ce qui a provoqué des dunes et un soleil indifférent. Puis l'air s'est raréfié. Les Employés de l'Air Irrespirable, la populace aidant, masqués et armés d'aspirateurs se sont mis au travail pour rendre à la ville son aspect de toujours. Le moindre grain, la plus petite feuille perdue dans l'entrelacs des branches, furent lavés, léchés, essuyés et on aménagea d'énormes silos pour y jeter tout l'appareil qui servit à ce nettoyage mémorable.

Ceux qui survécurent réclamaient sous leur djellaba du pain et du sommeil. Un sommeil qui garde à l'abri des tempêtes. Un dernier recours qui évite d'être jeté, la bouche ouverte, en pâture aux mouches. Tout le monde se souvenait, questionnait, faisait le calcul essentiel.

"Tu y découvriras tes angoisses fossiles. Cherche et tu trouveras. Prends garde à ce que tu n'en sois fasciné et que tu ne sois amené à découvrir l'interdit des Trônes, des Arbres, des Familles".

Après quoi des arcs furent édifiés. Perpétrés. Ils venaient couronner, comme chaque année, le génie sanglant des Grandes Familles qui peuplaient notre sommeil d'infirmes, de troglodytes affamés et de vieilles femmes dont l'anus pendant balayait le sol. Ces arcs, que les artisans ont passé des jours et des nuits à monter dans les artères principales de la ville, je dis bien furent perpétrés, plus hystériques que jamais, plus violents que jamais, plus meurtris que jamais ils vous jettent à la renverse et vous vous retrouvez pelotonnés en place devant un café dont vous avez pris soin de préciser la couleur et la densité mais vous êtes à vrai dire sans pensée, sans aucune douleur, dans une espèce de neutralité qui vous fait accepter en un même moment hommes et chiens dans un cauchemar auquel vous vous êtes tant bien que mal habitués et vous croquez en toute jouissance, en toute innocence, d'interminables cornes de gazelle à la santé de votre disparition prochaine et à la santé de qui se souvient d'avoir forniqué des années durant pour se retrouver, une nuit, dans une mare et qui s'est mis à pleurer pour finalement accepter le meilleur et le pire à côté de celle qui le poursuit dans ses rêves de chaouch révolté jusqu'à la bave, qui le poursuit, le vilipende, le poursuit ameutant flics et tolbas jusqu' à ce qu'il tombe raide - mort. Vous êtes morts après vous être identifiés aux nuages On n'évoque une mémoire que pour en râcler les contours jusqu'à en faire un cure-dent et on finit par en rire. Vous êtes morts sur un transistor qui résonne de voix bien payées. Vous êtes morts dans vos gestes et paroles suspendus dans l'air, morts bêtement, comme des escargots qui se mettent à traverser les routes. Une fois morts, la gens locale se réclamant de généalogies monnayables par vendredis de survie et amphores de miracles, sort de l'année du rationnement pour aborder l'ère splendide de la blague qui doit lui assurer pendant longtemps encore les meilleurs king size et de l'alcool, des jouvencelles comme il n'y en a qu'au paradis. La gens locale, férue de touristes, n'a rien perdu de ses vieilles habitudes. C'est pourquoi elle montre avec fierté les nouvelles réalisations en matière

de politique hôtelière, de terrains de golf, d'art piqué de tradition + modernisme = ce qu'il faut pour le moment parce qu'à côté de ce pays bienheureux (particulièrement doue de richesses naturelles, confluent de races, de cultures de civilisations) tout est désert. La gens locale, mère des mères de notre mort, est une pluie qui n'efface rien, c'est un fait accompli comme le Destin, le joyau irradiant de notre connaissance dans la soumission, comme c'est de coutume dans les livres et manuscrits au chevet des vieux morts pour qui nous avons bâti des monastères blancs comme la neige.
Vous êtes morts hier.
Je compare ces arcs à des banquises dans une mer sourde entre moi et la veille, c'est-à-dire qu'ils m'en détachent, créant des ruptures dans le temps, des frontières de violence. Pourléchés par les hyènes publicitaires (avec leurs femelles, leur progéniture, leurs babouches troquées contre des pièces d'identité) ils rappelaient dans leur sinistre majesté l'impossibilité des bilans, la précarité des calculs, l'incertitude des raisonnements. Rappelaient le cynisme et la rapacité du clan nomade sédentarisé dont je voudrais de potassium asperger la main recto-verso, et dormir.

Comme un damné.
Comme tous les damnés de la terre.

O ma haine
à la dérobée
pour qui j'ai cherché dans les escarpements de ma révolte
des lits de sable
des étangs paléolithiques
des provinces entières au fond des nuits de cro-magnon

ma haine
pour qui j'ai construit des villes
blanches et noires
avec des sous-sols et des rues étroites

qui t'es mêlée à mon sang
giclant
aspergeant les dalles et les tours
Exportée en Europe
pour délirer sur du pain et du vin
pour conduire le métro du suicide
recouverte de poussière comme mon sang
sous le couvre-feu

O ma haine
où tournoie le bacille du séisme.



souffles arts

Dans cette rubrique, le lecteur trouvera des écrits-études, analyses, témoignages, compte-rendus portant sur l'art dans ses différentes manifestations, plastiques et visuelles.

Mais quel art ?

Disons-le tout de suite : art de combat.

Il est évident qu'une autre forme d'art (qui n'est peut-être pas de l'art) se trouve exclue : l'art de salon et de mystification, art aliénant.

L'art de combat devient pour nous une urgence. Depuis qu'on fait de l'art-guerrilla (cinéma-guerrilla ; théâtre-guerrilla) dans certains pays qui lutte pour leur libération, bien des préjugés de classe qui régnaient sur la communication artistique ont sauté.

Fini le mythe de l'artiste, homme incompris, exilé, isolé et porteur de vérités.
Fini le mythe de l'artiste-héros qui ne sait où manifester ses prouesses car étranger aux aspirations des masses.

Fini le mythe de l'art destiné aux intellectuels initiés.

Finis le mépris de la culture populaire et le tapage du folklore donné et consommé en marchandise.

Assez. Le peuple n'a pas besoin de l'artiste. C'est l'artiste qui a besoin de lui ; il a besoin d'apprendre le langage des masses.

Que les peintres sortent des salons et des musées. (si le peuple ne va pas les voir dans le hall des grands hôtels, c'est parce qu'il sait que cette peinture ne le concerne pas).

Que le théâtre soit pour tous, en s'armant d'une véritable idéologie de combat; et que les cinéastes brisent les structures de production et de distribution capitalistes.

Seul un art de combat peut mettre fin à l'entreprise de déculturation, d'intoxication et d'aliénation.

t. b.



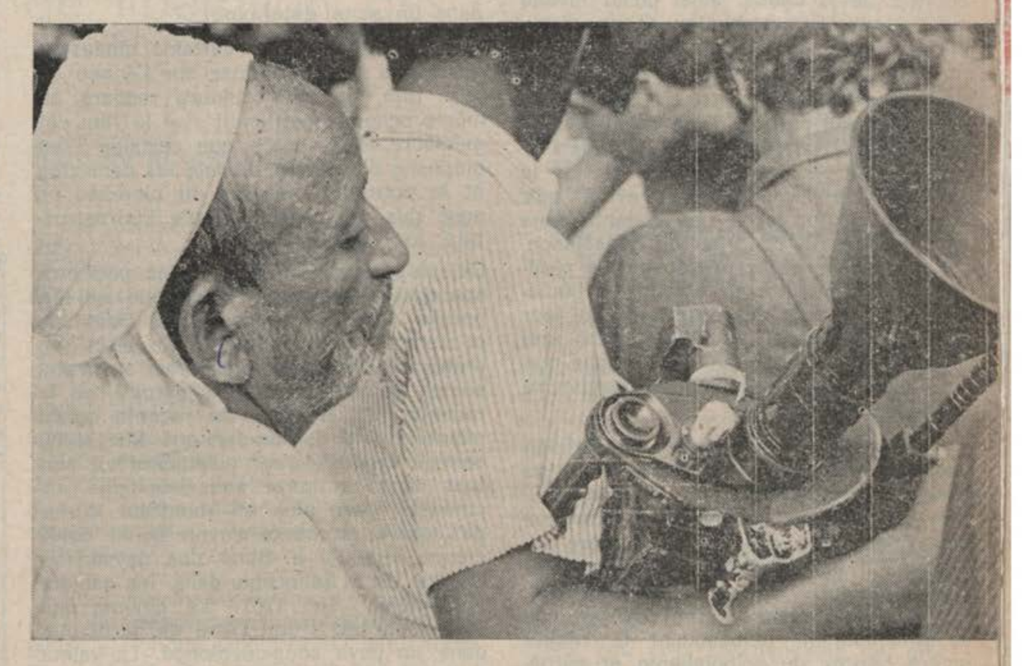
cinéma politique

par tahar benjelloun

Le présent article ne prétend pas être une analyse exhaustive des rapports entre l'art cinématographique et la politique. Il est une esquisse de classification des différentes idéologies que véhicule tout produit cinématographique.

Il est affirmation du fait idéologique et par conséquent politique dans la notion de spectacle dont "l'innocence" décrétée jadis unilatéralement est à remettre en question aujourd'hui.

C'est en ce sens que l'article se veut le point de départ d'une réflexion et d'une discussion.



Le cinéma n'est pas seulement un art. C'est aussi une industrie et un phénomène économique. De ce fait, tout film est un produit fabriqué dans un système économique donné et se trouve forcément déterminé par l'idéologie de ce système. Aucun film ne peut échapper à cette détermination. Langage du réel, mode sur lequel la réalité se représente et se donne en marchandise, le film participe au système économique, idéologique et politique dans lequel il se fait même s'il tend à dénoncer cette détermination de l'intérieur.

C'est en ce sens que tout film est un acte politique.

Partant de là, nous constatons qu'il y a plusieurs manières pour un film d'être politique. Nous proposons la classification suivante :

— Film porte-parole direct d'une idéologie.

Film fait en vue de propager une idéologie bien précise, ayant recours à tous les moyens efficaces, bien souvent choisissant la romance et le pathétique, jouant sur les motivations du public. La pratique cinématographique n'y est guère remise en question. Le contenu aussi bien que la forme rassurent, donnent bonne conscience, endoctrinent, bref intoxiquent. Le public n'est pas dérangé, il est plutôt flatté.

Nous classons dans cette catégorie les films de propagande de tout bord : films d'espionnage (la série des James Bond en est le meilleur représentant pour le racisme affiché et le fascisme militant). Certains films de guerre, qui, tout en prétendant dénoncer les atrocités de la guerre, font l'apologie de la force impérialiste ("Le jour le plus long" ; "les douze salopards"...). Ces films peuvent même avoir un contenu explicitement politique et ne pas cacher leurs intentions ("Une histoire de Chine" - film de la série anti-rouge réalisé par Léo Mac Carrey - "Exodus", "Les Bérets Verts" réalisé par l'acteur fasciste et anti-arabe. John Wayne...).

— A cette catégorie nous ajoutons le film-spectacle, fait dans le but de distraire et de détourner les gens des véritables problèmes. (1) Sous des apparences d'innocence et de légèreté, le film spectacle glisse "le message". Ce genre de film au même titre que les films de propagande trouve chez nous par exemple, un marché irremplaçable. Chaque cinéma de la médina a obligatoirement son western italien, son policier ou son De Funès quotidien.

Signalons que ce genre de film est aussi dangereux que les films de propagande car il participe d'une manière ou d'une autre à l'entreprise de la déculturation et de l'abêtissement du public marocain. (2)

— Une autre catégorie : celle des films de l'action directement politique sans médiation, d'où sont exclus la romance et le spectacle. Cette action peut prendre soit une orientation de droite soit une orientation de gauche*. Cette deuxième orientation est celle des films qui militent pour une cause révolutionnaire. Ces films sont en fait doublement politiques : ils le sont au niveau du contenu et au niveau de la forme utilisée au service de la cause, ainsi qu'au niveau du système de production et de distribution.

Nous précisons que les films que nous classons dans cette catégorie sont des films qui partent d'une réalité sociale donnée et qui tendent, au-delà de l'interprétation descriptive, à la dénoncer, à la modifier et à agir sur elle, offrant par là une variante dans le processus de la prise de conscience. Du fait même qu'ils provoquent la réalité, ils s'assignent pour objectif le bouleversement radical des structures qui leur donnent naissance, se situant dans une perspective de lutte qui n'oublie pas que le cinéma est un moyen extraordinaire de communication.

Sans avoir la virulence de certains films qui se font ces derniers temps au Brésil dans le système du ciné-novo, le film "Le mandat" de Sembene Ousmane peut être classé dans cette dernière catégorie. Il est à notre avis le premier film africain à être un film-manifeste, un film sans aucune complaisance dans la dénonciation, démasquant la réalité amère héritée du colonialisme et perpétuée par le nouvel appareil étatique. La réalité que ce film provoque se retrouve sous d'autres formes dans n'importe quel pays d'Afrique nouvellement indépendant.

Ainsi les difficultés que rencontre le personnage d'Ousmane - un homme analphabète, marié à deux femmes et presque sans ressources s'en va toucher un mandat de 250 F que lui a envoyé son neveu, balayeur à Paris - se retrouvent presque identiques chez nous

Ce film est pour nous un acte politique qui fait le procès d'une situation sociale et culturelle datée.

* Reste à définir ces orientations d'une façon plus précise.

Qu'en est-il au Maroc ?

Etant donné que toutes les productions marocaines sont des productions du centre cinématographique marocain, office de l'Etat, il nous est difficile de trouver une catégorie où classer le film marocain, d'autant plus qu'il n'y a eu que trois longs métrages réalisés jusqu'à présent. (3) Nous pouvons avancer cependant que "Soleil de printemps" est en quelque sorte un produit politique dans un sens déterminé.

Lorsqu'il arrive à certains cinéastes marocains de s'expliquer sur l'échec de leur film, ils ont toujours recours au même schéma justificatif : si le film est médiocre, c'est parce que certains l'ont empêché d'être bon. Jamais les capacites et le potentiel créateur du cinéaste ne sont mis en cause ; seule l'infrastructure est défaillante.

Cela ne change rien, leur film ne peut être soustrait du système politique qui l'a permis. C'est en ce sens que "Soleil de printemps" est politique. En effet, on prend un sujet à caractère plus ou moins social, et on raconte une histoire, on la raconte mal, mais on la raconte quand même. (4) Il est un fait que Mr Lahlou semble ignorer, c'est qu'aujourd'hui surtout dans un pays sous-développé, un cinéaste n'est plus un montreur d'images, qui se contente d'avoir bonne conscience lorsqu'il a filmé des paysans ! Comme dit M Bellocchio dans "les cahiers du Cinéma" (n° 176) "Le cinéma doit être politique. Il doit l'être en particulier dans un pays sous-développé. La valeur du cinéma-novo vient de ce qu'en respectant cette violente nécessité, il sert à modifier la réalité qui lui donne existence."

Le plus urgent pour nous ce n'est pas de raconter des histoires, mais d'exploiter toutes les possibilités que nous offre ce moyen d'expression et de communication pour liquider les séquelles du sous-développement dans tous les domaines et à tous les niveaux.

Au cinéma nous ne pouvons pas avancer si nous ne dépassons pas le romantisme et la sensiblerie dans le fait social, et surtout si nous restons attachés à une forme d'expression importée, complètement arriérée, inadéquate et réactionnaire.

Certes un film révolutionnaire, ne l'est pas seulement au niveau des idées qu'il veut défendre, il l'est aussi dans sa forme et dans le système de production et de distribution dans lequel il est fait. On ne peut faire d'œuvre révolutionnaire avec une forme qui appartient au système qu'on dénonce et dans les limites même de ce système. C'est pour cela que le cinéma du tiers-monde doit être un cinéma de combat. Si la plupart des films qui ont été réalisés dans les pays du tiers-monde ont été des échecs, c'est parce qu'ils n'arrivent pas à se dégager des structures de production et de distribution du système capitaliste. Cependant un cinéma neuf, en rupture, mène un combat et milite dans certains pays du tiers-monde. C'est le cinéma qui se fait en dehors et contre tout système traditionnel, système qui est en fait-impuissant à exprimer les aspirations véritables des masses. Il faut croire en cette lutte pour ne pas tomber dans le primarisme du réalisme socialiste, du réalisme moralisateur ou du réalisme tout court, esthétique réactionnaire au service d'une démagogie sous-jacente. Jamais réalité n'à eu tant besoin d'être transcendée pour enfin éclater dans sa nudité.

---

(1) - "tout spectateur est un lâche "Frantz Fanon.

(2) - Cette entreprise de déculturation a toutes les chances d'aboutir puisque le cinéma reste au Maroc l'art le plus populaire. On nous objectera qu'il y a l'action des ciné-clubs. Nous constatons cependant que la fédération des ciné-clubs continue elle-même de jouer un rôle dans cette entreprise en faisant du ciné-club un cadre réservé aux étrangers et à "l'élite" occidentalisée.
Les structures actuelles des ciné-clubs doivent être remises en question, car elles ne répondent absolument pas aux aspirations du public marocain. Tel qu'il existe actuellement, le ciné-club reste une importation des habitudes de la culture occidentale bourgeoise.

(3) - En fait, les films produits par le C.C.M. ne peuvent objectivement être qu'au service de l'idéologie dominante.

(4) - Latif Lahlou répondait à un journaliste étranger qui lui demandait : "comment vois-tu le cinéma au Maroc ?" :
" D'abord raconter des histoires. Il y en a de fort belles chez nous comme partout. Mes camarades et moi-même avons un tas d'histoires à raconter. " Revue du cinéma international N° 6.

intervention commune des mouvements de libération des colonies portugaises

Suite de la page 25

Les campagnes d'alphabétisation d'adultes, les écoles, les centres d'instruction révolutionnaire constituent autant de domaines de la diffusion du savoir et de la culture.

Ce Festival dont la vocation première est de réhabiliter nos valeurs de civilisations et d'annoncer une vivante renaissance de nos cultures vient à son heure

A l'instar des mécanismes politiques de soutien que l'OUA a mis en œuvre, il nous faudra rechercher ensemble les structures d'un organisme de solidarité culturelle.

Nous sommes certains d'en être les premiers **bénéficiaires,** en raison de la phase historique que traverse notre lutte et en raison de l'étendue de nos tâches.

Nous pouvons indiquer d'ores et déjà le cadre de la coopération qui pourrait valablement s'établir entre cet organisme culturel de l'OUA et les mouvements de libération nationale :

— une circulation des expériences de décolonisation culturelle entamée par les Etats Africains dans les diverses disciplines du savoir : adaptation des manuels scolaires aux réalités du continent, fixation des langues africaines de culture, leur utilisation, dans l'alphabétisation des masses, dans la scolarité et leur adaptation aux besoins du monde moderne ;

— une utilisation accrue des infrastructures culturelles déjà existantes au service de notre combat libérateur : presse, moyens audio-visuels ;

— une collaboration active des universitaires africains dans l'élaboration de nos programmes d'enseignement.

En dehors de ce cadre, les artistes et les intellectuels africains ont leur rôle à jouer : témoigner pour notre guerre de libération nationale. Nous sommes en droit de demander qu'une part de leur création exprime les sacrifices consentis par nos peuples dans les maquis et les prisons de l'Angola, de la Guinée et du Mozambique.

Les vertus révolutionnaires incarnées par nos peuples en lutte sont une puissante source d'inspiration créatrice. Où sont donc les poètes et les cinéastes africains des pays indépendants qui aient enrichi le panthéon de la culture universelle graâce à une approche directe de nos souffrances et de nos espoirs ?

Il en est encore temps !

La culture vit d'un incessant courant d'échanges. Les Etats africains indépendants nous apportent l'expérience de l'édification nationale.

Mais pour l'harmonie de l'édifice de l'unité africaine, il est nécessaire d'intégrer les valeurs révolutionnaires portées par le combat de nos peuples.

Une fois de plus, l'Afrique aura été présente à l'élaboration de la culture universelle.

nota :

La sortie en France du dernier film de Costa Gavras "Z" a permis a la critique d'avoir son film politique. Sans toucher aux valeurs intrinsèques du film de Gavras, il est assez simple de révéler l'origine d'une certaine confusion. En effet, ce n'est pas parce qu'un film traite de la politique qu'il est pour autant un film de gauche, engagé dans une lutte révolutionnaire. En l'occurence ce n'est pas parce que Gavras a essayé de nous relater l'assassinat du député grec Lambrakis (22 mai 1963), qu'il a objectivement posé le problème des assassinats politiques. Il s'agit en fait d'un drame qui ne refuse ni le pathétique ni les ficelles du film policier à suspense, négligeant par là le fond du problème qui est l'analyse politique. Certes le film dénonce certains points. Ce n'est que dans les derniers plans du film que la Grèce et ses interdits sont révélés. Ce final didactique balaie tous les personnages qui ont joué. Nous retrouvons timidement l'interrogation politique et le goût du document.

Du fait de la confusion, le film passe très bien pour un film politique engagé. Tant mieux ! Le public marche et c'est déjà un acquis même si c'est involontaire et indirect.

entretien avec sembene ousmane

Sembene Ousmane est d'origine sénégalaise. Avant de faire du cinéma il travailla comme docker au port de Marseille, puis écrivit des romans dont "Le Mandat". De la littérature, il passa au cinéma après avoir suivi des études cinématographiques à Moscou.
Il reste le promoteur d'une coopérative des cinéastes sénégalais et un militant pour une culture africaine.
Ses principaux films sont :
Borom Sarret
Niaye
La Noire de
Le Mandat



Souffles : Comment doit se définir, d'après toi, un cinéma africain qui tend justement à être en rupture avec la culture occidentale ?

S. Ousmane : Ne parlons pas d'Occident. Parlons de nous. Il faut d'abord avoir le courage de voir la réalite ; la voir est une chose, la comprendre en est une autre. Il faut commencer par connaître son pays, tout en le situant dans l'ensemble du mouvement international révolutionnaire. Il peut être en dehors du mouvement, ou bien en faire partie. Tout art doit être défini par rapport à ce mouvement. Un cinéma africain est un cinéma qui se définit par l'authenticité de la réalité qu'il donne à voir.

Souffles : Quelle importance accordes-tu au combat par le cinéma en Afrique par rapport aux autres arts, comme le théâtre, les arts plastiques, etc.. ?

Ousmane : "De tous les arts, le cinéma est le plus important" a dit Lénine. Ceci dit, n'oublions pas que 90% de notre population est analphabète. Or, le cinéma donne à voir et à penser. Une culture véritablement révolutionnaire, c'est-à-dire populaire, peut et doit être transmise par le cinéma : c'est ainsi qu'on peut compter beaucoup sur le travail de militantisme qui peut être entrepris dans le cadre des cinémathèques et des ciné-clubs. Ceci peut et doit opérer chez le public une certaine prise de conscience.

Souffles : Mais n'oublions pas que les cinémathèques et les ciné-clubs ne touchent (du moins dans les structures actuelles) que quelques privilégiés. Tant que l'écran n'est pas dans la rue et dans les campagnes, nous ne pouvons parler d'une culture populaire.

Ousmane : Pour le moment, nous n'arrivons même pas encore à projeter "Le mandat" dans les salles des pays d'Afrique (exception faite pour la Tunisie au festival de Carthage et l'Algérie dans le cadre de ce festival) ; comment alors le projeter dans la rue ! Bien sûr, ce serait l'idéal. D'ailleurs, c'est parce qu'un film est susceptible de toucher les masses qu'il se voit interdit. Il représente un danger. Nous en sommes encore en Afrique à lutter pour imposer une culture sans discrimination.

Souffles : Quelle est ta conception de l'homme de culture en Afrique ? Quel est le rôle du créateur en Afrique ?

Ousmane : Pour moi, c'est un homme politique, avec tout ce que ce terme implique, c'est un homme totalement engagé dans une perpétuelle dénonciation. Son rôle, c'est d'être militant, combattant. L'art peut être une arme. D'ailleurs, toute culture est politique.

Souffles : Quels doivent être, d'après toi, les rapports entre le créateur et le peuple, surtout quand il s'agit d'un peuple dont la majeure partie est illétrée ?

Ousmane : Il faut d'abord avoir confiance en son peuple. Il ne faut pas se définir par rapport à lui suivant une hiérarchisation. Pour prétendre exprimer les aspirations de son peuple, il faut en faire soi-même partie. Je peux dire, pour ma part, que ce sont tous les Sénégalais qui ont fait "Le mandat". Nous avons travaillé 24 heures sur 24 ; c'était une fête, une joie pour tout le monde. L'histoire du "Mandat" est réelle. C'est un vieiliard, un voisin, qui est venu me voir et m'a raconté toutes les péripéties de son histoire. Non seulement c'est une histoire vraie, mais elle est le reflet fidèle de la situation politique et sociale qui prédomine actuellement dans les pays d'Afrique où le régime est foncièrement néo-colonialiste.

Souffles : Peux-tu nous dire comment s'est faite l'émergence du cinéma sénégalais ?

Ousmane : J'ai toujours été préoccupé par les problèmes politiques et sociaux de mon pays ; et j'ai toujours tenté de les exprimer, de les révéler, de les dénoncer. J'ai été syndicaliste; j'ai milité auprès de mes camarades quand j'étais docker au port de Marceille puis auprès des étudiants sénégalais. Je me suis mis à écrire. J'ai écrit des romans. Mais je me suis rendu compte qu'il fallait aller au-delà de la littérature, et c'est là que j'ai opté pour le film, car je pense qu'avec un film, je peux mieux communiquer. C'est en ce sens que le cinéma que je fais est politique. Je n'ai jamais été aidé par mon gouvernement. Pour "Le mandat", j'ai pu avoir 300.000 F. d'avance sur les recettes dans le cadre de la co-production franco-sénégalaise. Mais nous avons créé - nous sommes une dizaine - notre propre maison de production. Elle est strictement indépendante, ceci pour que notre cinéma puisse être véritablement militant et révolutionnaire, ne dépendant d'aucun organisme officiel ou autre. En travaillant avec l'état, nous ne pouvons exprimer nos idées; or, et je l'ai dit hier soir lors de la projection du "Mandat", notre équipe prétend connaître la réalité et les problèmes de notre pays mieux que n'importe quel homme du gouvernement. Nous vivons cette réalité quotidiennement, elle est celle de tout un peuple asservi par les forces réactionnaires du néo-colonialisme.

Souffles : Parle-nous un peu de votre coopérative.

Ousmane : A la base, c'est une conception commune d'un cinéma indépendant qui a donné naissance à cette coopérative. Nous sommes une dizaine de cinéastes en rupture avec le système étatisé. Nous ne faisons pas de commerce, l'argent que nous gagnons revient à la caisse commune et nous avons chacun un salaire. Nous essayons dans la mesure du possible de ne jamais puiser dans cette caisse. Elle reste pour nous une sécurité.

Souffles : Quels conseils donnerais-tu à de jeunes cinéastes africains qui voudraient créer une coopérative ?

Ousmane : Il faut d'abord que la rupture avec le système soit nette. Il faut qu'ils soient décidés à aller jusqu'au bout, à lutter pour l'existence d'un cinéma neuf, authentique. Pas de compromis ni de concessions. Je voudrais bien rencontrer les camarades Marocains qui refusent de faire des films comme "Vaincre pour vivre". J'ai vu ce film à Carthage; il a été hué. J'espere qu'il n'est pas représentatif de ce qui se fait en général au Maroc.

Souffles : Que penses-tu de la discussion qui a eu lieu à la cinémathèque après la projection du Mandat ?

Ousmane : Il y a eu beaucoup de passion et peu de logique. Mais c'est assez révélateur de la tension qui règne actuellement dans cette rencontre. C'est normal, c'est la première fois que les Africains se rencontrent et certains tiennent encore à leurs illusions, refusant de faire leur auto-critique. Il s'agissait de juger le film ; il s'est trouvé que ce film est africain et qu'il décrit une situation purement et authentiquement africaine, précisément celle d'après l'indépendance. Or, pour la plupart des pays africains, au système colonial s'est substitué un système politique néo-colonialiste représenté par la bourgeoisie capitaliste (d'inspiration occidentale), féodale ou bureaucratique. Le peuple continue de souffrir des mêmes maux. Au Sénégal c'est net. Un paysan ou un ouvrier qui a besoin d'un papier administratif ne pourra jamais l'obtenir s'il suit la voie normale. L'appareil bureaucratique est tellement étouffant qu'il ne fait que révéler à cet homme son appartenance à une classe donnée et sa position d'homme à la merci de toutes les humiliations. Il se trouve contraint de pratiquer la corruption pour obtenir une carte d'identité par exemple. C'est un scandale très courant dans nos pays. Je n'ai pas compris pourquoi certains spectateurs ont été choqués et surpris par ce film. Mais ce qui est bizarre c'est qu'ils ne sont pas choqués de voir la réalisation du film sur le festival confié à un Américain et non à un Africain.

Souffles : Comment expliques-tu le fait que ce soit William Klein qui fut désigné pour la réalisation de ce film ?

Ousmane : C'est une contradiction. Je sais qu'on a offert 3 millions à un cinéaste africain qui a refusé. et je le comprends. Klein. lui, a eu 18 millions !

Souffles : Une autre contradiction est la décoration de la ville. Elle est d'une médiocrité incroyable. C'est l'Afrique vue par l'Europe colonialiste au début du siècle. Pour en revenir au film sur le festival, il est à remarquer qu'il y a des Algériens qui secondent Klein, comme Slim Riad par exemple.

Ousmane : Ce n'est pas une question d'Algériens qui font de l'assistanat mais une question de principe. C'est un festival de la culture africaine, et c'est à un africain que revient le droit de filmer ce festival. Nous sommes capables d'avoir une vision critique de nous-mêmes.

Souffles : Le rire est une arme révolutionnaire, une arme de maturité. Comment penses-tu l'utiliser au cinéma ?

Ousmane : Chez nous, le rire a toujours plus de portée. Dramatiser est conduite d'échec. Il faut savoir rire de soi-même, c'est-à-dire une certaine manière de se connaître. Rire de notre situation pour mieux la dominer et pouvoir agir sur elle.

Souffles : Tu as été à l'école de Moscou et tu as été assistant de Donskoï. Pourtant, c'est un cinéma d'une autre facture qu'on trouve chez toi : c'est plutôt du côté du cinéma-novo (Glauber Rocha, Dos Santos, Paulo Cesar...) qu'on peut te mettre ; qu'en penses-tu ?

Ousmane : Oui, tu as raison, je me sens plus près de ces gens, peut-être parce que nous menons le même combat. C'est en ce sens que nos cinémas se ressemblent. En tout cas, l'expérience brésilienne est d'une grande importance.

propos recueillis par t. b.

résolutions du symposium des cinéastes africains (1)

Conformément aux délibérations de leur assemblée générale et considérant.

1°) Que le cinéma est le moyen le plus sûr et le plus rapide de réhabiliter et d'affirmer la personnalité africaine.

2°) Que le cinéma est un puissant facteur de progrès et de développement économique, social, éducatif, et culturel.

3°) Que le cinéma est un puissant moyen audiovisuel de lutte contre l'analphabétisme.

— **Constatant**

1°) Que l'art cinématographique n'occupe encore qu'une place très limitée dans les préoccupations nationales de la grande majorité des états africains.

2°) Qu'il n'existe pas au niveau des états africains de politique de coordination, dans les domaines de la production, de la distribution et de l'exploitation cinématographiques.

3°) Que la grande majorité des états africains ne contrôlent pas entièrement leur marché national, la distribution et l'exploitation se trouvant encore entre les mains soit de sociétés étrangères soit de nationaux tributaires de firmes étrangères.

4°) Que les structures administratives et techniques existantes handicapent le développement des industries cinématographiques nationales, l'assemblée générale recommande avec insistance à l'OUA l'inscription du cinéma parmi ses priorités.

Les cinéastes africains font part de leurs conclusions et résolutions qui sont de trois ordres.

1°) Il a été convenu de créer un bureau de Presse à Alger jusqu'à la tenue de la réunion d'Addis Abéba.

2°) L'assemblée a confié à la Guinée le soin de rédiger un rapport sur les problèmes de la distribution, la production et l'exploitation.

3°) Le bureau a fait approuver un avant-projet de statuts qui servira de document de base à Addis Abéba.

Voici le résumé des trois chapitres.

A-) Un Bureau de Presse est crée à Alger qui sera chargé jusqu'à Addis Abéba.

— de tenir le fichier des cinéastes africains

— d'éditer et de diffuser un bulletin d'informations et de liaison et d'étudier la réalisation d'une revue africaine du cinéma

— de favoriser tout moyen de faire connaitre les cinéastes africains, leurs œuvres et travaux, notamment par leur inscription aux annuaires ou publications professionnelles.

Par ailleurs ce Bureau de Presse a été chargé par l'assemblée générale de rédiger ou de préparer un certain nombre de rapports techniques concernant les points suivants.

1° Création d'une cinémathèque à l'échelle du continent dont le rôle sera la sauvegarde du film africain, le dépôt de tout film ou négatif que lui confieront les cinéastes et producteurs sans que les droits de ces derniers soient aliénés.

En annexe à ce point, le bureau recommande aux états africains l'institution du dépôt légal.

2°) Création d'un festival unique du film africain en un lieu désigné par l'assemblée générale.

3°) La libre circulation du film africain par voie d'échanges.

4°) Création d'un magazine filmé africain périodique édité en trois langues et qui serait diffusé dans tous les pays.

Chapitre B. Les cinéastes africains :

1°) Demandent aux états africains de favoriser et d'aider l'organisation d'une réunion des cinéastes africains à Addis Abéba pour la création d'une association panafricaine du cinéma.

2°) Souhaitent que chaque état africain mette sur pied des structures appropriées afin de créer et de développer le cinéma.

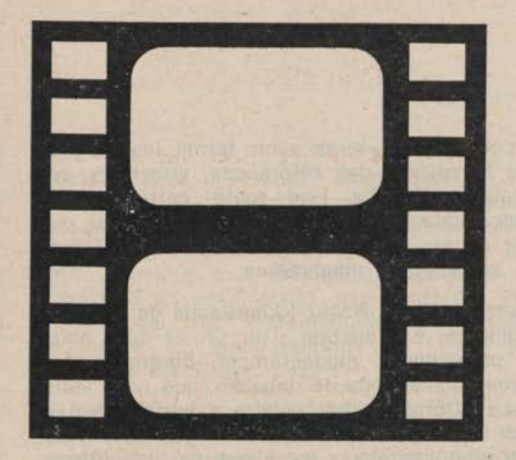
En élaborant les textes législatifs et réglementaires propres à l'industrie cinématographique et en contrôlant les recettes, émissions de billets à bordereaux etc...

3°) Demandent la création d'un organisme inter-états qui serait chargé de promouvoir la production cinématographique africaine et de développer la distribution des films africains. Un tel organisme pourrait être un organisme spécialisé de l'OUA et serait chargé de coordonner les problèmes qui se posent au niveau de l'ensemble des états.

4°) L'institution d'une loi d'aide au cinéma.

5°) La réforme de la fiscalité actuellement en cours et ceci en faveur du cinéma africain.

(1) Représentants de l'Algérie, A.N.C. Afrique du Sud, Angola, Côte d'Ivoire, Cameroun, Congo Brazzaville, Ghana, Haute Volta, Guinée, Guinée dite Portugaise, Mali, Mozambique, Maroc, Nigéria, Sénégal, Soudan, R.A.U., Ethiopie.



filmographie africaine

53

Une rétrospective du Cinéma Africain fut organisée à la cinémathèque d'Alger lors du premier Festival Culturel Panafricain.

Plus qu'une rencontre du film africain, cette rétrospective fut l'occasion d'une confrontation et d'une meilleure connaissance de ce cinéma qui tend de plus en plus à affirmer son identité et recouvrer son authenticité.
La rétrospective la plus complète fut celle de l'Algérie qui a présenté l'ensemble de ses longs métrages et la plupart des moyens et courts métrages réalisés entre 1962 et 1969.

ALGERIE :

"L'Aube des damnés" de Ahmed Rachedi
le "vent des Aurès" de Mohammed Lakhdar Hamina
"Hassan Terro" de Mohammed Lakhdar Hamina
"Elles" de Ahmed Lallem
"L'Enfer a dix ans" (film à sketches)
"Les hors-la-loi" de Tawfik Farès
"La voie" de Mohammed Slim Riad
"La nuit a peur du soleil" de Mustapha Badie

Moyens et courts métrages :

"Yasmina" "Le temps d'une image" de M. Lakhdar Hamina
"L'obstacle". "Le ciel et les affaires" de Mohammed Bouamari
"Soleil" et "Mitidja" de M. Slim Riad
"Le vendeur de petit lait" de Mohammed Bouchemha
"Après-midi" de Tawfik Sebiaa
"Les sourciers des Aurès" de Haiim Nacef
"La poupée" de Rabah Laradji
"Algérie en flammes" de Ahmed Lallem

EGYPTE :

"Saladin" de Youssef Chahine
"Le péché" de Henry Barakat
"Le monstre" de Salah Abou Saïf

SENEGAL :

L'œuvre de Sembène Ousmane

"La noire de...",
"Le mandat"
"Borom Sarret"
"Niaye"

L'œuvre de Paulin Soumanou Vieyra

"Mol"
"Ambre"
"Siendely"
" Et la neige n'était plus" : un court métrage de Samb Ababakar
" Diankhabi" de Jonson Traoré

- L'œuvre de Momar Thiam :

" Sarzan "
" N'dakarou "
" La malle de Maka-Kouly "
" Luttes Casamancaises"

Des courts-métrages de Yves Diagne

— Delou Thyossane"
— "L'Afrique Noire en Piste"
— "Grand Magal à Touba"

NIGER :

L'œuvre de Mustapha Alassane :

" Le retour de l'aventurier "
" Aoure "
" La bague du roi Koda"
" Le Candji"
" Les contrebandiers "
" Le voyage de Sim "
" Albarka "
" Cabascabo " de Oumarou Ganda

COTE D'IVOIRE :

" Concerto pour un exil " de Desiré Ecaré
" Sur la dune de la solitude" de Timite Bassori

CAMEROUN

" La grande case Bamiléké " de Jean Paul Ngasa
" Tamtam à Paris " de Thérèse Sita Bella
" Point de vue 1 ", "la fleur dans le sang" de Urbain Dia Moukori

DAHOMEY

" Le roi, est mort en exil" de Richard Meideiros
" Ganvie, mon village " de Pascal Abikanlou

TCHAD

" Pécheurs de Chari " et "Le troisième jour" de Edouard Sailly

TUNISIE

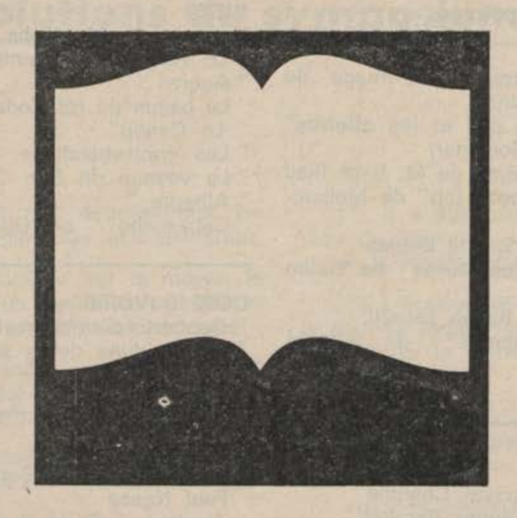
"L'aub" de Omar Khélefi

En dehors de cette rétrospective qui s'était assigné pour objectif "d'affirmer l'importance et l'influence du fait culturel africain", nous avions pu voir des films de sélection nationale (Congo-Brazzaville, Ghana, Guinée, Mali, Maroc, Lybie et Soudan) ainsi qu'un ensemble de films réalisés par des combattants des mouvements de libération en Afrique.

- LE FRELIMO a présenté "Vinceremos"
- **Le P.A.I.G.C. a présenté :**

"Quelques terroristes attaquent" de Bazil Davidson.

"Madina Boe" José Massip
"Lamento negro" de Pierre Nelli
"Lala Quema" de Mario Marret.



bibliothèque Souffles

la répudiation

de Rachid Boudjedra (1)

"La Répudiation" de Rachid Boudjedra est un de ces livres de la lecture duquel on sort endolori, à la limite de l'asphyxie. Comment ne pas fraterniser avec cette voix aigre, purulente, délirielle, harcelante, provocatrice ?

Notre génération, dans sa lucidité impitoyable, se fout éperdument des morales chancelantes ou greffées, comme elle piétine rageusement toutes les frontières du licite et du nommable.

Elle ose mettre à nu, que dis-je, farfouiller sous les microscopes les plus puissants, les réalités et les vérités grouillantes et les gicler sans manière aucune à la face des lecteurs de tout acabit. Que ceux des nôtres qui sont concernés par ce réalisme-terroriste, ce réalisme maghrébin, perdent leurs dernières attaches avec la littérature bourgeoiso-intimiste d'antan. ils ne seront que plus conséquents avec eux-mêmes. Et que les jouisseurs paternalistes de la littérature - nord-africaine d'expression-française fassent leur deuil de notre éculé soi-disant besoin de comprehension. Qu'ils fassent le bilan de leur ethno-centrisme et de leurs aliénations s'ils veulent se mettre au niveau.

Il faut lire donc cette œuvre après avoir fermé les dictionnaires et désamorcé le ressort des références, souvenirs, romans-littérature, écoles-académies, bref toute cette muséologie qui revient mécaniquement chez chaque intellectuel qui se respecte, lorsqu'il aborde une œuvre littéraire nouvelle, et en ce qui concerne notre sujet, maghrébine.

Je le répète encore une fois. Assez ! Lisez-nous en fonction de ce que nous sommes, en fonction d'un projet dont nous essayons de jeter, patiemment, modestement, librement, les bases et dont nous vous demandons de débattre, que nous vous invitons à enrichir. La littérature maghrébine a franchi depuis ces dernières années le mur du silence. Elle refuse désormais énergiquement d'être ethnographique, moralisatrice, une littérature de décalcomanie. Elle a assumé la responsabilité de cette étape nécessaire de débiayage, dynamitage, et reconstruction que traverse notre culture.

Beaucoup se sentiront déboussolés, crieront à l'hermétisme, à l'effort qu'ils doivent consentir. Nous leur répondrons, cessez de ruminer, "Ouvrez les fenêtres de votre cœur", de votre imagination, participez par votre lecture-active, aventurière, à l'œuvre. Recréez-la.

Ne jugez pas notre littérature d'après votre culture déjà acquise. Pensez qu'il s'agit d'une culture nouvelle à construire, qui émerge, se tâte, se précise par ces œuvres, par d'autres œuvres à venir, hiéroglyphes significatifs de la pyramide qui s'élance. Toute construction (et l'exemple des Pyramides égyptiennes est éloquent) suppose à la fois une rationalité rigoureuse, une emprise réelle sur les lois physiques et aussi une capacité d'aventure, un sens de la démesure, c'est-à-dire un défi à la rationalité mécanique ordinaire, la rationalité bornée. Sans cela, il n'y a pas réellement de renouvellement, c'est-à-dire de création.

Le roman de Boudjedra est à cet égard une contribution sérieuse à la recréation de l'univers maghrébin et à la mise à nu de ses contradictions essentielles. Pour cela, l'auteur de la "Répudiation" ne mâche pas ses mots. Il les déverse torrentiellement, y met la somme de sa connaissance et de sa révolte, et toute l'énergie de son courage moral, intellectuel et politique.

Il s'agit là bien sûr d'une œuvre qui en appelle d'autres. Et puisqu'il y a projet, on doit, si on veut qu'il colle plus encore à nous et nous avance, montrer quelques-unes de ses voies qui peuvent se transformer en impasses. Il en est ainsi chez Boudjedra de quelques résidus de ce que nous n'avons cessé de

(1) ne en 1941 à Aïn Beda en Algérie. Professeur de philosophie en France. A publié en 1966 un recueil de poèmes : Pour ne plus rêver (SNED - Alger).

dénoncer chez nos aînés. L'obsession de l'Autre notamment. Ainsi je trouve personnellement que le personnage-subterfuge de l'amante française à laquelle on se raconte était superflu et gênant. Gênante aussi cette manière de jeter un regard adulte, quelque peu spécialisant (dans le sens des sciences humaines, ici psychiâtrie) sur l'enfance et l'adolescence. Je trouve aussi trop systématiques ces dégueulades constantes sur toutes les manifestations de la vie familiale du milieu décrit par Boudjedra.

Le fait que l'on nous dise que la critique porte ici sur la bourgeoisie algérienne ne rend nullement l'intention plus "progressiste". Je trouve aussi assez faible de la part de Boudjedra de ne pas avoir réussi parfois à isoler (et peut-être éliminer) ce qui relève de troubles psycho-affectifs individuels.

Enfin, je dois dire combien j'ai été irrité par la présentation de l'éditeur. Il n'y a rien de plus faux et de plus commercial que ce genre de vente aux enchères de la colère. On voit que comme au bon vieux temps, l'éditeur parisien gagne son fric et son prestige de découvreur de révoltés, donc de protecteur de la liberté d'expression.

Celui-ci ne se prive pas de dire (et on devine l'auto-satisfaction et l'esprit revanchard) au sujet de "la Répudiation" : "Refusant de rendre la colonisation responsable de **tous** les maux de son pays, il s'élève passionnément contre les traditions étouffantes des ancêtres...".

Certes, ce n'est pas moi qui irait provoquer des congrès pour la défense de ces traditions étouffantes des ancêtres, mais de là à accorder n'importe quel sursis, n'importe quelle parcelle de réhabilitation au système colonial, il y a une distance.

Cela veut dire simplement que ce chapeautage des œuvres maghrébines et africaines, publiées malheureusement encore à l'étranger, est extrêmement débilitant et conduit toujours l'écrivain de chez nous à de fausses situations.

Je ne chicanerai pas trop non plus sur "le Prix des Enfants Terribles" et sur la **proposition** aux "Prix Goncourt", "Prix des Quatre Jurys". J'espère que **Rachid Boudjedra** saura dire NON à toutes ces tentatives de **récupération et** d'intégration au système idéologique et économique qu'il connaît, au moment où il en sentira lui-même l'urgence.

En tout cas, lisez le livre de Boudjedra. Je vous promets un grand dégoût, une grande tension mais surtout un grand souffle de vérité et de justice.
"La Répudiation" - Editions Denoël - Collection Lettres Nouvelles - Paris 1969.

a. laâbi

eïa ! man - maille là ! (théâtre)

de auguste macouba

Cet écrivain martiniquais nous offre remarquablement une fresque vivante de ces ghettos insulaires que sont, par le sang qui court, nos palpitantes Antilles, sauf Cuba où l'homme peut encore avoir un rendez-vous désaliénant avec la vie : il s'agit d'une pièce de grande qualité qui intègre avec force, dans un univers de haute poésie, des circonstances d'incandescente actualité. C'est la musique même de ce tiers monde américain qui apprend chaque jour que son avenir dépend uniquement de la violence de nos bras rassemblés.

Dans cette pièce, la Caraïbe choisit virilement ses vérités. Et cette opération ruisselle en fortes images, en grands boucans de mots justes qui ont magnifiquement raison. C'est tout un vieux dossier que cette pièce ouvre pour instruire le procès de nos maîtres. Je ne devine pas qui est l'auteur, mais je le vois en pleine possession de ses moyens, et la Martinique - comme toute la Caraïbe haletante qui a besoin d'éponges pour étancher son sang - possède dans ce nouveau poète des poumons au grand souffle, et, s'il vous plaît, de toute beauté ! Il y a une sève bien antillaise qui monte dans ces pages avec pour notre santé des choses essentielles, des fraîcheurs fécondantes, comparables à la rosée que sut gouverner le cœur de Jacques Roumain, et que gouverne de nos jours celui d'Aimé Césaire, le martiniquais capital, dont le flux et le reflux de grande marée, dans la cité, peuvent être un objet de discussion ou même de contestation, mais qui demeure, par son œuvre en tous points admirable, celui qui a irrigué avec le plus de force fertilisante le terreau accablé de nos Antilles !

Chez l'auteur de cette pièce, la négritude est ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être, c'est-à-dire, une patience dynamique comme chez Césaire, une "fête de violence", une recherche passionnée de l'identité de l'homme à peau noire, identité que la colonisation a trainée dans la boue et le sang, et qui ne sait plus, depuis plus de trois siècles, la joie de courir les pieds nus, au matin, sur le sable de la vie, aux Antilles ! Il est à mes yeux naturel que cette pièce, dans la quête qui est la sienne, soit offerte comme un volcan en pleine activité. N'est-ce pas aujourd'hui la seule manière d'être qui nous est laissée, après le pillage de notre Etre même, la seule route qui monte à nous-mêmes, le volcan bien antillais ou africain, ou afroaméricain ! Nous vivons, sans l'avoir voulu, l'âge des volcans de la négritude qui, soit dit en passant, profiteront des mêmes laves qui brûlent nos ennemis traditionnels pour brûler aussi la négritude d'espèce vénéneuse qui prolifère autour de la première, et qui, avec les Duvalier et autres satrapes, fournit des alliés à la lâcheté, à la lésine, à toutes les servitudes qu'on colle à la peau des opprimés.

Ce sont les réflexions qui me viennent à la première lecture de ce texte. Pour une véritable préface, il faudrait du temps, et un accord plus rigoureux et plus profond avec la belle parole de l'auteur de "Eïa ! Man-maille là !", avec le cri végétal qu'on entend entre les lignes, avec cette Martinique véhémente qui accuse, et si belle au milieu de ses anathèmes, si sensuelle au milieu de ses éclats, qu'on a envie de l'embrasser en pleine bouche et aux seins ! Ce n'est qu'une simple impression de lecture, faite un dimanche de Cuba, sous l'œil d'un jeune bananier et au milieu des écluses d'une révolution où commencent tous nos pays américains, tous nos cris, tous nos chants, nos révoltes, nos volcans, et le Che Guevara, qui est le bien commun, la géométrie de notre avenir, qui a sorti ce continent de l'hibernation et du rituel des dogmes politiques pseudo-marxistes, pour restituer à elle-même l'imagination révolutionnaire. Je salue donc cette Pièce comme elle est offerte à notre ferveur et à l'aventure de notre esprit, "la voile en plein vent de l'histoire nouvelle" des Antilles et de tout le tiers monde américain.

Je ne sais si ces mots jetés en vrac peuvent remplacer l'impossibilité où je suis d'écrire, par faute de temps, la pré- pour son geste et je lui souhaite un public digne de sa poésie face que mérite ce livre, mais je remercie vivement l'auteur et de ses colères. (1)

rené depestre

(1) Eïa ! Man-Maille là ! Editions P.J. Oswald - Collection Théâtre Africain 3e trimestre 1968.



Liaison

Nous voulons que cette rubrique soit un confluent d'idées, d'opinions, une tribune libre à la disposition de nos lecteurs. Qu'ils la prennent en charge.

«Liaison» sera aussi une rubrique d'information culturelle, un lien entre revues, associations, groupements voulant communiquer leurs expériences à travers SOUFFLES et jeter un pont entre eux. Elle essayera aussi de tenir le lecteur dans la mesure du possible au courant de l'actualité mais d'une manière rétrospective et synthétique. Sa matière dépend donc de tous.

Sociologie des mouvements nationaux

par Anouar Abdel-malek

1 - La résurgence du fait national - du phénomène nationalitaire - à l'échelle du monde entier, principalement du fait des révolutions nationales et sociales dans les Trois Continents (Afrique, Amerique Latine, Asie), s'impose comme la dimension fondamentale de l'évolution sociale de notre temps. Jusqu'ici les sciences sociales, et plus particulièrement la sociologie, ont été en-deçà de l'évolution concrète des sociétés et des idées - sans doute en raison de la réticence des milieux traditionnels devant une contestation aussi radicale et généralisée de l'Occidento-centrisme, mais aussi par ignorance ou mépris des expériences autres, qui sont aujourd'hui celles des trois-quart de l'humanité.

2 - Dès, lors, il devenait nécessaire de créer un centre de réflexion et de ralliement aux recherches en cours en maints pays, sous la forme d'une revue, dite "Sociologie des Mouvements nationaux".

3 Les objectifs de cette Revue sont les suivants :

a) servir de centre de **ralliement à la réflexion théorique** sur les mouvements nationaux dans le monde, envisagés sous leur aspect sociologique ;

b) être un organe de théorie sociologique, en liaison avec les **expériences concrètes, politiques,** en cours ou déjà réalisées ;

c) œuvrer à l'indispensable rénovation et structuration de la **théorie sociologique,** jusqu'ici occidento-centriste, au moyen du **comparatisme** historique et critique seul capable de réaliser la transition du **spécifique** (études de cas) à **l'universel** (théorie) ,

d) mettre en lumière les travaux théoriques novateurs des **sociologues des Trois Continents,** souvent isolés par les barrières linguistiques et la dispersion géographique, en liaison avec les travaux parallèles de leurs collègues occidentaux ;

e) faire le point **critique des principaux thèmes** de la sociologie des mouvements nationaux ou s'y rapportant.

3 - Organisation

a) La Revue paraîtra une fois par an, sous forme d'annuaire, sur 400 pages ;

b) chaque numéro publiera des études dans les deux **langues française et anglaise;** chaque étude sera suivie d'un résumé dans la deuxième langue ;

57

c) La revue sera **dirigée** par Anouar Abdel Malek, chargé de recherche au C.N.R.S., docteur es-lettres, responsable du séminaire sur la sociologie des mouvements nationaux (C.N.R.S. - E.P.H.E., Paris), qui en est le fondateur ; il sera assisté par Marie-Françoise Cassiau qui assumera le **secrétariat** de la Rédaction;

d) des négociations sont en cours avec un grand **Editeur** parisien, pour la réalisation de ce projet, pour lequel il est envisagé, d'autre part, une subvention du C.N.R.S. ;

e) le **lancement** de la Revue aurait lieu au mois de septembre 1970, au moment où se tiennent deux Congres particulièrement importants pour notre propos :
— le VII° Congrès Mondial de l'Association Internationale de Science Politique (Munich, 31 Août - 5 Septembre 1970) ;
— le VII° Congrès Mondial de l' "Association Internationale de Sociologie (Varna, 14-19 Septembre 1969).

f) les articles et études publiés seront **rémunérés** à raison de 10 Francs la page imprimée ; les manuscrits non publiés ne sont pas rendus aux auteurs.

4 - Projets d'articles

D'ores et déjà, le directeur et la secrétaire de la rédaction invitent tous leurs collegues spécialistes des sciences sociales et principalement les sociologues qui se préoccupent des mouvements nationaux dans le monde, ou de problèmes connexes s'y rapportant, de considérer la Revue comme la leur propre.

Ils attirent leur attention sur le fait que le **lancement** de la Revue coïncidera avec la réunion des deux Congrès internationaxux les plus importants pour le projet général de la Revue - ce qui donnera au premier numéro une audience exceptionnelle.

Ils souhaitent pouvoir recevoir, **dès que possible,** soit des **projets** d'articles, soit des articles déjà rédigés, soit, un peu plus tard, des **rapports** pour les Congrès de Munich et de Varna, qui seraient publiés, une fois retenus, en volume, au moment même de la tenue de ces Congrès. Il serait évidemment préférable que chaque article soit accompagné par son résumé (2-4 pages) dans la deuxième langue de la Revue.

En attendant la constitution d'une adresse définitive, la Revue en projet serait heureuse de recevoir toutes communications, lettres et articles à **l'adresse provisoire** suivante :

Dr. Anouar Abdel-Malek
107, avenue de Choisy
75 - PARIS 13° (France)

retentissements
souffles
special palestine

"Vous avez réalisé là un travail vraiment inédit et dont la portée nouvelle contribuera à réviser les opinions les plus faciles, les plus routinières sur la réalité du sionisme-impérialisme et la révolution palestinienne. L'étude de Omar Benjelloun, bien structurée, ferme et convaincante, pose le débit de front en aidant à dissiper dans l'esprit des mieux prévenus les erreurs et approximations dont souffre généralement toute analyse d'un phénomène colonial. Il "brûle" les étapes, et c'est bien ainsi. Naturellement le travail se revele parfois plus difficile quand il s'agit de convaincre d'emblée - comme c'est le cas en Amérique latine - des militants de gauche et des intellectuels progressistes qui ont longtemps subi l'imprégnation des écrits pseudo-révolutionnaires et vaguement marxisants de certains groupes politico-culturels d'une Europe visceralement anti-arabe et de,plus en plus noyautée par le sionisme. Nous avons alors recours à un autre langage et, **progressivement,** nous réussissons, comme par paliers, à rejoindre et à démystifier, les affinités foncièrement anti-colonialistes de nos interlocuteurs, il est bon, aussi, de s'adresser aux intellectuels maghrebins pour leur faire prendre conscience de ce nouvel avatar du co-

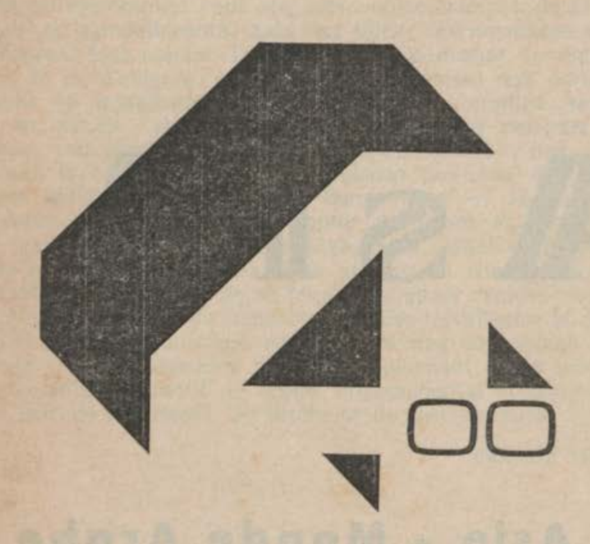
onialisme-fascisme qu'est Israël et de les persuader du fait qu'un tel système ne peut pas avoir, objectivement, de simples "amis" ou sympathisants, mais des **alliés, des complices** et des **auxiliaires.** tout comme l'impérialisme. Le danger du sionisme vient de là, d'ailleurs, et l'on voit actuellement des partis politiques et organisations et personnalités culturelles, religieuses et autres - **des groupements absolument non-juifs** - en Europe occidentale, dépasser, sous l'influence des agents d'Israël, le stade de la condescendance pro-juive, de la sympathie soi-disant spirituelle et humanitaire en faveur de la communauté judaïque, pour adopter purement et simplement, non seulement les thèses sionistes, mais l'idéal et le devenir et la passion sionistes-israéliens et agir en conséquence, acceptant de plus en plus de se faire embrigader comme militants. A l'internationalisme de l'émancipation des travailleurs et des exploités répond aujourd'hui, dans la pire des équivoques entretenues - et va répondre plus insidieusement - une sorte de "cosmopolitisme" actif de droite, pro-occidental et néo-colonialiste, suscité par Israël. De droite et de gauche, aussi !"

mostefa lacheraf

CASA DE LAS AMERICAS

les poetes du peuple chinois

LES POETES DU PEUPLE CHINOIS réunis dans l'anthologie que **Michelle Loi** vient de publier chez **Pierre Jean Oswald,** dans la collection "La poésie des pays socialistes" dirigée par Henri Deluy, appartiennent à cette vague de poètes "ouvriers, paysans ou soldats" qui, à la veille de la Révolution Culturelle, fut "appelée à prendre la relève des poètes-mandarins et chargée d'affûter l'arme la plus efficace de la révolution : la culture". Traduits en français pour la première fois ces poèmes, particulièrement par la fusion étroite qu'ils accomplissent entre le symbolisme chinois et la réalité vécue, constituent une véritable révélation. Rappelons que dans la même collection avait paru, peu avant, **Villa Tereza et autres poèmes** du grand poète slovaque **Laco Novomesky,** suivi d'un entretien du poète avec **Antonin Liehm** sur "Les problèmes de la liberté d'expression en Tchécoslovaquie".



ستوديو

STUDIO
400

mohamed chebâa
decorateur
400 bd. mohammed V
casablanca

bureau d'études

- architecture intérieure
- intégration plastique
- design
- éclairage
- mobilier
- maquettes relief architecture
- stands d'exposition
- enseignes
- personnalisation graphique des sociétés
- mise-en-page et réalisation graphiques